

Marthe LE BERRE

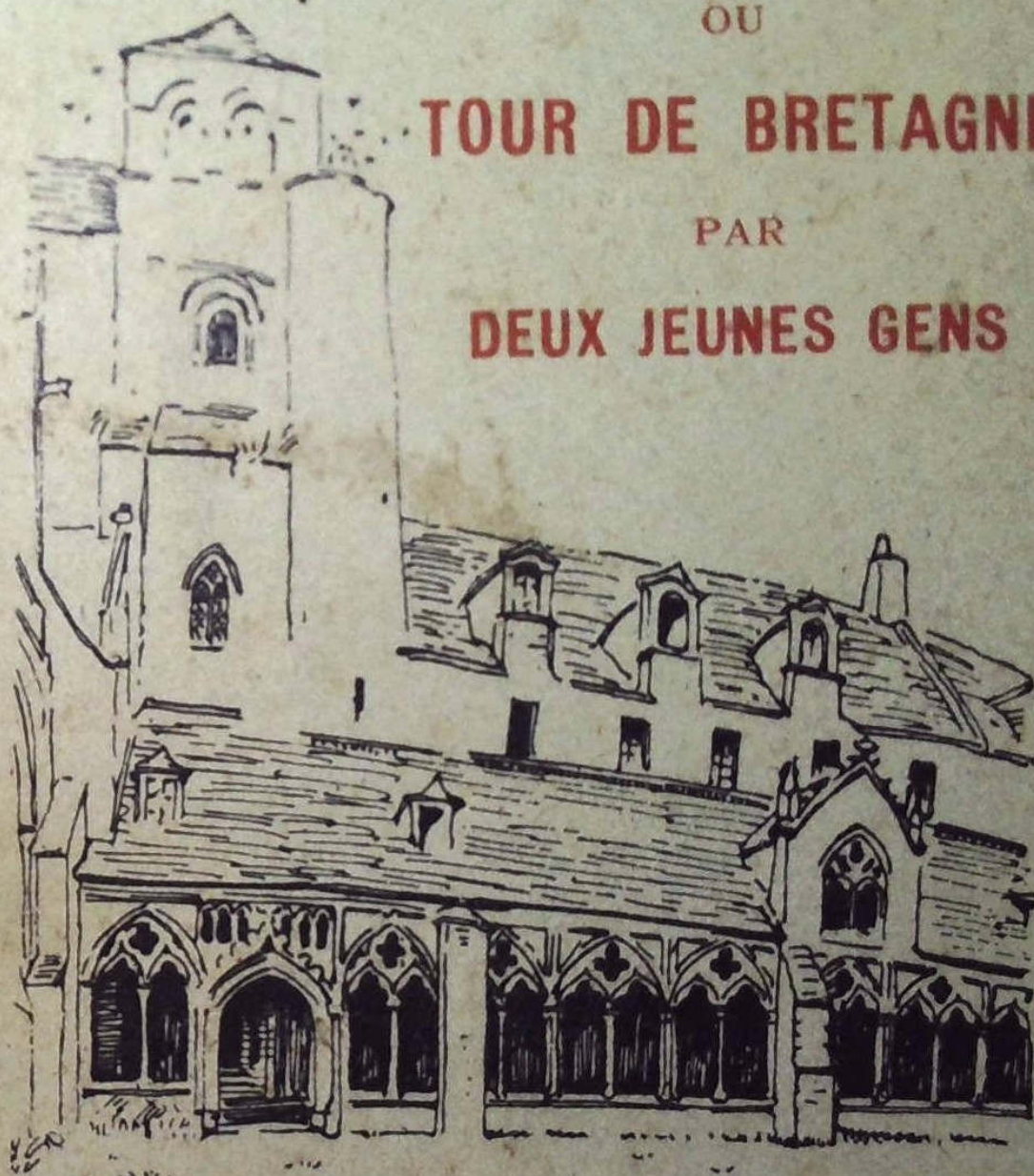
TRO-BREIZ

OU

TOUR DE BRETAGNE

PAR

DEUX JEUNES GENS



Cloître de la Cathédrale de Tréguier

VANNES

LAFOLYE ET DE LAMARZELLE, ÉDITEURS

—
1935

TRO-BREIZ

OU

TOUR DE BRETAGNE PAR DEUX JEUNES GENS

MARTHE LE BERRE

TRO-BREIZ

OU

TOUR DE BRETAGNE

PAR DEUX JEUNES GENS

PRÉFACE DE S. E. MGR DUPARC

Évêque de Quimper et de Léon

ILLUSTRATIONS DE PIERRE GALLE

Permis d'imprimer :
Vannes, le 17 Décembre 1935.
Jh. MOISAN,
Vic. gén.

VANNES

LAFOLYE ET DE LAMARZELLE, ÉDITEURS

—
1935

ÉVÊCHÉ
DE QUIMPER
ET DE LÉON

5 Mai 1934.

LETTRE-PREFACE

MADemoiselle,

Votre aimable talent rendra agréable à nos jeunes écoliers le rude pèlerinage que leurs aïeux aimaient à accomplir par esprit de foi et par patriotisme.

Le *Tro-Breiz* prend sous votre plume une vie nouvelle qui aidera les générations montantes à mieux comprendre leur Histoire de Bretagne.

Pour nous, les vieux Saints bretons vivent encore aujourd'hui. Ils doivent nous inspirer dans notre histoire contemporaine, comme ils ont dirigé nos pères à l'heure où ils s'organisaient en nation. Ce sont eux qui donneront aux enfants de nos écoles l'amour de la religion, des habitudes de vie simple, le goût du travail, le sens de l'économie, l'esprit de fidélité à Dieu, à la Famille, à la Patrie. Puissent-ils les attacher aussi à leur langue si pleine de saveur et de charme et à toutes les traditions saintes qui sont le meilleur patrimoine de leur race !

Vous aurez contribué pour votre part à cette éducation chrétienne de la jeunesse bretonne, qui relie

le présent au passé, et prépare au pays un avenir conforme aux leçons et aux exemples de ses premiers organisateurs, sans le faire sortir de la voie des progrès matériels où il a montré qu'il sait marcher d'un pas rapide et sûr.

Avec ma bénédiction, veuillez agréer, Mademoiselle, mes félicitations respectueuses et paternelles.

† ADOLPHE,
Ev. de Quimper et de Léon.

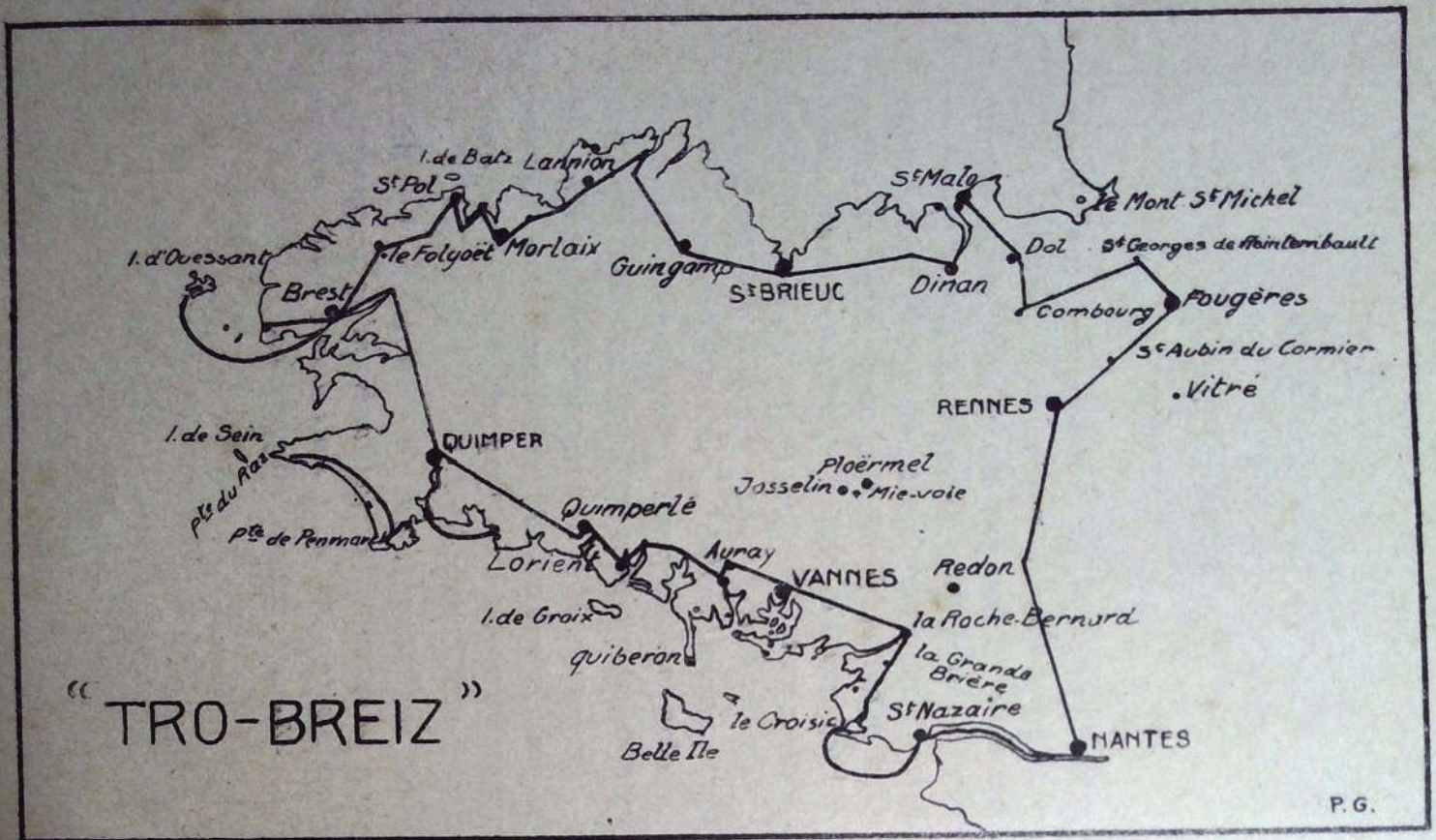
AVANT-PROPOS

Jeunes Bretons et Bretonnes qui, avec Corentin et Hervé Calonnec, parcourrez ce Tro-Breiz, puisiez-vous, à leur contact, fortifier votre attachement à votre Pays et à ses vieux Saints, en apprenant à les mieux connaître et, par là, à les mieux aimer. C'est le but que je me suis proposé en vous offrant ce récit que j'ai désiré instructif en même temps qu'attrayant. Afin de ne point en alourdir la marche et le tenir aussi éloigné que possible de tout appareil scolaire, j'ai évité la surcharge des annotations, réservant à vos parents ou à vos maîtres un complément d'explications, s'il ya lieu.

Par contre, il m'a paru nécessaire de signaler, en fin de volume, divers changements survenus depuis l'époque du voyage de nos jeunes amis, c'est-à-dire depuis 1919.

Et maintenant, que les Saints du Tro-Breiz vous soient aussi accueillants qu'ils le furent à leurs dévots pèlerins et, sans aucun doute, au bon Tad koz, au soir de sa longue vie...

M. B.



Carte itinéraire du Tro-Breiz ou pèlerinage aux Sept Saints de Bretagne.

TRO-BREIZ

OU

TOUR DE BRETAGNE PAR DEUX JEUNES GENS

CHAPITRE PREMIER

Au Pays Quimperlois

SOMMAIRE. — La ferme de Kerlévénez. — Le Pardon des Oiseaux. — La proposition de Simone. — Les illustrations quimperloises. — La déclaration de guerre.

Une fois de plus le temps de la Pentecôte a ramené le joyeux Pardon de Toulfoën. La forêt de Carnoët, aux portes de Quimperlé, voit la foule habituelle se presser, sous le couvert des grands arbres, aux attractions de toutes sortes : comptoirs nombreux, où s'étalent jouets et friandises, barriques ventruës adossées au talus, laissant, dans les bolées, couler le cidre en filets écumeux. Les « pardonneurs », grands et petits, prennent d'assaut les manèges, tandis que « sonne » le biniou, dont les notes familières viennent expirer au seuil de la ferme de Kerlévénez, située en bordure du bois.

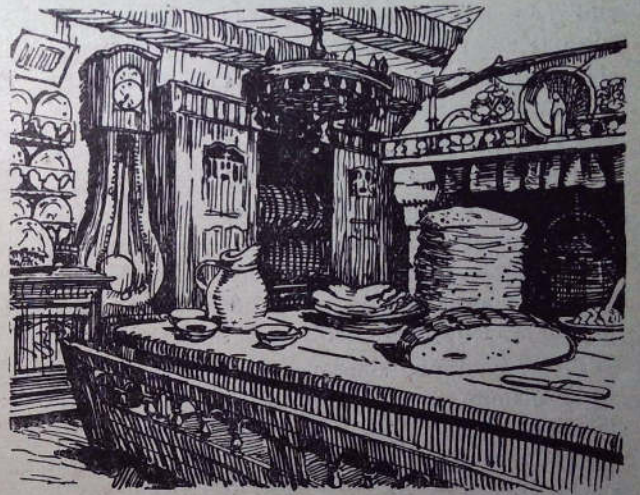
La ferme de Kerlévénez !... elle est, pour tout

le pays, la « ferme modèle », avec ses bâtiments spacieux, coiffés du chaume roux, ses riches vergers, ses champs bien cultivés. La cour rappelle la cour d'honneur de quelque gentilhomme. Rien n'y traîne : le fumier est loin, relégué en un coin discret ; derrière la barrière à claire-voie bien serrée, les poules attendent l'instant propice du grain à la volée...

Entrons dans la maison : alignés comme il convient, les meubles sculptés reflètent, dans leurs panneaux cirés, les cuivres brillants, les faïences aux vives couleurs qui ornent le vaisselier, les images pieuses entourées de vases fleuris. Sur la table massive, des montagnes de crêpes et des bols de lait mousseux attendent les parents et les amis venus, à l'occasion du *Pardon des Oiseaux*, visiter les Calonnec. Cette visite est de tradition depuis que la famille habite Kerlévénez où, il y a une cinquantaine d'années, s'est établi Corentin Calonnec, le père. Son fils, un Corentin aussi, son successeur dans la direction de la ferme, maintient fidèlement l'hospitalière coutume.

Aujourd'hui, le bonhomme, assis dans l'âtre, ayant à la bouche sa courte pipe qu'il remâche, tout en se laissant aller à ses souvenirs, tourne de temps à autre la tête vers la porte. Au moment précis où l'horloge au lourd tic-tac gémit sous le choc de ses poids, comptant lentement quatre coups, la salle est envahie par une dizaine de

jeunes gens et de jeunes filles, suivis de leurs parents endimanchés comme eux. Mme Calonnec, aidée de ses fillettes, Marie-Jeannik, cinq ans, et Annik, un peu plus grande, s'apprête, avec sa



Intérieur de ferme bretonne.

petite servante, Léna, à faire les honneurs du goûter arrosé du cidre pétillant que, justement, apporte Corentin, (un Corentin encore) l'ainé des quatre enfants. Alors, sur un signe du *tad koz*, (grand-père) toujours assis à l'abri de la haute cheminée, le cadet, Hervé, lui présente la liqueur

d'or, fruit des pommiers de Kerlévénez, au cru comparable à ceux si estimés de Riec et de Moëlan.

*
**

Voici enfin les appétits calmés. Dans le silence qui vient de s'établir, s'élève une voix curieuse et fûtée. C'est celle de Simone, la petite cousine de Paris, dont le costume citadin s'oppose seul à l'harmonie de cet intérieur tout breton :

« Pourquoi donc, demande-t-elle, appelle-t-on cette assemblée le « Pardon des Oiseaux » ? je n'en vois pas un seul. »

« Tu n'aurais pas dit cela, fillette, du temps où j'étais jeune, répliqua le « tad koz » redressant sa taille courbée. Aujourd'hui on ne se souvient plus de la vieille coutume. Le nom seul est resté. »

« Une coutume, dites-vous, grand'père ? une belle histoire alors ! racontez-la nous », supplia la fillette.

Tous faisaient cercle maintenant autour de l'aïeul.

« C'était dans le très vieux temps, commença le vieillard, lorsque les bords de notre belle rivière, la Laïta, n'étaient que landes et forêts. Le duc de Bretagne, Conan IV, donna à saint Maurice, moine de l'abbaye de Langonnet, son ami, une grande partie de ce terrain inculte. Le saint y construisit le monastère de Carnoët, auquel a succédé celui

que vous voyez encore et qui conserve, de l'ancien, la chapelle et la salle du chapitre. »

Simone écoutait d'une oreille distraite. Le conteur s'en aperçut :

« Mon histoire ne t'intéresse guère, enfant. Mieux vaut te dégourdir les jambes, en dansant une gavotte. »

« Vous vous trompez, « tad koz », mais j'attends impatiemment que vous parliez des oiseaux. »

« Ah ! c'est bien ça les filles ! jeta dédaigneusement Corentin, le grand cousin. Elles ne s'intéressent jamais aux choses sérieuses. »

« D'abord, riposta la fillette, les oiseaux c'est sérieux, puisque c'est leur Pardon. »

« Allons, ne vous disputez pas, fit le grand'père, conciliant, j'arrive à nos oiseaux. Le bon saint Maurice, avant d'être moine, abbé et fondateur, avait été enfant comme vous. Or, ainsi que le font vos parents, les siens, cultivateurs aux environs de Loudéac, où naquit saint Maurice, en 1113, demandaient, de leur fils, quelques menus services proportionnés à son âge, entr'autres celui de chasser les corbeaux qui mangeaient les semences dans les champs paternels. »

« Ce devait être bien amusant ! » s'écrièrent les enfants en chœur.

« Maurice, poursuivait le grand'père, écartait ces vilaines bêtes du fouet dont il était armé. Mais elles revenaient sans cesse, l'empêchant de se

rendre à la leçon de son maître. Alors le saint Enfant, inspiré de Dieu, ordonna aux corbeaux d'entrer dans une grange abandonnée. Il les y enferma, pour ne leur rendre la liberté qu'au retour de sa leçon. Obéissant alors à son ordre, les prisonniers emplumés s'enfuirent à tire-d'ailes et ne revinrent plus. En souvenir de ce fait, les oiseaux sont à l'honneur le jour du Pardon de saint Maurice. On en vendait sur la lisière de la forêt, aux personnes qui, n'ayant pu se rendre à l'abbaye, venaient jusqu'au lieu, dit Toulfoën, au devant des « Pardonneurs ». Ainsi le nom de *Pardon des Oiseaux* fut-il donné à la partie profane de la fête ».

*
* *

A quelques jours de là, la « petite cousine de Paris », comme on appelait Simone, reçut une lettre de ses parents, réclamant son retour. Trois

jours, désormais, la séparaient, seuls, de son départ.

« Ne nous désolons pas, dit-elle à ses cousins consternés, mais employons au mieux ces trois jours. Savez-vous que si je connais les environs : Pont-Aven, ses coiffes, ses moulins si bien chantés par Botrel,



Coiffe et collerette
de Quimperlé.

le Faouët avec le souvenir de la fameuse brigande du XVIII^e siècle, Marion, avec aussi sa délicieuse chapelle Sainte-Barbe, même Riec et ses parcs à huitres de la rivière de Bélon, j'ignore presque Quimperlé, et totalement son histoire ».

L'histoire de Quimperlé!... Corentin ouvrit des yeux tout ronds. Pour lui, Quimperlé c'était l'école, en semaine, la Messe, le dimanche. Simone se moqua de lui...

« Mon pauvre Corentin, dit à ce moment son père qui rentrait des champs, tu ne seras jamais un savant. Heureusement as-tu plus de goût à la terre que tu n'en as aux livres. Mais puisque la petite veut s'instruire, et elle a bien raison, va donc demander à ton maître de nous accompagner demain, jeudi, à la visite de la ville ».

Le lendemain donc, Calonnec, vêtu de son correct habit noir, coiffé du large feutre cravaté de velours, accompagnait ses fils, en même tenue, et Simone, toute gentille dans sa simple robe de toile. Son minois gracieux s'abritait sous une capeline de paille, moins coquette, assurément, que la coiffe en dentelle complétée de l'élégant col finement tuyauté, de sa cousine Annik.

Près du Pont du Moulin de la Ville, ancien moulin de l'abbaye Sainte-Croix, pont sous lequel les deux rivières, l'Isolé et l'Ellée, se rejoignent pour former la Laita, les attendait le professeur, M. Lédan. Il les emmena aussitôt à l'église Sainte-

Croix, original monument construit en rotonde, sur le modèle, dit-on, du Saint Sépulcre. Simone y était venue plusieurs fois à la Messe, mais n'avait jamais pénétré dans la crypte.

« La crypte de cette église qui demeura, jusqu'à la Révolution, celle de l'abbaye bénédictine, expliquait M. Lédan, date seule de la reconstruction, au XI^e siècle, du monastère, fondé, au VI^e, par saint Gunthiern ».

De Sainte-Croix on passa à l'Abbaye Blanche, résidence actuelle des Dames de la Retraite, ancien monastère dominicain. Blanche de Champagne, femme du duc de Bretagne, Jean Le Roux, en fut la fondatrice au XIII^e siècle.

« Allons ! jeune homme, dit M. Lédan, se tournant vers Corentin, renseignez-nous. Qui fut enterré dans l'église conventuelle aujourd'hui disparue ? »

« Le duc de Bretagne, Jean de Montfort », répondit d'un trait l'interpellé, très fier de son savoir.

« Votre réponse n'est juste qu'à demi. Jean de Montfort, dont les restes sont conservés dans le petit édifice élevé à l'entrée, pas plus que Charles de Blois, son neveu et concurrent, n'était duc à proprement parler. Tous deux étaient, ainsi que je vous l'ai déjà expliqué, en classe, prétendants légitimes à la couronne ducale : l'un, Charles de Blois, par les femmes, la loi salique n'existant pas en

Bretagne, l'autre, Jean, frère du deuxième lit du défunt duc Jean III. Ce ne fut qu'à la mort de Charles, tué à la bataille d'Auray, en 1364, que le fils de Jean de Montfort devint réellement duc, sous le nom de Jean IV ».

*
**

« Que faisons-nous maintenant ? » demanda Calonnec, au sortir de l'ancien monastère où n'avait pas été omise la prière à l'oratoire Saint-Joseph, objet d'un culte spécial, en raison des grâces nombreuses obtenues devant l'humble statuette.

Il fut décidé de monter au cimetière où, à l'ombre du gracieux campanile de la chapelle Saint-Davy, on s'agenouilla sur les tombes de M. Théodore Hersart de la Villemarqué, né à Quimperlé même, et auteur du célèbre recueil du *Barzaz-Breiz*, et de Mathilin an Dall, l'humble chanteur et ami du barde.

L'heure du déjeuner étant arrivée, nos amis s'attablèrent chez une crêpière fameuse de la rue Dom Morice, rue médiévale, aux maisons à pignons inégaux, à façades ornées de boiseries sculptées. Puis, par la pittoresque Grand'Rue, ils gagnèrent l'église Notre-Dame. Cette église domine la ville de sa tour anglo-normande et présente, à l'admiration des connaisseurs, son beau porche jumelé au granit finement ciselé.

Au passage de la place qui porte son nom, on avait salué le souvenir du général baron d'Empire, Claude Hervo, né à Quimperlé.

« Sous-chef d'état-major de Davoust, disait le professeur, il enleva, seul, un drapeau autrichien. Ce fait lui valut l'inscription de son nom au Musée de Versailles. Quimperlé, poursuivait M. Lédan, s'honore encore de la naissance du savant bénédictin, Dom Morice, de celle du Bienheureux Nicolas Verron, l'un des martyrs de septembre 1792. L'héroïque marin, du Couëdic, par ses fréquents séjours au château du Lézardeau, dont sa mère était « Dame », est compté au nombre des enfants de notre ville. »

Le petit groupe descendait maintenant vers la belle vallée où s'élèvent les Papeteries spécialisées dans la fabrication du papier à cigarettes.

« La rivière de l'Ellée qui baigne cette vallée, disait M. Lédan, est, vous le savez sans doute, réensemencée en truites et en saumons, comme d'ailleurs ses sœurs de la région, par la station de pisciculture de la forêt de Carnoët. Elle a sa source dans les étangs de Glomel (Montagnes Noires) et arrive ici, après avoir traversé les gorges profondes et sauvages des Roches du Diable. »

Devant les Fonderies, le fermier et les enfants prirent congé de leur aimable guide. Celui-ci fit encore remarquer la belle ogive qui, dans la rue



La place et l'église Notre-Dame à Quimperlé.

du Château, rappelle le souvenir de l'ancienne église paroissiale de Saint-Colomban, et l'« auditoire » avec sa galerie à double perron d'où se faisaient, jadis, les bannies.

*
* * *

Quelques semaines après le départ de Simone, Corentin Calonnec, revenant un soir de la ville où, en ce deuxième jour d'août 1914, il s'était rendu sous le prétexte d'un achat à faire, convoqua dans la grande salle le « tad-koz », sa femme, ses enfants, la jeune servante, et leur dit :

« Vous avez peut-être remarqué ma préoccupation de ces jours derniers. Je ne voulais pas vous faire partager des angoisses que j'espérais vaines. Hélas ! la guerre est déclarée. »

La guerre ! à ce mot le grand-père se courba un peu plus, la femme et la petite servante pâlirent et eurent ce gémissement que, de la vallée, on entendait monter avec le son du tocsin. Mais, pour Corentin et son frère, la réaction fut toute différente : la guerre, c'étaient les grands coups d'épée, le bruit du canon, des chevaux, de la bataille...

« Moi je pars avec vous, mon père ! », s'écria, dans un bel élan d'enthousiasme, le jeune Corentin.

« Les enfants de treize ans ne sont pas d'âge

à partir, répondit le père, fier, à part lui, de la bravoure de son fils, mais tu serviras bien ton pays en suivant les ordres que je vais donner et en aidant ta mère à les remplir. Tu es l'aîné, tu me remplaceras dans la mesure de tes forces ».



Vision de guerre.

CHAPITRE II

Un original pèlerinage.

SOMMAIRE. — L'idée de Corentin. — Le départ. — Une ancienne ville forte. — Chez M^{me} Sainte Anne. — Dans la ville de saint Patern et de saint Vincent Ferrier. — Sur le golfe. — Le cirque forain.

Corentin Calonnec, le père, était parti depuis deux ans déjà. Vaillante, sa femme avait pris la direction de la ferme, assez habilement pour la faire prospérer. Mais Kerlévénez allait bientôt connaître les plus mauvais jours. Brusquement, après l'offensive de Tahure, les lettres du père de famille cessèrent, jusqu'à ce qu'enfin il fallut se résigner à le compter au nombre des « disparus ». Les mois s'écoulèrent, les hostilités prirent fin, le terrible silence continua de planer...

A l'été qui suivit la cessation de la guerre, Corentin sortait, brillant élève, de l'École d'Agriculture de Ploërmel où sa mère, constatant ses bonnes dispositions pour la culture, l'avait envoyé se parfaire.

« Ma mère, dit-il, au soir même de son retour, avant de reprendre ma place à la ferme, accordez-

moi, je vous prie, une faveur. Vous savez que je n'ai point perdu espoir dans le retour de mon père, mais permettez-moi, pour l'obtenir plus sûrement, de rééditer, avec Hervé, l'ancien pèlerinage du *Tro-Breiz* qu'à l'école, avec notre belle Histoire de Bretagne, on nous a appris à connaître, et qu'en vue de ce voyage j'ai particulièrement étudié. Aux sept Saints Fondateurs de nos diocèses bretons, je me permettrai d'ajouter, bien qu'ils ne soient pas d'origine celtique, saint Melaine, de Rennes, et saint Clair, de Nantes. Ces vieux saints ne nous en voudront pas de ne pas suivre exactement l'itinéraire très spécial de l'antique *Tro-Breiz* et de nous arrêter, là où se place quelque fait saillant de notre histoire, ou quelque particularité à retenir. Si vous y consentez, nous partirons le 24 juillet, ce qui nous permettra de placer notre pèlerinage sous la protection de sainte Anne. »

*
* *

Ce fut par un matin où une brume légère laissait présager la chaleur du jour, que Corentin et Hervé, enfourchant leurs bicyclettes, à l'avant desquelles était leur léger bagage, « prirent la route ». Les cyclistes furent bientôt au passage de Guidel. Le Fort Bloqué où débarqua une partie des Anglais, lors du siège de Lorient, en 1746, Lannenek, dont sainte Nennok, vierge royale des marches d'Ecosse, était abbesse, captivèrent, un

instant, leur attention ; puis, sans autre arrêt, ils gagnèrent Lorient. Ils accorderaient à cette ville seulement un rapide coup d'œil, le frère de leur père, premier-maître sur le *Fleurus*, devant, à son prochain congé, leur faire visiter le port militaire. Hervé rêvait même de pénétrer dans un sous-marin...

« La fondation de Lorient, lui apprenait Corentin, souriant aux projets de son jeune frère, date de la Compagnie des Indes, au XVIII^e siècle. Les Anglais, voulant mettre la main sur cette importante Compagnie, assiégèrent la ville. Mais celle-ci allait devoir son salut à la panique étrange qui, malgré le mauvais état de la mer, porta le général anglais, Sinclair, à réembarquer en hâte au Pouldu avec toute sa flotte. La délivrance de la cité assiégée fut attribuée à l'intervention de N.-D. de la Victoire. Aussi les Lorientais lui ont-ils voué une grande reconnaissance. »

Devant la chapelle, dite de la Congrégation, Corentin indiqua à son frère un boulet incrusté dans le mur.

« Ce boulet est, suivant la tradition, lui dit-il, le dernier que les Anglais aient tiré sur Lorient. »

Passant devant la statue de Victor Massé, le compositeur *des Noces de Jeannette*, le guide improvisé en profita pour rappeler la mémoire des hommes illustres à qui Lorient donna naissance : Brizeux, notre doux poète, Jules Simon,

l'un des fondateurs de la III^e République, écrivain délicat, Hello, le penseur, et, dans Groix, qui paresseusement s'allonge sur l'horizon, le barde Jean-Pierre Calloc'h, (*Bleimor*) héros de la Grande Guerre, auteur du magnifique poème breton, *Ar en Deulhin* (*A genoux !*)

*
**

Comme repos des fatigues de leur première étape qui s'achevait à Hennebont, nos jeunes gens ne trouvèrent rien de mieux que de prendre aussitôt contact avec la ville, dont les hautes murailles, encore en partie debout, témoignent de son ancienne importance, accusée surtout durant les guerres de la Succession de Bretagne.

« Du château où elle était assiégée, disait Corentin, Jeanne de Montfort, ardente à la lutte malgré la captivité de son époux, a vu venir le secours attendu : l'escadre anglaise, s'avancant sur les eaux du Blavet. Mais cette rivière, qui forme avec le Scorff la rade de Lorient, ne convoie plus, désormais, de vaisseaux de guerre. C'est par elle que descendent les lourds chalands chargés de poteaux de mine, vers le port de commerce



Le poète
Jean-Pierre CALLOC'H
Victime de la Grande Guerre
et auteur du beau poème
Ar en Deulhin (*A genoux*).

lorientais animé du transit de ses diverses marchandises et de celui des charbons importés d'Angleterre. »

Vu l'heure tardive, nos jeunes gens ne pouvaient songer à se rendre aux Forges établies de Kerglaw à Lochrist et occupant plus de 1000 ouvriers, pas plus qu'aux Fabriques de poterie, ou à l'intéressant Musée de la Porte Prison, en pleine ville. Du moins s'agenouillèrent-ils dans la célèbre collégiale de N. D. du Vœu, vocable donné à Marie, après l'arrêt, sur son intercession, de la terrible épidémie de peste, en 1697.

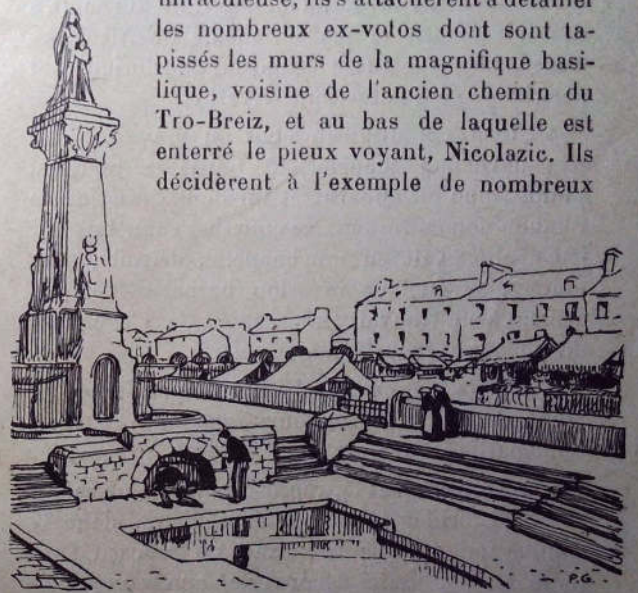
Le lendemain, Corentin et Hervé arrivaient à Auray, de bonne heure dans la matinée. Ils s'empressèrent de visiter la Chartreuse, désireux de contempler, de leurs yeux, les ossements des malheureux émigrés du débarquement de Quiberon. Leur pieuse curiosité ne fut point déçue. Si Corentin sut dissimuler son émotion, Hervé frissonna des pieds à la tête lorsque le caveau ouvert, la lanterne, promenée jusqu'au fond par une sourde-muette de l'établissement des Filles de la Sagesse, éclaira crânes, tibias, amoncelés pêle-mêle.

Mais, à l'âge de nos jeunes gens, l'émotion creuse. La faim talonnait leurs robustes estomacs. A l'entrée du Champ tragique, au fond duquel s'élève le monument commémoratif, ils débaltèrent les provisions que leur avait remises la

vieille parente chez qui, à Hennebont, ils avaient reçu l'hospitalité. Ce repas champêtre ayant refait leurs forces, ils s'acheminèrent vers Sainte-Anne par la belle vallée de Tréauray.

*
* *

Voici donc à Sainte-Anne les pèlerins du Tro-Breiz. Après s'être agenouillés devant la statue miraculeuse, ils s'attachèrent à détailler les nombreux ex-votos dont sont tapissés les murs de la magnifique basilique, voisine de l'ancien chemin du Tro-Breiz, et au bas de laquelle est enterré le pieux voyant, Nicolazic. Ils décidèrent à l'exemple de nombreux



Fontaine monumentale à Sainte-Anne d'Auray.

pèlerins d'y passer la nuit. Sainte Anne fut indulgente au sommeil de nos deux jouvenceaux. Au matin, elle en dissipa doucement les brumes, comme elle le fit de celles qui flottaient sur leurs âmes innocentes. Après une bonne confession, elle leur donna la joie d'une communion fervente, et leur mit au cœur la certitude de voir leur prière exaucée.

En attendant la grand'messe, Corentin conta à son frère, dans la maison même de Nicolazic, transformée en Musée religieux, l'histoire du pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray.

« Nicolazic, disait-il, était un brave paysan, très dévot au chapelet. A plusieurs reprises, sainte Anne lui apparut et lui donna mission de rétablir son culte dans ce coin du Vannetais où, jadis, elle avait eu une chapelle, détruite, sans doute, par quelque invasion barbare. L'emplacement s'en trouvait précisément dans le champ du Bocenno, propriété de Nicolazic... »

« Ah ! je me souviens ! interrompit Hervé, les bœufs se refusaient toujours à labourer une certaine partie du champ ».

« C'est justement là, reprit Corentin, que sainte Anne fit briller le cierge miraculeux, dont la flamme indiqua l'endroit exact où reposait l'antique statue. Cette découverte, après avoir été mûrement étudiée par les autorités ecclésiastiques, fut l'origine des grands pèlerinages qui,

depuis le XVII^e siècle, sont la gloire de sainte Anne ».

En hâte, les exercices de la journée terminés, Corentin et Hervé, après avoir visité le Trésor, bu à la Fontaine et jeté un rapide coup d'œil sur les fondations du Monument aux Morts de la Grande Guerre, avaient gagné la gare par le train spécial ramenant les pèlerins de Vannes. Penchés sur une carte routière, ils faisaient le bilan des excursions auxquelles il leur fallait renoncer afin de ne pas s'exposer à manquer le pardon du 8 septembre, au Folgoët, leur mère tenant particulièrement à les y voir assister.

« Il nous est donc nécessaire, disait Corentin, de ne pas nous attarder en ce début de voyage. Au reste, Groix, Belle-Isle où naquit le général Trochu, gouverneur de Paris en 1870, Quiberon, les alignements de Carnac et de Locmariaker ne sont pas éloignés de chez nous. Rien ne nous sera plus facile que d'y revenir un jour ou l'autre. Tout ce pays d'Auray est d'ailleurs fort intéressant à plusieurs points de vue. S'il éveille les souvenirs de la Guerre de Succession de Bretagne, ceux de la Révolution et de la Chouannerie ne sont pas moins présents dans l'ancien fief des chefs de ce parti : Georges Cadoudal et Guillemot que l'on appelait le « Roi de Bignan ». Si nous passons de l'histoire au côté industriel, nous voyons qu'il est le centre le plus important

de France pour la récolte du naissin, récolte qui se fait dans les rivières d'Étel et d'Auray. Le golfe a ses parcs d'engraissement ».

« Qu'est-ce au juste que le naissin » ? demanda Hervé.

« On appelle ainsi, répondit Corentin, les petites huîtres que l'on récolte sur des tuiles chaulées, enfilées sur des fils de fer et fixées à l'aide d'un piquet sur les vasières. Les naissins pondus de juin à août sont détachés, en janvier, à l'aide d'un couteau à bout arrondi et placés dans des parcs où on les élève jusqu'à l'âge de 18 mois. Ils sont alors vendus pour les parcs, dits d'engrais, et expédiés à Riec-sur-Bélon, à Marennès, à Cancale et même en Angleterre. Après un séjour d'un an dans ces parcs, les huîtres sont enfin livrées à la consommation... Mais voici, si je ne me trompe, les approches de Vannes ».

*
* *

Devant le petit monument gothique élevé à l'intérieur de l'église Saint-Patern, Corentin et son frère inauguraient bientôt leur Tro-Breiz en vénérant les reliques du premier évêque de Vannes qui y sont exposées. En quelques mots, l'ainé contait à son compagnon la vie du saint Fondateur :

« A l'occasion de son élection, disait-il, eut lieu le Concile de Vannes, de 465, unique point certain

de son histoire. Ce prélat, gallo-romain comme l'indique son nom, n'arriva pas sans difficultés à concilier les intérêts différents des peuples celtes et romains confiés à sa juridiction. Il dut même, croit-on, s'exiler et une terrible famine ayant sévi sur le pays vannetais, on l'attribua au fait que le saint évêque était mort sans bénir son diocèse. Il fut décidé d'y ramener son corps. Un bourgeois de Vannes donna même, pour le recevoir, le terrain de cette église qu'il lui avait obstinément refusé de son vivant... »

... Le soir tombait. Nos pèlerins durent remettre au lendemain la visite de la cathédrale où, pieusement, ayant de nouveau invoqué saint Patern, ils s'agenouillèrent près du tombeau de saint Vincent Ferrier, ce grand Apôtre du XV^e siècle, moine espagnol, venu, au soir de sa vie, évangéliser la Bretagne. L'ensemble de la cathédrale vannetaise est d'une architecture sévère à laquelle ont contribué les siècles successifs. Un beau retable où ont pris place les statues de saint Patern et de saint Vincent, de riches tapisseries, égalaient un peu la froideur et la nudité des hautes murailles.

Comme les jeunes gens sortaient de la cathédrale, ils croisèrent une foule nombreuse qui en prenait la direction, foule où dominait le costume plus élégantes parures. Plusieurs portaient la coiffe

des Iles encadrant de son auréole de fine dentelle le pur visage de celles qu'Anatole Le Braz, ce grand écrivain breton, appelle « les fières patriciennes de l'Océan. » Corentin s'étant informé, il lui fut répondu que c'étaient là congressistes des *Bleun-Brug*, association fondée pour le maintien des droits imprescriptibles de la Bretagne, à savoir : sa Foi, sa Langue, ses Coutumes.

Une visite à la chambre où vécut saint Vincent Ferrier — oratoire situé dans une maison proche de la cathédrale — et les touristes rencontrèrent, un peu au hasard de leur marche à travers la ville, les vieux logis évocateurs du passé que rappellent encore la ceinture des remparts, les grosses tours et les Portes Prison, Poterne et Saint Vincent, veuves désormais de leurs ponts-levis. Ils remarquèrent, sur la façade d'une maison de la rue des Chanoines, une inscription rappelant le séjour qu'y fit Henriette de France, fille d'Henri IV, épouse de Charles I^{er}, d'Angleterre, fuyant, en août 1644, devant la Révolution anglaise. Parcourant la belle promenade de la Garenne, Corentin indiqua à Hervé une plaque de marbre :

« Là, dit-il, sont gravés les noms des émigrés de Quiberon, fusillés ici-même : de Sombreuil, de Broglie, de Lalandelle, Mgr de Hercé, dernier évêque de Dol. Guillemot, ce chef chouan dont je t'ai parlé, tomba là plus tard sous les balles des Bleus ».

Après avoir admiré les belles constructions plus modernes de la Préfecture et de l'Hôtel de Ville, les promeneurs arrivaient sur le cours de la Rabine. Dans le port se balançait, attendant les excursionnistes, le bateau des Iles. Le ciel était bleu, la brise douce, la journée s'annonçait radieuse.

* * *

« Que dirais-tu, Hervé, proposa Corentin, d'une promenade en mer ? »

Pour toute réponse, le gamin esquissa, sans souci des spectateurs amusés, un pas de gavotte. Quelques minutes plus tard, les escales du golfe enchanteur défilaient sous leurs yeux ravis : l'île d'Arz, patrie du philosophe Alexis Rio, l'île aux Moines, l'île Gavrinis, l'île Longue...

A Port-Navalo les deux voyageurs prirent le train pour Saint-Gildas de Rhuys qui doit son nom au saint patron du lieu, venu de Grande-Bretagne, au VI^e siècle, y fonder son monastère. L'église abbatiale, elle-même du XI^e, conserve ses reliques, et les murs de l'abbaye, le souvenir de la retraite du moine à la vie tourmentée : Abélard.

« Le climat très doux de la presqu'île, expliquait Corentin, y permet la culture de la vigne d'où l'on distille, tu le sais, le précieux Rhuys, si estimé des gourmets. »

D'après la Légende, l'une des roches surplombant la mer conserve l'empreinte du sabot du

cheval qui, d'un bond, transporta saint Gildas à l'île voisine d'Houat. Ce coursier miraculeux ne se trouva point là pour rendre à nos amis qui, dans leurs escalades à travers les rochers, avaient laissé passer l'heure du train, semblable service.

« Voilà tous nos projets renversés, disait Corentin, visiblement contrarié. J'avais compté sur la journée de demain pour un détour sur Ploërmel, fondée, suivant la tradition, par saint Armel, en pleine forêt de Brocéliande, et dont je désirais tant revoir avec toi, la belle église.

Non loin est Josselin et son splendide château des ducs de Rohan, son pèlerinage célèbre de N-D. du Roncier, dont notre mère conte si bien la Légende des « Aboyeuses », ces méchantes femmes punies par une triste infirmité de leur dureté de cœur à l'égard de la Vierge leur demandant asile, la lande de Mie-Voie où s'élève, solitaire, la colonne commémorative du combat des Trente. Ce combat eut lieu, au cours de la Guerre de Succession de Bretagne, entre trente chevaliers du parti anglais et trente chevaliers bretons. »

*
* *

A quelques pas de la grosse auberge où les deux frères avaient dû s'assurer un gîte pour la nuit, un cirque forain menait grand tapage.

« Ce bruit nous empêchera de dormir, déclara Hervé. Si nous assistions à la représentation ? »



Combat des Trente.

Ils ne le regrettèrent pas tout d'abord. Les numéros étaient intéressants. Le poney, bien dressé, se prêtait aux fantaisies de l'écuyère, assez habile elle aussi. Mais voici qu'une corde est tendue et que, sur ce léger fil, apparaît, gracieuse, mais si frêle, une toute petite fille à la chevelure d'or, aux traits délicats qui, du bout de ses doigts menus, envoie à la salle des baisers.

« Oh la jolie petite fille ! » s'exclamèrent les jeunes gens.

Comme si elle avait deviné la sympathie dont elle était l'objet, la mignonne posait en ce moment, sur eux, ses grands yeux pleins de terreur. Corentin et Hervé quittèrent le cirque, mal impressionnés. Leur sommeil fut hanté des dangers imaginaires auxquels, grâce à leur initiative, échappait la malheureuse fillette. Et justement, comme ils descendaient, au matin, ils la virent arriver, pieds nus, tandis que s'élevait, grondeuse, la voix de l'aubergiste.

« Laisse-la, dit doucement l'hôtesse. C'est moi qui l'ai invitée à venir. Elle me fend le cœur, cette gosse. Malheureusement elle parle un baragouin, auquel je n'entends rien. Par contre elle me comprend, lorsque je lui donne sa tartine de pain et son bol de lait. »

L'enfant, en effet, se jetait avidement sur l'excellent déjeuner de la charitable femme. Elle souriait aux deux frères qui, ayant achevé le leur, se

dirigeaient, à grandes enjambées, vers la gare où sifflait déjà le train en partance. Le convoi passait à Sarzeau, patrie du romancier Lesage, dont le buste orne le cours de la Rabine à Vannes, et à Succinio, où se dressent les importantes ruines du château, berceau, en 1393, du connétable de Richemont, contemporain de Jeanne d'Arc, continuateur de son œuvre de libération du territoire et duc de Bretagne, sous le nom d'Arthur III.

CHAPITRE III

En route vers Saint-Nazaire.

SOMMAIRE. — Le chiffre 13. — Le vin des Gaulois. — Le pique-nique. — Les marais salants. — Une rencontre. — Le feu de camp. — L'homonyme d'Hervé.

A l'hôtel du *Perroquet Vert* où, à Vannes, les jeunes gens venaient reprendre leur bagage et leurs bicyclettes, ils trouvèrent, à leur arrivée, grande animation. Dans la cour un auto-car était sous pression, dont les occupants attendaient, avec une impatience non dissimulée, le bon vouloir d'une grosse dame qui ne se décidait pas à monter.

« Non, disait-elle, jamais je ne m'exposerai à ce danger. Cherchez un quatorzième voyageur ou que l'un de vous descende !... »

Ce fut une véritable tempête de réclamations que subissait, stoïque, le chauffeur du car.

« Mais, s'interposa l'hôtelier, voici peut-être des jeunes gens qui ne demanderont pas mieux que de faire une promenade. »

Interpellant Corentin :

« Qu'en dites-vous, jeune homme ? Vous

déplairait-il d'accompagner ces voyageurs jusqu'à Guérande ? un voyage à l'œil ! (car ce serait à l'œil, hein, la mère ?..) voilà qui ne se rencontre pas tous les jours, et si des fois, c'était sur vot' chemin?... »

L'offre était tentante. Elle modifiait, il est vrai, l'itinéraire qui, passant par Redon, eût permis d'évoquer la victoire de Ballon, remportée, en 845, par Nomenoë, héros de l'indépendance et de l'unité bretonnes, et celui de saint Conwoion, fondateur-abbé de Redon, qui prêta à l'œuvre du chef un si précieux concours.



Un vieux coin de Vannes.

« Nous n'aurons toujours pas à regretter les marrons de Redon, plaisanta Hervé, puisque l'époque de la foire Teignouze où ils se vendent, (en novembre) est encore loin. Acceptons !... »



Sacre de Nomenoë.

Tandis que dans le car se croisaient les conversations à bâtons rompus, Corentin faisait en quelques mots à son frère l'historique de Vannes qu'il n'avait encore pu qu'effleurer.

« Cette ville, disait-il, tire son nom de la capitale des Vénètes, peuplade armoricaine qui fut, après un grand combat maritime, vaincue par César, en l'an 57, avant J.-C. Depuis l'arrivée des Bretons, au VI^e siècle, la capitale du Vannetais tient glorieusement sa place dans l'Histoire Bretonne. Elle s'inscrit dans celle des Francs par l'asile que donna Canao, fils du chef Warok, comte de Vannes, à Chramne, fils de Clotaire I^{er}, lors de sa révolte contre son père. »

« J'ai lu ce fait en effet dans mon Histoire de France. » interrompit Hervé.

« Le comte, poursuivait Corentin, périt de la main du Roi Franc, ce qui n'empêcha pas Warok II de tenir tête aux Mérovingiens et de détruire tout le pays entre leurs mains, comme le chante le gwerz intitulé le *Vin des Gaulois*, recueilli dans le *Barzaz-Breiz*. »

« Le *Vin des Gaulois* ! dis-tu ! mais je l'ai chanté à la dernière distribution des prix », s'écria Hervé qui, à la grande joie des occupants du car, jeta à pleine voix les paroles enflammées et sauvages de ce chant guerrier.

« Vannes, reprenait Corentin, lorsqu'Hervé eut lancé la dernière strophe au milieu des applaudissements, ne subit pas moins de quatre sièges au cours de la Guerre de Succession de Bretagne. En récompense de sa fidélité aux Montfort, Jean IV fit exécuter dans son sein de grands travaux : agrandissement de son port, construction du château ducal de l'Hermine. C'est à Vannes, tu t'en souviens, n'est-ce pas, que se tinrent les Etats de 1532 qui scellèrent l'union définitive de la Bretagne et de la France. Enfin l'histoire mystique de Vannes compte, au XVII^e siècle, une pieuse servante, la « Bonne Armelle », inhumée à l'ancien couvent des Ursulines, aujourd'hui, collègue Saint-François-Xavier. »

« Tu ne me parles pas, remarqua Hervé, du côté agricole et industriel de ce département du Morbihan ? »

« Il n'est certes pas négligeable, répondit Corentin, car la culture des primeurs, sur la côte, est très développée. Mais l'intérieur des terres, producteur cependant de céréales, comporte beaucoup de landes et de bois. La principale industrie du littoral est la pêche. Qui ne connaît, au moins de réputation, les fameux Sinagos, ou pêcheurs de Séné, dans le golfe ?... »

*
**

L'attention de tous se portait maintenant sur le paysage, de plus en plus intéressant, à mesure que l'on approchait de la Roche-Bernard. Très varié, il se présentait tour à tour sauvage et riant, tandis que la petite ville étageait coquettement, sur les flancs de sa colline, ses maisons anciennes. Dans les champs et par les chemins, se voyaient les grands bœufs attelés aux charrois, spectacle tout nouveau pour nos jeunes fermiers de Quimperlé, où cette coutume a disparu depuis longtemps. Le pont suspendu, jeté sur la Vilaine, et d'une longueur de 200 mètres, leur arracha un cri d'admiration auquel, en ce moment, en répondait un autre, d'une nature toute différente.

« Eh ! chauffeur, hélait un voyageur, conduisez-nous donc au bord de la rivière que l'on dit merveilleuse. Là, ajoutait-il, s'adressant à ses compagnons de route, nous mettrons, si vous le voulez bien, nos provisions en commun. »

Corentin et Hervé se refusèrent :

« Nous allons descendre ici, dirent-ils, et vous rejoindrons plus tard, car nous n'avons point fait de provisions. »

Ces paroles soulevèrent une protestation générale. Les deux frères durent accepter de pique-niquer eux aussi dans la jolie prairie, au bas de laquelle la Vilaine coule paisiblement ses eaux.

L'appétit ne bouda point. Seule, une jeune femme au visage trop blanc, creusé, dévoré presque, par de grands yeux tristes, faisait tache sur l'insouciant gaité des autres convives. Elle mangeait peu et échangeait avec son mari, grave aussi, de rares paroles en un dialecte inconnu de leur entourage. Entre eux était une fillette de huit à dix ans, au fin visage s'encadrant dans un nimbe de cheveux d'or, et donnant, aux deux frères, une impression de déjà vu. Elle était vive et riieuse, ce qui semblait irriter sa mère. A plusieurs reprises, celle-ci modéra ses transports.

Comme on arrivait au dessert, la grosse dame s'adressa aux jeunes gens : « Vous craigniez, tout à l'heure, mes amis, leur dit-elle, d'être indiscrets en acceptant notre invitation collective. Eh bien, voulez-vous vous en acquitter en nous distrayant de quelques sônes de votre pays ? »

Ils ne se firent pas prier, et tour à tour chantèrent le *Kemener* (le tailleur) dont tous deux reprenaient en chœur le refrain, le *Sabotier*, *Mathilin an dall...* puis la voix grave de Corentin entonna l'hymne national, le *Bro-Goz*. Il n'y eut plus alors de sourires sur les lèvres. Chacun se sentit ému, à ce rythme pénétrant et solennel à l'égal d'une prière, et tous, lorsque s'acheva la dernière strophe, vinrent serrer la main du chanteur. Corentin vit une larme trembler au bord des longs cils de la jeune femme si triste...

*
* *

Les touristes reprirent leur place dans le car et l'on aborda la route de Guérande. A ce moment passaient, en longue file, des coureurs à bicyclettes, course organisée par une société sportive de la région, la *D. G.* La course se terminait à Guérande.

D'un coup d'œil connaisseur, Hervé embrassa l'ensemble des cyclistes et s'écria :

« Vois-tu ce maillot jaune et vert, Corentin ? je parierais gros que voilà le vainqueur ! A son allure je sens qu'il se réserve et saura au bon moment, si ceux qui tiennent actuellement la tête ne se méfient pas, arriver fin premier !... »

Dans le car on s'amusa beaucoup des pronostics faits d'un ton si assuré par le jeune garçon, et l'on se proposa de les vérifier à l'arrivée à Guérande.

Après Herbignac et Saint-Molf, s'aperçoit une vaste étendue, plaine désolée et grandiose à la fois, sur laquelle s'est exercée la palette de bien des peintres... C'est la Grande Brière, tourbière de plus de 6.000 hectares qui occupe l'emplacement d'une ancienne forêt, renversée, à une époque inconnue, par quelque terrible cyclone. On en retire des troncs d'arbres, de chêne particulièrement, dont le bois noirci et dur se débite pour la menuiserie. De nom-

breux canaux, parcourus par les « briérons », sur des plates appelées *blains*, sillonnent le marécage.

On approchait de la ville antique de Guérande animée aujourd'hui de l'arrivée des coureurs, dont le vainqueur était bien le cycliste au maillot jaune et vert... Tout heureux de voir ses prévisions confirmées, Hervé prit, avec Corentin, congé des aimables touristes. Ils remercièrent surtout la bonne dame, obligée de constater que, pour une fois, le chiffre 13 avait eu du bon...

*
**

Lorsque l'après-midi de ce dimanche où le matin ils avaient assisté à la messe dans l'église Saint-Aubin, remarquable par ses piliers aux chapiteaux curieusement sculptés, ils essayaient, du haut des remparts — car Guérande est une ancienne ville fortifiée — de se rendre compte de la vue qui s'étendait sous leurs yeux, Hervé s'écria :

« Oh ! vois donc, Corentin ! que sont tous ces carrés que l'on aperçoit ? »

« Nigaud ! répliqua Corentin en riant, ce sont les marais salants ! »

Peut-être eût-il été embarrassé de donner à son frère l'explication désirée, si un ancien paludier, venant à passer, ne s'était spontanément offert à les renseigner.

« Le marais salant, leur dit cet homme, est, en principe, un terrain inondé à volonté par les eaux de la mer, et disposé de telle sorte, qu'on y puisse recueillir, après évaporation, le sel que les eaux laissent précipiter. Le marais comprend la



Marais salant.

saline et ses dépendances, c'est-à-dire l'ensemble de l'appareil nécessaire à l'évaporation de la mer et à la cristallisation du sel. Des rigoles ou *déverses* font communiquer les compartiments supérieurs avec les *aillets*, bassins inférieurs, tracés géométriquement et formant des carrés où se termine l'évaporation précédemment commencée. Récolté avec de grands râteaux au manche long

et flexible, le sel est mulonné et recouvert de terre glaise pour sa conservation. Séché et égoutté, il est ensuite livré au commerce. »

Ce point acquis, Corentin esquissa pour Hervé l'Histoire de Guérande.

« Tu sais, lui dit-il, que pendant la captivité de son mari, Jeanne de Flandre, surnommée la Boiteuse, femme de Jean de Montfort, ne resta pas inactive. Elle s'occupa de lui amener des partisans. Les Guérandais furent du nombre. Assiégée, en 1342, par Louis d'Espagne, au nom de Charles de Blois, la ville fut en partie décimée. Ce fut cependant sous ses murs que fut signé le traité de paix, de 1365, qui, après la mort de Charles, à Auray, mettait fin à la guerre et inaugurait le règne, désormais incontesté, de Jean de Montfort. L'année 1381 vit la signature de la « Ratification du traité de Guérande. »

« En somme, remarqua Hervé, doué d'un sens d'observation assez aiguisé, cette Guerre de Succession a été le pivot autour duquel, au XIV^e siècle, convergèrent les événements grands et petits de toute la Bretagne. D'un bout de la Province à l'autre, on en retrouve les traces. »

« De même, répliqua Corentin, que celles de la Guerre de La Ligue, au XVI^e s. Guérande fut alors pour Henri IV, contre Mercœur, chef de la Ligue. Elle accueillit, en ses murs, le Présidial de Nantes,

(sorte de cour de justice comparable à notre tribunal de première instance) venu y chercher refuge ».

* * *

Ayant pris à bicyclette la route du Croisic, nos jeunes gens s'arrêtèrent à Batz où le Musée les intéressa fort par ses personnages de cire, vêtus du pittoresque costume des paludiers et paludières. Ils saluèrent l'église Saint-Guérolé, ancien prieuré de l'abbaye de Landévennec. Comme ils remontaient en selle, leur attention fut attirée par une roulotte dételée dans un champ. Appuyée à la barrière, une petite fille eut, les voyant passer, une étincelle dans l'azur de ses yeux et, d'un geste spontané, leur envoya un baiser.

« Oh ! s'écrièrent-ils, la petite fille du cirque ! »

Sautant à terre, Hervé suivi de Corentin s'approcha de l'enfant et lui mit, dans la main, la menue monnaie qu'il avait en poche. Elle remercia d'un joli sourire triste.

« A qui ressemble-t-elle donc, Corentin ? demanda Hervé. J'ai vu quelqu'un sourire tout à fait comme elle. »

« Moi aussi, répondit le jeune homme, mais qui donc ?... »

... Sur leur parcours les cyclistes apercevaient maintenant les marais salants et comprenaient mieux les explications du paludier.

*
* *

Le jour baissait. Les feux du Croisic apparurent bientôt. Centre de pêche pour la sardine, le homard, le hareng, etc., le Croisic abrite, en outre, de nombreux bateaux de commerce y venant chercher le sel préparé dans les raffineries.

« Corentin ! appela Hervé, en retard sur son frère de quelques tours de roue, vois donc cette lueur sur notre gauche. On dirait un feu de Saint-Jean ! »

« Ce n'est pas un feu de Saint-Jean, répondit l'interpellé, mais un feu de camp. Des scouts sont installés là. Une idée ! au lieu d'étouffer dans une chambre, pourquoi ne dormirions-nous pas comme eux à la belle étoile ? »

Et auprès d'une toile de tente les deux frères s'endormirent d'un sommeil profond au point qu'ils se demandèrent, le lendemain, si le campement scout n'avait pas été un mirage. Cependant les traces de piquets indiquaient suffisamment la réalité de son passage, et aussi une étiquette, malicieusement épinglée sur la poitrine d'Hervé, avec ce souhait : « Bon sommeil, les camarades !... »

... Le Croisic lui aussi s'éveillait. Des barques rentraient au port. D'autres balançaient mollement leur nef sur l'eau calme, exposant aux rayons du soleil leurs filets, qu'il fallait sécher pour les réparations urgentes.

« Sais-tu, dit Corentin à son frère, que tu as

ici un glorieux homonyme, car le Croisic n'est pas seulement la patrie d'Alain Bouchart, l'illustre auteur des *Chroniques de Bretagne*, mais elle l'est encore d'un modeste marin, Hervé Rielle, dont on ne se souvient plus guère, hélas ! C'est tout à fait incidemment que m'est tombé sous les yeux un poème anglais relatant ses exploits chantés, d'autre part, par le poète nantais, Frogé. »

*
* *

« Qu'a donc fait cet Hervé Rielle ? » demanda Hervé, vivement intéressé.

« Rien de moins, répondit Corentin, que de sauver l'honneur de la flotte française à la bataille de la Hogue, en 1692... Ce fait historique que le poète anglais, Robert Browning, rapporte en de longues strophes, peut se résumer ainsi :

Le 31 mai 1692, la flotte française, poursuivie par la flotte anglaise, s'entassait dans la rivière de la Rance, en face de Saint-Malo. En raison du fort tonnage des vaisseaux, aucun espoir n'était laissé de franchir les redoutables écueils de cette passe difficile. Comment s'y pourrait engager le *Formidable*, par exemple, avec ses 92 canons ?...

Damfreville, le chef, réunit un Conseil de Guerre. L'on décide d'échouer et de brûler la flotte ».

« Quel terrible parti ! » interrompit Hervé qui, déjà, se passionnait pour ce palpitant récit.

« Minute tragique, en effet ! reprit Corentin. Mais alors une voix s'élève. Est-ce, interroge le poète dont je suis la narration, celle d'un capitaine, d'un lieutenant en premier, en second, en



La flotte sauvée par Hervé Rielle.

troisième? — Non ! répond Browning, simplement, ce fut celle d'un pauvre pilote côtier : Hervé Rielle, du Croisic ! Devant ses chefs rompus au métier et à la technique, devant ses camarades qui ont pour eux l'expérience, Hervé ne craint pas d'assurer

qu'il connaît une passe et de demander qu'on lui confie la direction d'un navire destiné à ouvrir la marche aux autres. »

« Et il a obtenu sans peine de se faire écouter ? » demanda Hervé, un peu de scepticisme dans la voix.

« Il y eut, tu peux le penser, avoua Corentin, des sourires incrédules ou moqueurs, mais rien ne devait déconcerter Hervé Rielle. Pour forcer la confiance, il offrira son seul bien, sa tête, s'il a outrepassé sa promesse. Après tout que risquait-on ? de voir se fracasser sur les rochers les vaisseaux que l'on avait décidé d'échouer ? Et l'enjeu promis est tout bonnement l'honneur de notre flotte ! voilà donc, sur l'heure, amiral, le petit engagé de Tourville. »

« Tout de même, il devait être bien ému ! » ne put s'empêcher de remarquer Hervé.

« Cela reste son secret. En tout cas il n'en laissa rien paraître. D'une main sûre, il guida la flotte française, petits et gros navires, à travers le chenal, au bout duquel était la sécurité. »

« Ce qu'on a dû le récompenser après cela ! s'écria Hervé. Que lui a-t-on donné ? le sais-tu, Corentin ? »

« On lui demanda de désigner lui-même ce qu'il désirait pour prix de cet exploit : « Quelle sera ta récompense ! s'écria Damfreville. Commande, ordonne, que ne peux-tu obtenir ! »

« En effet, dit Hervé, mais alors ? »

« Eh bien alors, celui qui avait trouvé toute simple la grandeur de son geste demanda une récompense toute simple aussi : la permission d'aller embrasser sa femme que l'on nommait *Belle-Aurore* et qu'il avait laissée au Croisic. Ce baiser, dont le poème anglais s'est fait l'écho, serait le seul monument à la gloire de Rielle, le sauveur de la flotte française à la veille d'un terrible désastre, si ses compatriotes n'avaient songé à ériger sa statue que nous allons saluer sur la place des Canoniers. »

CHAPITRE IV

Deux villes des bords de la Loire.

SOMMAIRE. — En Loire. — Le Paquebot la *Vendée*. — « A la Grâce de Dieu ». — Le Grand Cirque Moderne. — Ce que dit un blessé de guerre. — Le château de Nantes. — Le déjeuner de Flora. — La visite des Usines.

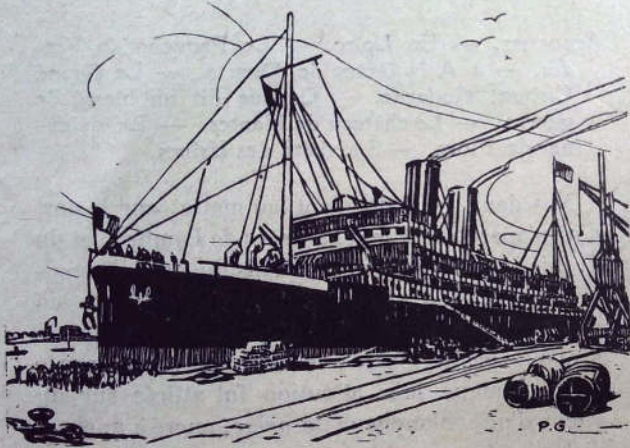
Nos deux amis flânaient, au matin, sur le port d'où s'aperçoivent les chaussées de Pembron et du Trehic, construites sur les plans du duc d'Aiguillon, au XVIII^e siècle, pour protéger le bassin contre les tempêtes du large. Ils formaient le projet de gagner Saint-Nazaire le soir même, par le train, lorsque leur attention fut attirée sur un yacht d'une blancheur de neige, ancré à quelque distance. Arpentant le pont, un homme, de mince et élégante stature, portant la vareuse du matelot, allait et venait, donnant des ordres en vue d'un départ imminent. Tout à coup leurs regards se croisèrent.

« Tiens ! qu'est-ce que vous faites là ? »

Corentin et Hervé avaient, à cet appel, enlevé les petits bérets basques qui, en voyage, remplaçaient pour eux le chapeau à larges bords. Ils

reconnaissaient, dans le fantaisiste matelot, le fils aîné de M. de Kerruz, le châtelain de qui dépendait Kerlévénez, avant de devenir la propriété de leurs parents.

« Je vais à Nantes, avec arrêt à Saint-Nazaire, leur cria-t-il. Voulez-vous monter à mon bord ? »



Un paquebot.

Courir à l'auberge où ils avaient déposé leurs bicyclettes et leur mallette fut l'affaire d'un instant...

M. de Kerruz, étant mis par eux au courant de leur randonnée, se fit un plaisir de leur expliquer ce que, du large, on apercevait : les plages du Pouliguen et de la Baule, aménagées en

mondaines stations balnéaires, puis bientôt les pylones des chantiers navals de Saint-Nazaire que l'on commençait à distinguer, chantiers pour lesquels fut créé le bassin de Penhoët, l'un des plus vastes du monde.

« Si cela vous convient, leur proposa aimablement M. de Kerruz, *la Mouette* sera votre abri pendant nos deux jours de résidence à Saint-Nazaire. »

*
**

Ces deux jours passèrent comme un enchantement pour nos deux amis. Le paquebot, la *Vendée*, en partance pour l'Amérique, leur offrit le plaisir d'une visite. Jamais ils ne se seraient imaginé le confort et le luxe de ces villes flottantes que sont les grands paquebots. Tout leur fut étonnement, émerveillement : les cabines et leurs couchettes, la salle à manger, le grand salon...

Ayant écarté une tenture, M. de Kerruz ouvrit le double battant d'une porte qui laissa voir l'autel dressé pour une Messe prochaine. Attendant, était la Bibliothèque. Puis il les conduisit à la chaufferie, « l'âme du navire », leur dit-il, avec le poste du commandant, là-haut, sur la passerelle.

Une surprise attendait les visiteurs au moment où ils se disposaient à regagner le quai : la remon-

tée d'un scaphandrier. M. de Kerruz expliqua à ses jeunes compagnons les particularités de son costume étrange :

« Ce costume, leur disait-il, se compose d'une seule pièce de toile, doublée d'une épaisse couche de caoutchouc. Le casque est en cuivre, le tout hermétiquement fermé. »



Un scaphandrier.

que avec la pompe à air. L'air en excès s'échappe par le robinet que vous voyez au dessus, et que le scaphandrier ouvre et ferme à volonté. Du bavolet de ce couvre-chef très spécial partent des cordes soutenant des poids qui maintiennent l'homme, une fois descendu, sous l'eau. Là il se trouve équilibré, grâce à ses semelles de plomb. »

« Mais comment respire le malheureux, prisonnier de ce vêtement ? » demanda Hervé, presque haletant.

« Simplement par une conduite qui, placée à l'arrière du casque, communi-

« Rude métier ! » fit Corentin, assombri. Les jeunes gens quittèrent le bord, attristés, agitant obscurément au fond d'eux-mêmes l'angoissant problème des inégalités sociales, dans une humanité appelée aux mêmes destinées éternelles, problème que peut seule résoudre la foi en un Dieu juste et bon, mais dont les desseins, le plus souvent, nous restent mystérieux.

Le lendemain on flâna un peu. M. de Kerruz expliqua à loisir à ses petits amis la fortune encore récente de Saint-Nazaire qui, de port important sous les Gaulois, sommeilla ensuite des siècles durant.

« Ce fut seulement, leur dit-il, vers le milieu du siècle dernier que fut créé son « bassin à flot » pour suppléer au port de Nantes et assurer, à toutes les marées, une profondeur d'eau suffisante à l'entrée des navires du plus fort tonnage. Les travaux furent longs et coûteux qui permirent de trouver le fond solide, afin d'établir les quais et de créer les écluses destinées à faire communiquer le bassin avec la mer ».

C'est ainsi que, quelques heures plus tard, Corentin et Hervé, ayant assisté à l'ouverture de la grande écluse, y virent s'engager le plus majestueux navire qu'ils eussent contemplé de leur vie.

*
**

Doucement la blanche nef remontait la Loire. Elle glissait sur l'eau avec la légèreté de la mouette dont elle portait le nom. Malgré la chaleur, une brise bienfaisante rafraîchissait les passagers. Du pont ils voyaient défilier les rives. M. de Kerruz en nommait les points principaux : Paimbœuf, Couëron, le Pellerin.

... Dans le fouillis des gros bateaux et des embarcations légères du port de Nantes, le petit yacht se frayait maintenant un chemin et débarquait ses passagers. Le béret à la main, Corentin et Hervé prenaient congé de M. de Kerruz. Ils le remercièrent chaleureusement.

Et voici nos amis déambulant par les rues de Nantes, précisément à l'heure où les usines s'ouvrent pour livrer passage au flot d'ouvriers qu'elles absorbent chaque jour.

« Car, expliquait Corentin, à son frère étonné d'un tel mouvement, Nantes est un centre industriel et commerçant des plus actifs. Elle possède raffineries, usines métallurgiques, fonderies, laminaires, biscuiteries, fabriques de conserves alimentaires, manufacture de tabac importante, etc, etc. Aux environs proches sont ses chantiers de constructions navales et ses carrières de pierre blanche, cependant qu'à son grand faubourg de Chantenay on exploite du granit ».

« N'ajoute plus rien, Corentin, fit Hervé, amusé. Notre unique préoccupation pour l'instant est de découvrir la maison de notre tante ».

Sur le seuil d'une mercerie, peu éloignée de la belle Porte Saint-Pierre, et affichant l'enseigne « A la Grâce de Dieu ! » se tenait la tante chez qui venaient nos enfants. Les premières effusions échangées, ils demandèrent à M^{me} Méran de leur indiquer la direction de l'église Saint-Clair. Elle le fit avec tant de gestes et une telle abondance de paroles, qu'ils décidèrent de s'en tenir, pour ce soir, à la cathédrale, où un beau tableau d'Hyppolyte Flandrin et l'un des vitraux représentent saint Clair guérissant des aveugles.

Corentin dut encore documenter Hervé qui le réclamait ;

« Saint Clair, lui dit-il, aurait été envoyé en Gaule par saint Lin, successeur direct de saint Pierre. Il se serait arrêté à Nantes, serait venu ensuite évangéliser le Vannetais, enfin serait mort à Régigny, près Vannes, où se conserve son tombeau. »

Rentrés chez leur tante, ils y trouvèrent, ayant vagabondé à son ordinaire, leur cousin Jean-Pierre, amusant espiègle, désespoir de sa mère, mais qui allait subir bien vite la bonne influence de ses jeunes parents.

Le lendemain tous trois commencèrent leur journée par la visite détaillée, cette fois, de la

cathédrale. Les jeunes Bretons y remarquèrent surtout le tombeau élevé par la duchesse Anne à la mémoire de son père, François II.

« Ce superbe tombeau, fit observer Corentin, est très probablement dû à un artiste breton, Michel Colomb, que tu connais déjà, Hervé, puisqu'on lui attribue le beau jubé de l'église Sainte-Croix de Quimperlé et aussi les *Saints de Solesmes*. »

De la cathédrale nos deux amis, conduits par Jean-Pierre, important, gagnèrent, enfilant les rues presque au pas gymnastique, les hauteurs de la Ville-en-Bois où s'élève l'église Saint-Clair. Cette église ne les intéressa pas, autrement que pour la raison qui les y amenait. Du même pas ils redescendirent sur le cours Saint-Pierre où une fête foraine étalait ses attractions. Un peu en retrait des autres roulottes, une voiture, minable d'aspect, semblait se dissimuler à l'ombre de ses opulentes voisines. Une tente la prolongeait, misérable aussi. On y lisait (ô dérision !) : *Grand Cirque Moderne* !

« Mais, s'écrièrent les deux frères, c'est notre cirque de Saint-Gildas. La petite fille ne doit pas être loin. »

Comme s'il eût suffi de l'évoquer, la mignonne surgit à côté d'eux. Saisissant la main d'Hervé, elle la couvrit de baisers, puis, légère, s'envola, telle une biche effarouchée.

« T'as donc des connaissances dans c' monde là, Hervé ? demanda le cousin à la fois méprisant

et admiratif. Chouette ! on aura le cirque à l'œil ! »

Durant le repas, M^{me} Méran, mise au courant de la rencontre de la petite saltimbanque, s'émut de la misère de l'enfant :

« Amenez-la moi, cette petite, dit-elle. Je lui donnerai avec plaisir, chaque matin, un plein bol de café bien chaud. Et puis savoir ! si elle est si mignonne que cela, est-il bien sûr qu'elle soit l'enfant des vilaines gens que vous me dépeignez ?.. on en a vu d'autres... »

La brave femme allait se lancer dans un de ces discours loquaces dont elle était coutumière, lorsque la porte de la boutique s'ouvrit. Le facteur appela : « M^{me} Méran ! c'est-y ben pour vot' compagnie, la lettre que voici ? »

* * *

A peine Corentin eut-il décacheté la missive qu'il pâlit, et sa voix trembla lorsqu'il voulut en donner lecture. En quelques lignes M^{me} Calonnec informait ses enfants qu'un blessé, revenu de Suisse, l'avait assurée que Corentin Calonnec avait été fait prisonnier en même temps que lui, à Tahure, et qu'il avait dû être dirigé sur Trèves. Peu après, ce même blessé — le plus jeune fils des fermiers du Ruz — avait appris, qu'à la suite d'une émeute, plusieurs prisonniers de Trèves avaient été envoyés en camp de concentration. Où ? Il l'ignorait ».

« Je me rattache, écrivait M^{me} Calonnec, au faible espoir de supposer votre père au nombre de ces prisonniers. M Lédan veut bien m'aider aux démarches que j'entreprends. Pour vous, assistez-moi de vos prières ».

« Il se pourrait, en effet, remarqua la tante, que votre père ait été envoyé dans quelque région très éloignée où la nouvelle de la paix ne lui sera point parvenue. Mais, quand même, ça en serait une chance ! »

« Qui sera la nôtre, j'en suis certain ! » affirma Hervé.

Des clients arrivaient, M^{me} Méran congédia son fils et ses neveux.

Comme ceux-ci suivaient le Cours, Corentin, afin de mettre Jean-Pierre de belle humeur, consentit à s'arrêter quelque peu aux boutiques foraines. Il entra même à fond dans l'estime de son cousin en payant une tournée de nougats.

« Oh ! mais, fit tout à coup le garçonnet, voici votre petite fille. Si qu'on lui faisait l'invitation de maman ? »

Sans attendre de réponse, il héla la fillette :

« Hé, la même ! comment qu'est que tu t'appelles ? »

« Flora » répondit gentiment la mignonne.

« Flora ! tout comme l'ânesse à la mère Testu, alors ! répétait Jean-Pierre se tapant bruyamment sur les cuisses et pouffant de rire devant l'enfant

interdite. Eh bien, Flora, tu viendras demain et puis tous les jours à la maison, prendre ton picotin... non, ton déjeuner. Je te montrerai le chemin, une première fois. »

La pauvrete levait sur Corentin ses grands yeux interrogateurs comme pour lire, dans ceux de son ami, la réponse à faire. Ce qu'elle y vit la rassura, sans doute. Elle remercia d'un sourire et s'en alla en sautillant.

* * *

Ainsi que l'avait décidé Corentin, l'après-midi fut en partie consacrée à la visite des principales églises : Saint-Nicolas, Sainte-Croix, élevée sur les ruines d'un temple païen et qui supporte le beffroi de la ville, Saint-Similien, la plus ancienne, d'après la tradition. Cette église enclôt, en son enceinte, particularité qui intéressa Jean-Pierre au plus haut point, le puits, où, lors du pillage par les Normands, roula la tête de saint Similien ; enfin les églises Saint-Donatien et Saint-Rogatien élevées en l'honneur des deux frères nantais, martyrisés sous Dioclétien, et Patrons de la Cité, Sainte-Anne, la paroisse bretonne, etc.

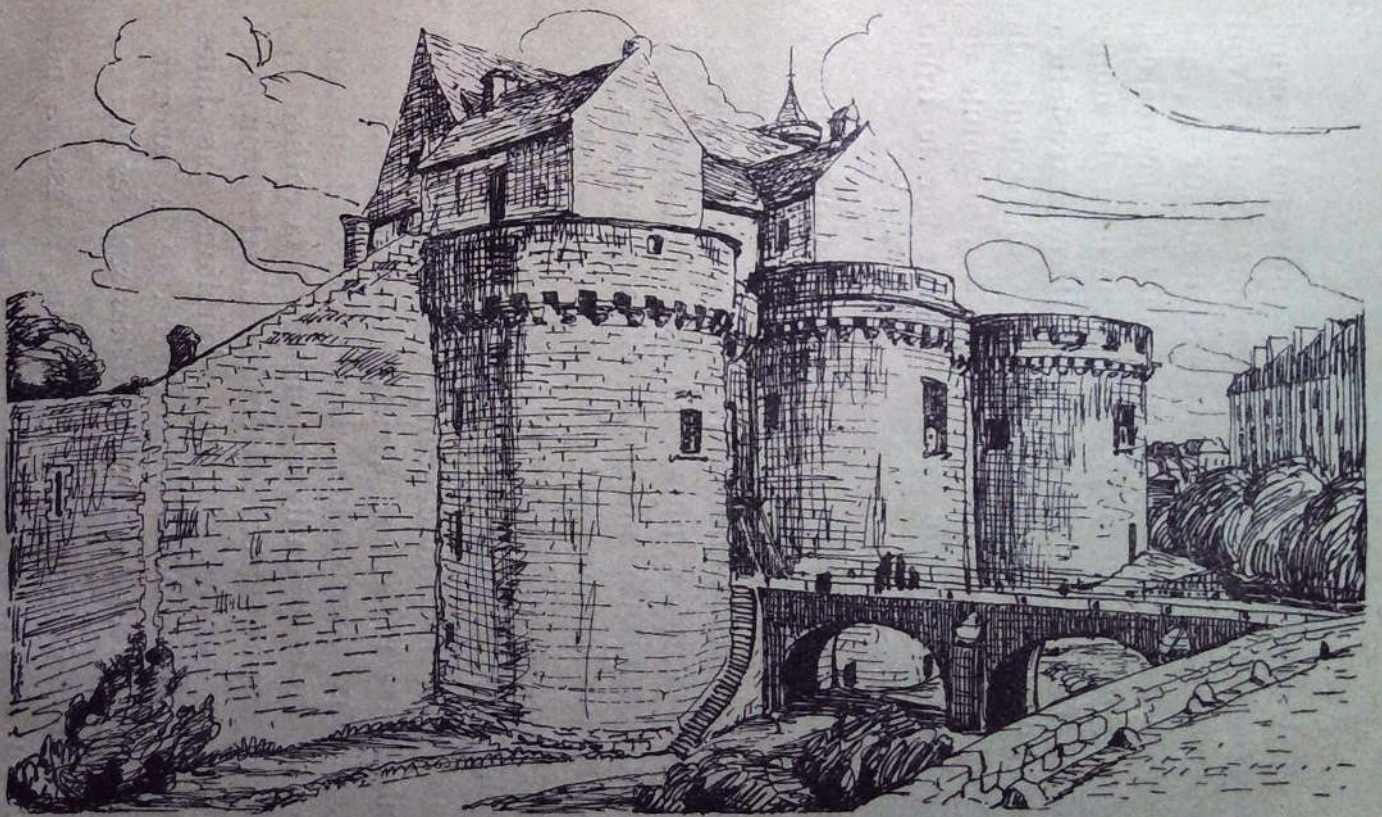
On termina par la visite du château dont la fondation remonte peut-être au XI^e siècle et dit assez l'importance de la place de Nantes, rivale de Rennes pour le titre de capitale de la Bretagne. Du moins abrita-t-elle, plus tard, la Cour

des Comptes, et à plusieurs reprises, le Parlement, avant que Rennes ne réussît à le fixer chez elle.

« La duchesse Anne naquit dans ce château, rappelait Corentin ; son père, François II, y mourut, lui laissant une succession difficile. La jeune princesse dut, par raison d'Etat, et pour pacifier la Bretagne, presque constamment en guerre avec la France depuis Louis XI qui la convoitait, épouser d'abord Charles VIII et, devenue veuve, son successeur, Louis XII. Ce dernier mariage eut lieu dans la chapelle où nous allons entrer. »

En rejoignant la demeure de M^{me} Méran, Corentin évoqua quelques particularités historiques de Nantes, ses luttes contre les Normands, son rôle dans la Guerre de Succession de Bretagne, où elle prit d'abord parti pour Jean de Monfort, mais refusant de se donner aux Anglais, sa longue résistance à Mercœur, chef de la Ligue, la conspiration, dite de Cellamare, organisée sous Louis XV pour faire échec aux impôts non votés par les Etats de Bretagne. Les chefs de ce complot, le marquis de Pontkallec, du Couëdic, Montlouis et de Talhouët furent décapités.

« Quel que soit le point de vue où l'on se place, disait Corentin, tout bon Breton doit un souvenir ému à ces hommes qui sacrifièrent leur vie à la défense des libertés légitimes du pays, consacrées par l'acte d'Union de 1532. »



Le château de Nantes.

« Rappelons-nous encore, les noyades du cruel Carrier durant la Révolution que Nantes avait accueillie d'enthousiasme, l'exécution sur la place Viarmes du héros vendéen, Charette, incarcéré à la prison du Bouffay, enfin, plus près de nous, l'arrestation de la duchesse de Berry, arrestation qui mit fin aux tentatives de soulèvements de cette princesse au profit de son fils, le comte de Chambord, qu'elle voulait asseoir sur le trône de France. »

« Nantes a sans doute aussi ses personnages illustres ? » demanda Hervé.

« Il y en a toujours un tristement célèbre, le fameux Fouché, plus tard duc d'Otrante, puis une charmante poétesse, Elisa Mercœur, les généraux Cambronne... »

« Ah ! interrompit Jean-Pierre avec chaleur, celui-là je le connais ! »

« Bon, bon, condescendit Corentin — qui difficilement gardait son sérieux, — nous disions les généraux Cambronne, Lamoricière, dont nous avons vu le magnifique tombeau à la cathédrale, le géographe Ogée, le littérateur Charles Monselet, d'autres encore. Surtout n'oublions pas Jules Verne, dont même Jean-Pierre, je le parierais, fait ses délices des *20.000 lieues sous les mers*. »

Cette fois Jean-Pierre, confus, baissa le nez et dut avouer son ignorance.

* * *

Il ne fallut le lendemain, d'autre réveil-matin audit Jean-Pierre que la pensée de la petite bohémienne. Quelques instants après son lever, il l'introduisait dans la cuisine claire où, sur la longue table, s'alignaient les bols de café, blanc de crème.

Un peu intimidée, la fillette alla droit à ses amis et, comme la veille, leur prit la main pour la baiser.

« Et moi, mignonne ? réclama M^{me} Méran, on ne m'embrasse pas ? »

« Spontanément Flora se jeta dans les bras de l'excellente femme, puis, tout à coup, éclata en sanglots.

« Mama, mama ! » répétait-elle, plaintive.

« Tu vas la retrouver ta mama ! » promettait la bonne dame.

« Tiens ! la voilà qui passe ! » s'écria Jean-Pierre, désignant du doigt une femme d'apparence sordide qui, depuis un instant, faisait les cent pas devant la porte vitrée.

« Non, pas mama ! » sanglota plus fort la petite. Mama, loin, loin... »

Le regard de M^{me} Méran allait, méfiant, de Flora à la femme. Celle-ci, entrant délibérément, adressa à la fillette quelques mots dans un idiome

étranger. Sur ces rudes paroles Flora se dégagea brusquement de l'étreinte de la bonne hôtesse.

« Tu ne vas pas au moins laisser là ton café ? » dit cette dernière.

D'un trait la fillette avala le liquide brûlant et, courbant la tête, suivit la femme.

« Voilà une particulière qui ne m'inspire point confiance, avoua la mercière. Je connais un agent de police à qui je vais signaler ces forains. Pour moi, Flora n'est point leur fille. Je vais m'occuper sans retard de cette affaire ».

Mais la journée fut, pour l'active marchande, surchargée d'allées et venues de clients et lorsque, le lendemain, elle avisa l'agent en question, celui-ci ne trouva plus que l'emplacement du misérable cirque.

*
**

La visite d'Indret, l'après-midi, eut le don d'intéresser grandement nos amis. Jean-Pierre s'y découvrit une vocation d'ingénieur. Le colossal marteau-pilon, qui tout doucement vous écrase sa proie, fut l'objet de sa vive admiration. Le garçonnet posa, à l'employé qui leur servait de guide, des interrogations dénotant une intelligence extraordinairement ouverte aux choses de la mécanique. Une heure durant ils parcoururent cette cité du bruit, du fer et du feu où une véritable armée

d'ouvriers travaille à fournir la marine de l'Etat des machines à vapeur nécessaires à ses besoins.

Au lendemain était fixée la visite de la biscuiterie LU, visite choisie, parce que promise et facilitée par l'oncle de Jean-Pierre, contremaître à cette usine. L'enfant se la représentait à la manière du pays où la chanson veut que les ruisseaux soient de miel, les montagnes de chocolat... Aussi son attention, étayée cette fois de sa gourmandise, fut-elle soutenue, au moins autant que la veille, à Indret. La cuisson surtout excita son intérêt et celui de ses cousins. Ayant passé dans les pétrins et laminoirs et s'étant prêtée à la toilette des « découpeuses » la pâte des « Petits Beurre », disposée sur des plateaux, est transportée à l'aide de chariots devant des fours, sortes de longs couloirs où circulent des chaînes sans fin. Pris à l'entrée, dans l'engrenage, les plateaux se trouvent entraînés à l'autre bout où ils arrivent chargés de biscuits dorés et brûlants.

Jean-Pierre sut les apprécier à l'instant rêvé de la dégustation :

« Quand je choisirai un métier, déclara-t-il, oubliant sa vocation d'ingénieur, déjà vieille d'un iour, je me mettrai là-dedans... »

*
**

Au cours des journées qui suivirent, nos jeunes gens complétèrent la visite de Nantes par un

aperçu du Musée et une longue station au très beau Jardin des Plantes, ainsi que par quelques promenades à travers la ville. Ceci leur donna occasion d'admirer la superbe façade du théâtre Graslin, chef-d'œuvre de l'architecte nantais, Mathurin Cruzy, le beau monument de la Cour des Comptes, aujourd'hui la Préfecture, le fameux passage Pommeraye, plusieurs maisons curieuses ou historiques, celle de Carrier, dans l'île Feydeau, celles encore, sur le quai de la Fosse, des armateurs qui, naguère, trafiquaient avec les îles et les Antilles. Guidés par Jean-Pierre, dont le bonheur était de muséer sur le port (et l'on connaît le mouvement et l'importance du port de Nantes) ou de suivre les manœuvres du pont transbordeur, ils s'amusèrent, empruntant pour cela leurs bicyclettes, à suivre les quais et leurs nombreux et capricieux méandres. Ainsi se rendirent-ils mieux compte de cette « Chaîne des Ponts » qui franchit les six bras de la Loire. Jean-Pierre sut leur faire remarquer le vieux pont de Pirmil et ses seize arches de pierre. Du quai d'Aiguillon il ne manqua pas non plus de les conduire au haut de l'escalier monumental, dominé de la statue, colossale aussi, de sainte Anne. De cet observatoire ils embrassèrent une vue admirable sur la ville et le fleuve.

Les environs de Nantes offrirent aux trois cousins quelques jolies excursions. Nos jeunes fermiers, surtout, prirent plaisir à admirer la

belle perspective des Prairies de Mauves et les gras pâturages où paissent paisiblement les troupeaux de la race Durham si opposée à notre petite pie-noire, mais ayant beaucoup d'analogie avec la race armoricaine. Corentin fit avec intérêt ce rapprochement et le signala à Hervé.

« Peut-être ignores-tu, lui dit-il, et je suis heureux de te l'apprendre ici, que ces deux races, l'armoricaine et la pie-noire, classent le Finistère au troisième rang de France pour l'élevage du bovin. Et ce n'est pas si mal ! Le pays nantais possède 300.000 bêtes à cornes, et le Finistère 420.000, dont 200.000 vaches laitières. »

Dans la campagne nantaise qui marie heureusement la culture du pommier et de la vigne productrice du fameux Muscadet, à celle des céréales, les promeneurs rencontrèrent encore les grands bœufs attelés, au pas lent, mais sûr. Enfin les fêtes du 15 août les amenèrent en pèlerinage à N-D de Toutes-Aides. Corentin rappela l'origine de cette dévotion des Nantais.

« Elle remonte, dit-il, à Alain Barbe-Torte, petit-fils d'Alain Le Grand. D'Angleterre où il était exilé, à la suite des terribles invasions normandes, il vint, sur les instances de Jean, abbé de Landévennec, se mettre à la tête de l'armée bretonne. S'étant emparé de Saint-Brieuc et de Nantes, il chassa définitivement les Normands de la Bretagne qu'ils avaient ravagée de nombreuses années.

Alain attribua sa victoire à la Vierge et fit construire une chapelle à N.-D. de Toutes-Aides. C'est ce prince qui, le premier, prit le titre de duc, conservé dans la suite (X^e siècle) ».

Corentin et Hervé durent enfin songer au départ. Un soir le train les emportait à destination de Rennes.

CHAPITRE V

Dans la capitale bretonne.

SOMMAIRE. — Les églises de Rennes. — La Motte-à-Madame. — Le rôle du Parlement. — Le beurre de la Prévalaye. — Le repos du diable.

Logés chez une brave femme de la rue Saint-Melaine, par les soins de l'abbé Mesmeur, ami de M. Lédan, les jeunes pèlerins du *Tro-Breiz* purent, dès le lendemain de leur arrivée, prier près des reliques du grand « Evêque de la Cité » dans l'ancienne église abbatiale, actuellement sous le vocable de Notre-Dame. Puis ils se firent indiquer la cathédrale métropolitaine (Rennes est l'Eglise-Mère, depuis 1859, des évêchés de Quimper, Vannes et Saint-Brieuc), vaste et somptueux monument dans le goût italien, renfermant un beau retable ancien, des fresques, dont il faut signaler la procession des saints bretons, au pourtour du chœur, un superbe buffet d'orgues. Seuls les fondements des tours datent de l'épiscopat du célèbre Yves Mahyeuc, au XVI^e siècle. L'abbé Mesmeur, fidèle au rendez-vous donné, apportait, par surcroît, aux jeunes gens, une lettre de leur mère.

M^{me} Galonnec informait ses enfants du résultat d'une première démarche : un Corentin se trouvait bien sur la liste des déportés à Langelsaltza, (Prusse orientale). Il n'y avait pas d'indication de nom de famille. N'importe ! la fermière-saisissait cet espoir et le confiait, disait-elle, à saint Melaine.

« A l'exemple de votre mère, conseilla l'abbé, rapportons-nous en au Saint protecteur de Rennes. Je vous en rappelle brièvement l'histoire :

« Né de parents nobles, au château de Plaz, environs de Redon, Melaine se retira de bonne heure dans un monastère. Mais l'évêque de la ville, saint Amand, au courant de sa grande vertu, le désigna, en mourant, pour son successeur. Ayant quitté à regret sa retraite, saint Melaine se dévoua entièrement à sa charge épiscopale et prit une grande part au concile d'Orléans, réuni, en 511, à la demande de Clovis. Sur les instances du roi franc, il demeura deux ans à la cour comme conseiller. Il y fut rappelé, quelques années plus tard, par Clotaire, fils de Clovis. Dès qu'il lui fut possible de fuir ces honneurs, il reprit en mains la direction de son diocèse, jusqu'à sa mort survenue lors d'une visite au monastère de Plaz élevé par lui sur son propre domaine. Ses restes, dispersés pendant la Révolution, et dont on ne conserve que de rares fragments, furent inhumés là où

s'élève l'église de l'abbaye bénédictine, devenue église paroissiale ».

Ayant passé sous la porte Mordelaise qui voyait jadis l'entrée des ducs et des évêques, l'abbé, revenant sur ses pas, conduisit ses compagnons aux églises Saint-Sauveur et Saint-Aubin (basilique de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle). Dans la première, où est conservé le chef de saint Hervé, N.-D. des Miracles et Vertus trône au-dessus d'un autel perpétuellement entouré de cierges, allumés nombreux par la piété des fidèles.



Porte Mordelaise.

« Les Rennais, expliquait l'abbé, lui sont reconnaissants d'avoir, du doigt que vous voyez abaissé, indiqué le point de l'église où débouchait une mine creusée par les Anglais, lors du siège de la ville, par le duc de Lancastre, durant la Guerre de Succession de Bretagne. »

A Bonne-Nouvelle il fit remarquer aux jeunes gens, des deux côtés de l'autel de la Vierge, une

réduction en argent de la ville de Rennes et un colossal cierge herminé.

« Ce beau tableau de la Madone, entouré de lumières qui règne au-dessus de l'autel, leur dit-il, est fort ancien. Il était autrefois la propriété des Dominicains dont le couvent, aujourd'hui converti en magasin d'habillement, se trouvait en face, couvent fondé par Jean IV, au lendemain de sa victoire sur Charles de Blois. La Vierge en fut invoquée, depuis lors, sous le vocable de N.-D. de Bonne-Nouvelle. La ville de Rennes lui doit d'avoir été délivrée d'une affreuse épidémie de peste qui dura 8 ans, de 1624 à 1632, et cessa, aussitôt formulée solennellement l'offrande du « Vœu » d'argent massif, passé au creuset sous la Révolution. Celui-ci n'en est qu'une adaptation moderne. Le cierge, du poids de 10 kgs, de cire pure, et semé d'hermines, fut promis par M^{sr} Brossays-Saint-Marc s'engageant, pour lui et ses successeurs, à le remplacer chaque année moyennant l'arrêt de l'invasion prussienne de 1871. Remarquez encore ce tableau commémoratif de la protection de Marie à l'occasion du terrible incendie de 1720 qui menaçait de détruire la cité entière. »

*
* *

Lorsque le soir nos amis et leur guide se reposèrent dans le beau jardin public du Thabor, ancienne dépendance de l'abbaye Saint-Melaine,

ils récapitulèrent ensemble le résultat de leur après-midi : ils connaissaient maintenant les églises Saint-Etienne, Saint-Germain et Toussaint (ancienne chapelle du collège des Jésuites) églises classiques, en tout ou en partie, comme les autres sanctuaires rennais, sauf Bonne-Nouvelle entièrement gothique, le beau palais du Commerce et des Postes, devant lequel fleurissent les élégants jardins créés sur la Vilaine, et ayant vue sur la longue perspective des quais, les Facultés, l'imposant Palais Saint-Georges, ancienne abbaye de ce nom. Hervé, de nature un peu artiste, ne manqua pas de noter la présence, à Rennes, de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts et Corentin, plus volontiers mystique, se déclarait heureux d'avoir appris, en passant devant l'Hôpital militaire, qui fut, au XVII^e siècle, dirigé par les Eudistes que, là, saint Jean Eudes obtint, en 1672, de faire célébrer la première fête publique du Sacré-Cœur, du monde entier.

« Avant la création de ce jardin du Thabor, disait l'abbé Mesmeur, les petits Rennais avaient un autre lieu de réunion, le Contour de la Motte, un peu plus bas, appelé la Motte-à-Madame, parce qu'appartenant à l'abbesse de Saint-Georges. Là jouèrent peut-être des célébrités, comme l'historien bénédictin, dom Lobineau, qui a son tombeau à l'abbaye de Saint-Jacut, le jurisconsulte Poulain Duparc, les hommes d'Etat La Chalotais, Lanjuinais, Corbière, l'ambassadeur

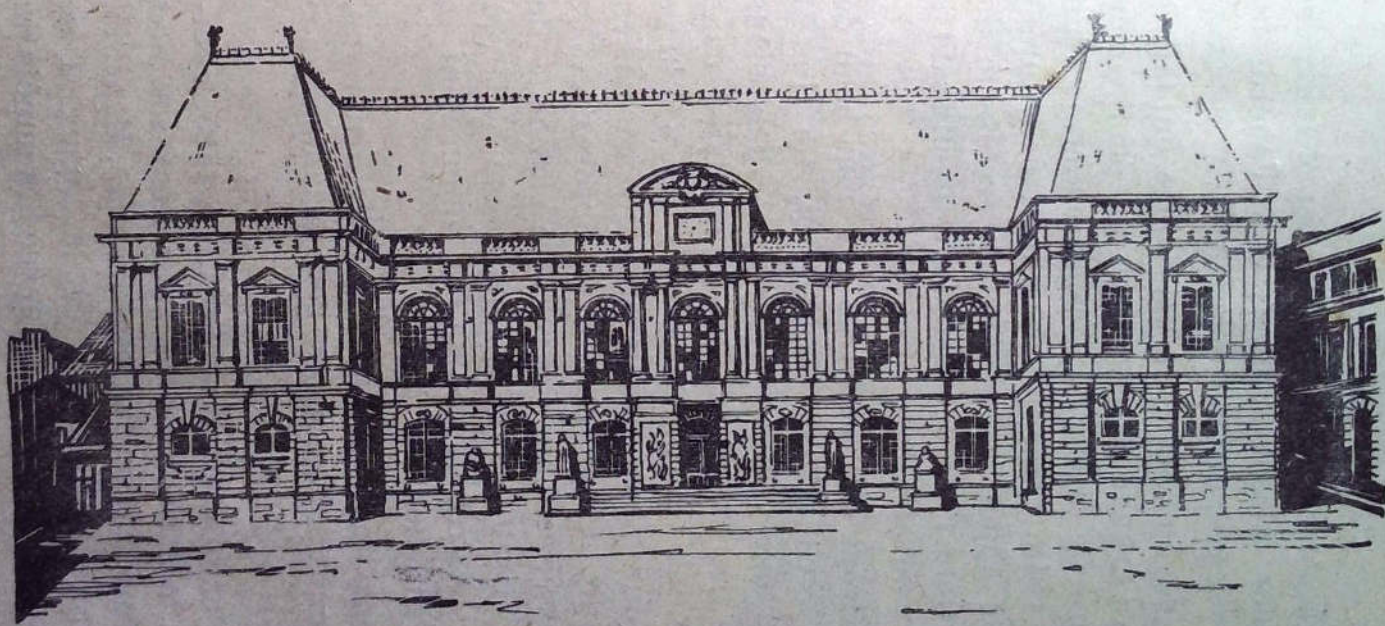
comte de Plélo, les poètes Turquety, Hippolyte Lucas, le romancier très breton, Paul Féval, le musicien folk-songiste, Bourgault-Ducoudray, les évêques N.N.S.S. Brossays-Saint-Marc, Dupont des Loges, et d'autres. Deux nobles filles, Marie-Magdeleine et Marie-Anne Catherine de Fresnes de Rénac, deux sœurs, habitant, à l'époque de la Révolution, l'hôtel de Bonnefonds, au bas de la Motte, y ont laissé un touchant souvenir : dénoncées pour avoir caché un prêtre, elles furent citées devant le tribunal révolutionnaire où, en fait de pièces à conviction, on leur montra deux hosties consacrées, trouvées chez elles. Aussitôt, tombant à genoux, elles entonnèrent l'*Adoro Te*, pieux et noble geste qui, à lui seul, leur aurait valu l'échafaud, si elles ne l'avaient déjà mérité pour recel de prêtre...

*
* *
*

Le lendemain, Corentin et Hervé s'acheminaient vers le Palais de l'ancien Parlement de Bretagne, aujourd'hui Palais de Justice.

« Rappelle-toi, dès maintenant, disait Corentin à son frère, que Rennes est Cour d'Appel pour toute l'ancienne province. Elle est aussi le siège du X^e Corps d'Armée, le XI^e ayant le sien à Nantes. »

L'abbé Mesmeur avait voulu laisser à son ami, le barde Le Hir, le soin de la présentation de ce beau monument et celui d'y guider nos enfants.



Le Parlement.

En connaisseur, ce dernier leur en détailla les beautés, leur faisant admirer, tout d'abord, les majestueuses proportions de la façade.

« Nous devons, disait-il, cet édifice qui fait, à juste titre, l'orgueil des Rennais, au plan conçu par Salomon de Brosse. La première pierre en fut posée, en 1618. Quelques modifications y furent par la suite apportées, et Gabriel, architecte du Roi, supprima l'escalier extérieur aboutissant à une porte centrale. »

En pénétrant dans ce Palais « le plus beau de France, » écrit M^{me} de Sévigné, M. Le Hir fit remarquer aux visiteurs les vastes dimensions de la salle des Pas Perdus et les conduisit dans les différentes Chambres, ornées de peintures (quelques-unes plus récentes du peintre carhaisien Jobbé-Duval) de sculptures, de dorures et de riches tapisseries, pour arriver à la plus belle de toutes, la Grand' Chambre, ancienne salle du Parlement de Bretagne où se fait aujourd'hui la rentrée solennelle de la Cour. »

Assis dans un angle de cette salle historique, M. Le Hir entretint les jeunes gens de l'importance de l'ancien Parlement :

« Créé par le duc François II, en 1485, commença-t-il, le Parlement ne fut pas une institution de pure forme. S'il soutint, par exemple, Henri IV contre Mercœur, au temps de la Ligue, il se rebella avec le peuple, à la levée des impôts du

gouvernement de Louis XIV, non votés par lui : impôts sur le papier timbré, la marque de la vaisselle d'étain, alors très en usage. »

« Nous en avons chez nous, s'empressa de remarquer Hervé, qui nous vient des grands parents de notre « tad koz » ainsi que des gobelets d'argent. »

« Et je vous en félicite, enfant, mais revenons à notre récit. Le plus impopulaire de tous ces impôts fut celui de la gabelle ou impôt sur le sel, dont la Bretagne, pays d'Etat, était exempte. Nos braves paysans s'imaginèrent ladite gabelle sous les traits d'une sorte de génie malfaisant. Le Code Paysan interdit même de lui donner asile « à elle et à ses enfants ». Le Parlement, lui, refusa d'enregistrer les édits royaux et fut exilé à Vannes, tandis que 4.000 hommes de troupe envahissaient la ville et que commençaient les fameuses pendaisons qu'un saint religieux du pays rennais, le vénérable P. Julien Maunoir, jésuite et missionnaire breton du XVII^e siècle, eut le mérite de contribuer à enrayer. Le Parlement revenait d'exil, en 1689. Mais au XVIII^e siècle son Procureur, la Chalotais, était incarcéré au château du Taureau, en rade de Morlaix, pour s'être opposé aux nouveaux impôts occasionnés par les importants travaux routiers du duc d'Aiguillon. »

*
**

La voix solennelle du « Gros » (horloge du Beffroi) annonçait midi. On se pressa vers l'hôtel du *Coq d'Or*. En passant devant l'Hôtel de Ville, très beau monument à pans coupés, M. Le Hir ne manqua pas de signaler à ses jeunes compagnons que l'intérieur enferme le Panthéon rennais des Morts de la Guerre. Il leur fit aussi remarquer le monument commémoratif de la Réunion de la Bretagne à la France, débordant la niche centrale, à l'extérieur.

« Bien que telle n'ait pas été la pensée du Maître Boucher, dit M. Le Hir, la duchesse Anne y semble agenouillée, position tout à fait contraire à la réalité, car vous n'ignorez pas que l'hommage pour le duché de Bretagne se prêtait debout, la main dans la main du souverain. »

Le repas fut très gai, agrémenté de l'excellent beurre de la Prévalaye, du nom du château rendu historique par le séjour d'Henri IV en une saison de chasse, et celui des chefs royalistes qui, en 1795, se réunirent au château de la Mabilais, également près Rennes, aux chefs républicains, logés en ville, pour signer un traité de pacification.

« Je constate, dit Corentin, amateur, que le beurre de la Prévalaye n'a pas démerité de sa réputation. Il est d'ailleurs toujours très coté sur les marchés de France. »

« Ah ! ah ! fit M. Le Hir riant franchement, je vois moi aussi avec plaisir, qu'en bon fermier, ce sont là détails qui vous intéressent tout particulièrement. Cela m'amène à vous parler de l'histoire gastronomique de Rennes :

« La gourmandise rennaise, continua-t-il, plaisamment, est réputée de longue date. De vieux parchemins parlent de la « tarte à deux visaiges » de la « dariolle de crème » etc, entrant dans la composition du « chef d'œuvre » requis par lettres de Charles IX pour le brevet de Maître-Pâtissier. Plus populaire et toujours d'actualité est ce mets savoureux de la galette de blé noir enveloppant la saucisse que, durant l'occupation allemande de 1814-1815, le galettier Nelleau-Poganne refusa toujours à l'envahisseur. Pas un Prussien ne franchit son seuil et ne goûta de sa galette. »

Dans l'après-midi on parcourut, en simples promeneurs, différents quartiers de Rennes, fort curieux par les pittoresques logis échappés aux multiples incendies et formant un singulier contraste avec les constructions, d'allure solennelle, élevées au XVIII^e siècle. La place des Lices, ancienne place des tournois, présente, des premiers, un joli ensemble. La tradition veut que là, Duguesclin, né à Broons, environs de Rennes, ait rompu sa première lance. Après la visite du Palais des Musées où M. Le Hir leur fit admirer de beaux tableaux de maîtres et d'intéressantes

collections, Corentin et Hervé prirent leurs bicyclettes, désireux de faire un tour vers les quartiers (un peu éloignés) de l'Arsenal, l'un des plus importants de France. Puis, enfilant le long Mail planté de grands arbres, ils l'abandonnèrent pour bifurquer sur l'Ecole Nationale d'Agriculture. Ils ne voulaient pas quitter Rennes sans avoir au moins un aperçu du vaste domaine où de jeunes agriculteurs comme eux s'initient aux travaux de la terre, dans une région très riche au point de vue agricole. L'élevage aussi y est intensif, dans les grasses et vertes prairies. Rennes compte encore, aux Trois-Croix, une Ecole Pratique d'Agriculture. Elle a, de plus, pour les jeunes filles, l'Ecole Nationale d'Agriculture de Coëtlogon.

* * *

Après ces quelques jours passés dans la vieille cité parlementaire, également centre industriel pour la métallurgie, la tannerie, l'imprimerie, etc., ce furent des excursions aux environs, dans la forêt de Paimpont, ancienne Brocéliande, forêt qui couvrait, jadis, une grande partie de la Bretagne. Avec le souvenir du roi saint Judicaël, M. Le Hir évoqua ceux de Merlin l'Enchanteur, de la fée Morgan et des héros du cycle arthurien des Romans de Chevalerie. Il dit combien Paimpont fut autrefois célèbre par ses Forges, dont il ne reste plus guère que le site ravissant. Il rappela

que, non loin, à Montfort-sur-Meu, naquit, en 1873, le Bienheureux Grignon de Montfort, Missionnaire et Fondateur des Filles de la Sagesse.

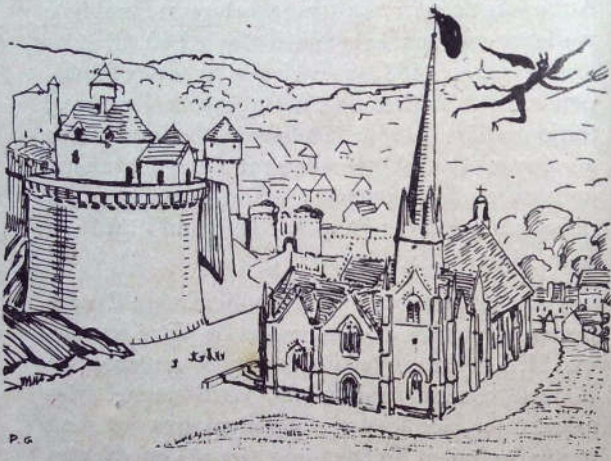
Dans la direction opposée de ce qui fut l'immense forêt de Rennes, on s'arrêta à Saint-Aubin-du-Cormier. La vieille forteresse semble y veiller encore sur le sommeil des 6.000 Bretons tombés là, en 1488, ensevelissant avec eux l'indépendance de la Bretagne. Ce fut ensuite Fougères, toujours fière de sa citadelle réputée imprenable au Moyen Age, et actuellement l'une des mieux conservées de l'époque féodale, époque où les puissants barons de Fougères, les Raoul I^{er} et II du nom, régnaient sur le pays.

« La présence sur notre frontière de l'Est des fortes seigneuries de Fougères et de Vitré, remarqua M. Le Hir, ne fut pas étrangère au choix de Rennes comme capitale de la Bretagne. Ces seigneuries, fondées par des dynasties de sang breton, offraient au pays une sécurité que Nantes ne semblait pouvoir assurer au même degré. »

Des remparts, les jeunes gens voyant devant eux la tour penchée de Saint-Sulpice, en furent intrigués. M. Le Hir les renseigna :

« La Légende, leur dit-il, donne un motif à cette inclinaison. D'après elle, le diable avait obtenu de s'emparer de l'âme d'un indigne chapelain, Mathurin Toullier, brûlé à Rennes pour

crime de sorcellerie. Le « Malin » l'emportait donc en enfer par la voie des airs, lorsque, fatigué du poids de cette âme coupable, il s'enroula, de la queue, pour s'y reposer, au clocher de Saint-Sulpice. Depuis, la flèche resta penchée. »



Château de Fougères et église Saint-Léonard.

Corentin et Hervé riaient aux larmes tandis que M. Le Hir continuait :

« Le coupable chapelain fut, paraît-il, sauvé, par l'intercession de la Vierge des Marais, vénérée à l'intérieur du sanctuaire. La statue doit son nom au marais où elle fut trouvée, lors de la consolidation des fondements de l'édifice. »

« Nous ne donnerions pas à nos jeunes gens une idée complète de Fougères, intervint l'abbé Mesmeur, aussi de la-partie, si nous ne leur parlions de son côté industriel : l'exploitation de ses importantes carrières de granit de Coglais, mais surtout de ses fabriques de chaussures dont elle est, avec Paris, le centre le plus important de France. Elle compte 84 usines.

« Mon regret, conclut-il, est de ne pouvoir, faute de temps, puisque votre départ est irrévocablement, dites-vous, fixé à demain, visiter ensemble, au moins l'une d'entre elles ... »

Le séjour en pays rennais s'achevait, avec l'après-midi de ce jour, par un pèlerinage à la Maison natale du Vénérable P. Maunoir, en la petite ville de Saint-Georges de Reintembault.

« Ah bien, je comprends que Chateaubriand ne se plaisait guère ici ! » s'écria Hervé, dès le seuil de l'ancienne demeure féodale.

CHAPITRE VI

En Domnonée.

SOMMAIRE. — Le château de Combourg. — La cité doloise. — Le Mont Dol. — Saint-Malo. — Un match. — Le baptême de l'air. — Au fil de la Rance.

De bon matin, ce samedi, l'abbé Mesmeur présidait au départ de ses jeunes amis. Par ses soins, ils avaient pu prendre place dans un car d'excursionnistes à destination de Dol.

« Je regrette, dit Hervé, comme le car s'ébranlait, que Vitré reste en dehors de notre parcours. J'ai reçu comme prix les *Lettres choisies de M^{me} de Sévigné* et j'aurais aimé, aux Rochers, voir la chambre où, sans doute, furent écrites plusieurs d'entre elles ».

« Ne t'en fais pas, répondit Corentin, tu verras bien mieux : le château de Combourg où vécut Chateaubriand. »

Ce château n'a rien perdu de l'aspect décrit par le grand écrivain romantique dont la statue de granit accueille le voyageur à l'entrée de Combourg, presque au pied de la sombre forteresse.



Chateaubriand et le château de Combourg.

« C'est pourtant, mon petit homme, des impressions ressenties dans ce vieux donjon que s'est formé son génie, remarqua fort judicieusement un visiteur, et peut-être n'eussions-nous jamais eu ni les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ni

même le *Génie du Christianisme* si, enfant, Chateaubriand n'avait frissonné au souffle du vent emplissant les longs corridors de bruits mystérieux... »

*
* *

Un peu avant midi, le car roulait sur les pavés inégaux de Dol, aux vieux logis du Moyen-Age le plus authentique, notamment la Maison des Plaids, d'où se rendaient les arrêts de Justice.

« Aussitôt le déjeuner, déclara Coentin, nous nous rendrons à la cathédrale saluer saint Samson ».

L'heure venue, le voici avec son frère près des beaux reliquaires en bois doré enfermant quelques précieux restes du saint Fondateur de Dol et de son disciple et cousin, saint Magloire. Les pèlerins du *Tro-Breiz* prièrent là avec une ferveur renouvelée des bonnes nouvelles reçues à Rennes. Ils attendaient, de celles-ci, confirmation à Saint-Malo et avaient, pour cette raison, grande hâte d'y arriver. Néanmoins ils consacèrent à la visite du très beau sanctuaire, où fut couronné le roi Nomenoë, le temps nécessaire à le bien détailler. Devant la splendide verrière exposant en ses médaillons la vie de saint Samson, Coentin, à grands traits, la retraça à son frère.

« Ce saint, commença-t-il, naquit en Grande-Bretagne, vers 480. Elève de saint Iltud, en son

monastère de Cambrie, sa sainteté s'y manifestait déjà puisqu'on le voit guérir, par miracle, l'un de ses frères en religion de la morsure d'un serpent. De Lan Iltud où il avait été ordonné prêtre, il passa à Caldey, à cette époque Inis-Pir, et devint abbé de ce monastère. Entre temps, il avait amené sa famille entière, y compris son père et sa mère, à embrasser la vie religieuse. Un jour que des moines irlandais étaient de passage à Caldey, où Samson voyait son autorité discutée, il partit avec eux pour l'Irlande. Son séjour y fut marqué de nombreux miracles dont la renommée le porta à se retirer dans la solitude. A cet effet il revint en Grande-Bretagne, mais au lieu de la vie cachée il se vit élevé à l'épiscopat par le synode de la province de Cambrie qui l'avait découvert dans sa retraite. Et par ordre du Ciel, le voici débarquant en Petite-Bretagne et devenant abbé-évêque de Dol, sa fondation. De là il rayonna par toute l'Armorique.

« Sans aucun doute, continuait le narrateur, l'épiscopat de saint Samson fut fécond en bienfaits spirituels, mais, ce qui le marqua d'une touche spéciale, ce fut la lutte entreprise par le saint contre le tyran Conomor, usurpateur de la Domnonée, sur le jeune roi Judual. Réfugié à la cour de France, le prince dut à l'énergie de l'évêque d'être rétabli dans ses droits. Il en fit son conseiller. De l'union du prélat et du monarque date une précieuse collaboration pour les destinées

de la Bretagne. D'autre part, Childebert avait su apprécier la grande valeur de l'évêque de Dol pendant son séjour à la Cour, exigé par les négociations concernant Judual. Il lui fit don d'un monastère sur les bords de la Seine. C'est de là que Samson vint prendre part au 3^e Concile de Paris. Il mourut à Dol, vers 565, ayant désigné pour son successeur son cousin, saint Magloire, le fidèle collaborateur de ses travaux. Le culte de saint Samson fut, dans les siècles qui suivirent sa mort, l'un des plus répandus en France et en Grande-Bretagne ».

Cette histoire s'était contée sous l'un des jolis porches qui, du côté latéral sud, brisent, de leur gracieuse architecture, l'uniformité de ligne du long vaisseau de 100 mètres qu'est la cathédrale doloise. La façade, droite et sans aucun décor, est surmontée de deux tours, des XIII^e et XV^e siècles.

« Mais, demanda Hervé, Dol n'a-t-il pas été archevêché ? »

« Oui, Noménoë voulut en effet en faire la Métropole bretonne, mais, durant les trois siècles qu'elle subsista, l'histoire en fut assez obscure et agitée. Depuis la Révolution, Dol, rattachée à Rennes, n'a même plus d'évêché ».

« Penses-tu, Corentin, à la commission dont nous a chargés M. Mesmeur pour le pensionnat Notre-Dame ? » demanda Hervé, dès qu'ils furent sur la petite place.

« Si j'y pense ! après la visite de Combourg, ce matin, pourrions-nous oublier l'ancien collège où Chateaubriand fit sa première communion ? »

... « Et, ajouta plaisamment, un peu plus tard, la directrice du Pensionnat elle-même (leur montrant la classe autrefois la chapelle) où notre illustre compatriote mérita la magistrale fessée encourue pour avoir déniché des oiseaux... mais à laquelle il sut échapper... »

*
**

Par la promenade des Douves, au bas des anciens remparts reliés autrefois aux créneaux du bas-côté nord de la cathédrale, Corentin et son frère avaient, à bicyclette, rejoint la route de Saint-Malo. Passant près du Mont Dol, couronné de la monumentale statue de N.-D. d'Espérance et d'un beau Calvaire, ils ne manquèrent pas d'en faire l'ascension. Cette gigantesque élévation, au milieu de la vaste plaine des Marais de Dol, fut sans doute un ancien sanctuaire du culte païen. La Légende voit, en ce bloc granitique, le piédestal d'où saint Michel, d'un bond (un rocher porte la trace de son pied), gagna le Mont Tombe, depuis, le Mont Saint-Michel.

« Aperçois-tu le Mont se profilant dans le lointain ? » demanda Corentin.

« Mais je le reconnais fort bien sans l'avoir

jamais vu ! » s'écria Hervé. Vraiment Corentin, n'irons-nous pas jusqu'à lui ? »

« Non ! Saint-Malo est notre terminus. Nous laisserons donc de côté la « Merveille », ainsi qu'on appelle très justement l'ancienne abbaye-forteresse, car elle n'est pas en Bretagne... Reprenons plutôt l'étude de ce magnifique horizon. Plus près de nous est Cancale renommée pour la qualité des huîtres, qu'elle pêche en pleine mer sur des bancs naturels et qu'elle engraisse dans ses parcs. N'oublions pas que cette ville vit naître Jeanne Jugan, Fondatrice, au siècle dernier, des *Petites Sœurs des Pauvres*.

Voici Saint-Malo où nous nous rendons, le cap Fréhel et son phare. »

« Cela c'est pour la mer, approuva Hervé. Et toute cette belle plaine avec ses nombreux clochers ? ».

« Cette belle et riche plaine, pourrais-tu ajouter, couverte de cultures maraîchères et plantée de pommiers, est un vaste marais asséché par la digue de 36 kilomètres qui retient les eaux de la mer et par les canaux qui le traversent. Il suffit de creuser un peu le sol pour découvrir des troncs d'arbres, restes, dit-on, de la grande forêt de Scissey, qui recouvrait toute cette étendue, avant le terrible ouragan qui l'aurait engloutie au VIII^e siècle. »

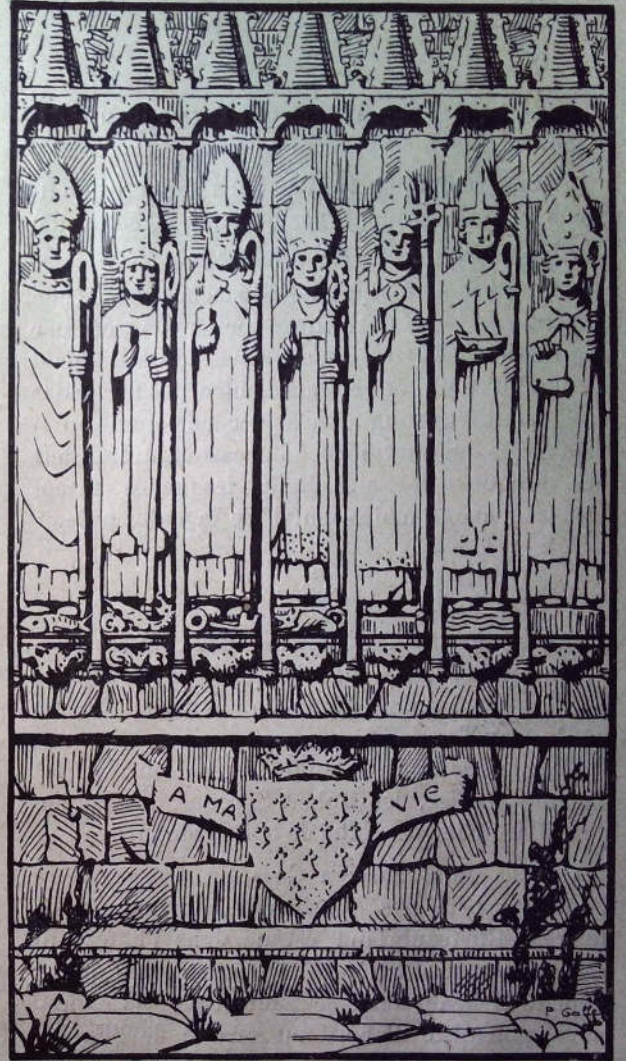
*
**

Les deux cyclistes se présentèrent assez tard dans la soirée à Saint-Malo, fièrement campée sur son rocher, comme un vaisseau à l'ancre. Heureusement, pour les arrivants, les terribles dogues, autrefois gardiens de la Cité, et qu'on lâchait le soir dans les grèves, ont pour toujours rentré leurs formidables crocs. Sans alerte, nos amis purent se diriger vers le modeste hôtel que leur avait indiqué l'abbé Mesmeur, près de la Grand' Porte au-dessus de laquelle trône la Vierge aimée des Malouins : « Par la Vierge de la Grand' Porte ! » avaient coutume de jurer leurs Ancêtres.

Le lendemain, dimanche, amena nos jeunes Bretons aux pieds de saint Malo pour entendre la Messe et accomplir leur pèlerinage. La cathédrale est fort curieuse par la différence nettement accusée des deux parties de l'édifice, dont la plus ancienne remonte au XI^e siècle. Le tout est couronné extérieurement de l'élégante flèche, don de Napoléon III, lors de son voyage en Bretagne. A l'intérieur on remarque la belle ordonnance du chœur, de riches verrières, des tableaux de grande valeur. L'un d'entre eux du peintre malouin, Duveau, représente saint Malo, prêchant les Druides... Une plaque de marbre commémore la pieuse visite de Jacques Cartier, à la veille de la découverte du Canada.

Corentin, l'Office terminé, ne manqua pas de rendre à saint Malo son hommage habituel, sous la forme d'une courte biographie, à l'usage d'Hervé :

« Saint Malo, né au VI^e siècle, en Gambrie, reçut le baptême, de saint Brandan, réputé le saint navigateur par excellence, et de qui il fut disciple dans la suite. Malo, conduit par un Ange, débarqua un jour sur le continent armoricain pour visiter le saint ermite, Aaron, sur son rocher (précisément celui-ci). Puis il vint, en la cité voisine d'Aleth (Saint-Servan). Là il enthousiasma le peuple par ses miracles et fut élu évêque de cette cité dont il défendit énergiquement les droits menacés, comme le feront après lui ses successeurs. Mais une cabale ayant excité le peuple contre le Prélat, celui-ci quitta son diocèse et alla demander refuge à l'évêque de Saintes. Saint Léonce lui éleva, à Brie, un monastère où l'exilé vécut quelque temps. Il y reçut la délégation envoyée d'Aleth pour le supplier d'y revenir, toutes sortes de fléaux s'étant abattus sur le pays depuis son départ. Le saint Prélat accéda aux désirs de ses ingrats diocésains. Etant rentré à Aleth, il y ramena la paix et la prospérité. Mais sentant sa fin approcher, il se souvint d'un ordre du Ciel lui enjoignant de retourner près de saint Léonce. Il quitta donc Aleth pour Archanbray, localité que lui abandonna l'évêque de



Les Sept Saints, fondateurs des Evêchés de langue bretonne.

Saintes, à lui et aux moines qui l'avaient suivi. Il y mourut et son corps y fut enterré. »

« Mais, remarqua Hervé, dans tout ce que tu viens de me dire il n'est pas question de cette ville comme résidence de saint Malo. »

« Non ! ce ne fut qu'au XII^e siècle que l'évêché fut transporté d'Aleth sur le rocher d'Aaron, par saint Jean de la Grille, successeur de saint Malo au siège d'Aleth, et cela après bien des péripéties qu'il serait trop long de te narrer ici, comme aussi bien celles qui survinrent à l'occasion du transfert des reliques de saint Malo, lesquelles furent placées sous le maître-autel de la cathédrale. »

*
* *

Au sortir de l'église, les deux frères parcoururent les rues, on dirait mieux les ruelles, bordées de vieux logis, telle la maison natale de Duguay-Trouin, l'un de ces hardis navigateurs, gloire de Saint-Malo, que furent encore les Jacques Cartier, les Robert Surcouf, les Porcon de la Barbinais, les Mahé de la Bourdonnais.

« Saint-Malo, observa Corentin, est peut-être l'une des villes les plus riches en hommes illustres. Chateaubriand est né dans l'hôtel qui est maintenant l'Hôtel de France, les frères Félicité et Jean-Marie de Lamennais — le premier, polémiste d'abord au service de l'Eglise,

puis en révolte contre elle, le second, fondateur des Frères de Ploërmel, — dans cette maison en face de nous, ... Enfin la fière Cité compte encore parmi ses enfants (et j'en passe !...) le célèbre docteur Broussais et, de nos jours, l'illustre Dominicain et Prédicateur de Notre-Dame de Paris, le P. Ollivier, qui vécut son enfance... dans le clocher, son père y habitant alors en qualité de gardien de l'église. »

De ces Malouins célèbres, le Musée et l'importante Bibliothèque renferment de précieux souvenirs et de nombreux manuscrits.

Près du château, énorme forteresse flanquée de quatre grosses tours, — l'une est la tour « Qui qu'en Grogne », ainsi appelée parce que la duchesse Anne l'éleva contre le gré du seigneur-évêque —, les jeunes gens prirent un escalier qui les conduisit à la promenade fameuse des remparts, promenade unique par le panorama qu'elle déroule : au loin, les îles Chausey, plus près, des deux côtés de la baie, la pointe de Granville et celle du Cap Fréhel « l'une des merveilles de France », dit un auteur, en face, la petite île fortifiée de Cézembre, les forts, les Bés, à gauche, Dinard, dans son nid de verdure, à droite, Paramé et la chaussée du Sillon, qui y conduit.

Lorsque la mer qui isolait à cette heure la simple tombe de pierre surmontée de la croix et entourée d'une grille de fer, où au Grand Bé repose

Chateaubriand, se fut retirée, Corentin se trouva bien, là, pour évoquer l'histoire de la ville corsaire.

« Par la rapide esquisse que je t'ai faite de la vie de Saint-Malo, reprit le narrateur, tu as déjà une idée de l'origine de la ville. Elle eut toujours des allures d'indépendance assez marquée... Ses évêques prétendirent à leur souveraineté sur elle, et révoltés contre le duc Jean IV, ils la remirent à Charles VI. Elle demeura entre les mains du roi de France, jusqu'en 1415. « Ni Bretons, ni Français, mais Malouins ! » ainsi se disent être ses habitants. Peut-être faut-il voir là la facilité avec laquelle la cité, assiégée par les Français, se rendit au lendemain de la défaite de Saint-Aubin-du-Cormier, confirmant ainsi le désastre. Sous la Ligue, les Malouins se déclarent neutres et pensent même un moment à se constituer en République. M. de la Borderie, l'érudit historien breton, né à Vitré, comme au XVI^e siècle y naquit Bertrand d'Argentré, son émule, et au siècle précédent, le ministre Pierre Landais, n'est pas de cet avis. Mais c'est au XVII^e siècle, continuait Corentin, que s'affirme surtout la puissance maritime de Saint-Malo et que ses armateurs dont, en faisant le tour des remparts nous avons vu les maisons massives aux vastes toitures, prennent rang dans l'Histoire. Aux rois de France ils apportent l'appui de leur flotte et de leur or. On les voit sillonner les mers, courir sus à l'Anglais qui ne se prive point d'assauts sur ce point de nos côtes, prêter

à Louis XIV, au cours de la Guerre de Succession d'Espagne, la somme fabuleuse de 30 millions. A la Révolution, Saint-Malo, devenu Port-Malo, perdit à la fois son évêché et son nom. Cependant, sous le Consulat et l'Empire, ses Corsaires firent encore de hardis coups de main. »

Malgré l'aménagement récent de ses bassins, Saint-Malo n'a plus la même importance maritime et commerciale que sous Louis XIV. Cependant son port, bien que le mouvement occasionné par la pêche morutière, concurrente des armements de Paimpol (Saint-Malo et Paimpol ont l'une et l'autre une Ecole de pêche et d'hydrographie), ait diminué lui aussi, conserve son rang d'important port breton pour les relations avec l'Angleterre. Du port malouin s'expédient les abondantes récoltes en primeurs des Marais de Dol, surtout la pomme de terre et encore le beurre, les œufs, la volaille...

*
*
*

La seconde partie de la journée fut consacré à Saint-Servan, ville-sœur de Saint-Malo, ancien port de guerre. Dans ses chantiers navals où, en 1758, les repréailles du duc de Malborough allumèrent un formidable incendie, fut construite la frégate la Belle-Poule, qui ramena, de Sainte-Hélène, en 1840, les restes de Napoléon I^{er}. Ces deux villes sont séparées par les bassins à flot et unies par la digue. Leur aspect est tout différent

et la formidable tour Solidor, bâtie par Jean IV comme défense contre les Anglais, est, à Saint-Servan, à peu près la seule ancienne construction digne d'intérêt. Ayant pris une idée de la jolie ville où les corsaires aimaient à placer leur « maison des champs » Corentin et Hervé s'apprêtaient à revenir à Saint-Malo qui exerçait sur eux son attirance, lorsqu'ils apprirent qu'un match entre deux équipes angevine et servanaise allait avoir lieu. Ils se dirigèrent vers le stade.

Les deux camps en présence s'aborderent en un jeu d'entrée très rapide et un échange de passes précises.

« Je crois, dit Hervé, que cela va chauffer. »

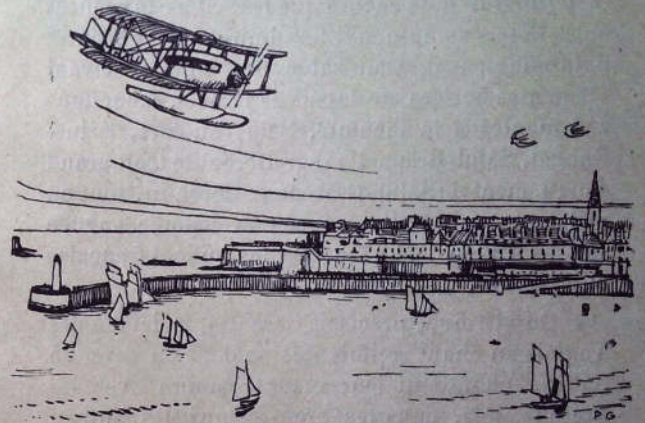
« Cela se peut, répondit Corentin, mais que j'aurais préféré un tournoi de nos luttes de Scaër que chanta Brizeux, et où les adversaires, ayant juré d'observer un jeu loyal, s'embrassent avant le corps à corps !... »

Mais Hervé n'écoutait pas. Ne connaissant aucun des joueurs, il se passionnait pour l'attaque autant que pour la défense et faillit applaudir au shoot superbe des Servanais. Son attention ne se démentit pas jusqu'à la fin des deux reprises qui se terminèrent par la victoire des Servanais par 2 buts à 1.

*
**

Sans aucun entrain, les deux frères, laissant à gauche le bassin où se font les cargaisons pour

l'Angleterre et, en mars, prend le départ la flottille des Terres-Neuvas, s'acheminaient, le lendemain, vers le port de marée. Là attendent les vedettes de Dinard. A peine eurent-ils un regard pour les paquebots en partance à destination de Southamp-



Vue de Saint-Malo. — En haut. Pavion.

ton et de Jersey que, la veille, ils avaient contemplés, ceux de l'île surtout, d'un œil d'envie.

Le courrier attendu ayant fait défaut, cette circonstance fâcheuse avait déterminé chez les deux jeunes gens une dépression profonde.

« C'est mal, Corentin, déclara enfin Hervé, de nous décourager ainsi pour ce qui n'est sans doute

qu'un retard de correspondance. Soyons donc plus confiants en la protection de nos saints. »

Un peu réconfortés de s'être fait part de leurs mutuelles angoisses, et invités par le beau soleil à jouir de la traversée de Saint-Malo à Dinard, nos amis y débarquaient bientôt.

A Dinard, plus encore que les villas luxueuses et les hôtels somptueux, ils admirèrent les beautés naturelles : plages au sable fin, colline élevant ses pentes boisées au-dessus de la baie, excursions charmantes à la Vicomté, Saint-Lunaire, Saint-Enogat, Saint-Briac. Ils regrettèrent le trop grand éloignement de Saint-Cast dont Corentin, tout en pédalant, venait de rappeler la bataille gagnée sur les Anglais, en 1758, par les milices française et bretonne.

« On attribue, précisait Corentin, la défaite des Anglais au chant gallois des soldats du pays de Galles, chant qui leur étant commun avec les Bretons, jeta, dans les bras les uns des autres, Celtes de Bretagne et Celtes d'Outre-Mer... »

Vers le soir les touristes regagnaient Dinard comme un hydravion offrait, à qui le voulait, le Baptême de l'air... Sans doute la physionomie d'Hervé reflétait-elle son désir intime, car un gros monsieur qui l'observait, depuis un moment, s'approcha de lui et lui demanda d'un accent, américain fort accentué, si l'ascension ne lui plairait pas.

« Si fait, répondit Hervé, mais c'est trop cher pour ma bourse... »

« Alors, reprit gravement l'étranger, moi je paye... »

Corentin sursauta.

« Nous vous remercions beaucoup, Monsieur, dit-il, mais, question d'argent à part, il nous manque l'autorisation de nos parents. »

« Autorisation ?... reprit le gros homme, moi je donne aussi... »

Corentin était rouge jusqu'aux oreilles. Quant à Hervé, qui ne cherchait pas si loin, ses yeux brillaient du désir d'accepter l'offre tentante.

« Vous le pouvez, assura un jeune homme à la physionomie sérieuse et ouverte qui avait assisté à la petite scène. Il n'y a aucun danger et ce brave homme s'offre journallement l'envol de quelque gamin... »

Corentin se décida enfin à accepter pour Hervé. Quelques instants après, ayant survolé la baie, Saint-Malo, les plages qu'il venait de parcourir, le garçonnet atterrissait, un peu étourdi d'aussi rapides évolutions.

« Je me suis senti comme angoissé au départ, avouait-il, rendant compte de ses impressions, mais après cela, je croyais avoir moi-même des ailes. Volontiers je serais monté encore, toujours plus haut... »

L'Américain sourit, heureux, une nouvelle fois.

*
**

Le sommeil de l'« aviateur » fut, cette nuit-là, quelque peu agité, et la promenade exquise sur la Rance, de Dinard à Dinan, arriva à point

nommé pour lui détendre les nerfs. Des deux côtés du fleuve dont le lit s'élargit par endroits, ou se resserre entre les collines, apparurent les sites enchanteurs de Saint-Jouan-des-Guéréts, de Saint-Suliac, de Rigourdaïne...



Un coin pittoresque de Dinan.

jetaient à la nage pour venir manger les légumes, sans doute excellents, du saint homme. Savez-vous comment ils furent punis de leur gourmandise?... en portant, à partir de ce jour, la tête là où les autres ont la queue ! »

Et le brave homme de s'esbaudir pour la

millième fois peut-être et ses passagers avec lui...

Puis ce furent la traversée de l'écluse du Livet et enfin les approches de Dinan où la Rance coule entre de puissants blocs de rochers, tandis que la ville s'étage jusqu'à 75 mètres de hauteur au-dessus du fleuve enjambé par un superbe viaduc, au pied duquel survit le vieux pont gothique en pierre.

Corentin et Hervé ne disposaient que de quelques heures pour la visite de Dinan, ayant décidé de coucher à Saint-Brieuc. Sans perdre de temps ils parcoururent la ville, berceau du bon chansonnier Botrel. Dinan est un véritable Musée tant elle renferme d'anciens logis, de vieux quartiers. Le plus curieux et le plus pittoresque est celui, en pente raide, du Jerzual, avec sa porte antique. Ils virent encore l'ancien couvent des Cordeliers et sa belle porte ogivale, les deux églises de Saint-Malo et de Saint-Sauveur où, depuis 1810, repose le cœur de Bertrand Duguesclin, primitivement au couvent des Jacobins. Mais ce qui les surprit davantage, ce furent les nombreuses tours dont sont encore flanqués les remparts, l'énorme masse du château.

« Cet appareil, disait Corentin, ne laisse aucun doute sur l'importance de la place de Dinan, l'une des villes fortes de Charles de Blois, incendiée et pillée par les Anglais au cours de la Guerre

de Succession de Bretagne. A plusieurs reprises elle fut défendue par Duguesclin, dont tu as vu la statue sur la place du Champ. »

La belle promenade des Grands Fossés amena les voyageurs vers la gare où ils prirent le train qui allait les conduire à Saint-Brieuc.

CHAPITRE VII

Le retour en Bretagne bretonnante.

SOMMAIRE. — L'oratoire de saint Brieuc. — Le Légué. — N.-D. de Guingamp. — La soupe au Manoir de Saint-Yves. — Saint-Tugdual.

A l'approche de Saint-Brieuc une appréhension étreignait le cœur de nos deux amis. Leur déception, en ne recevant pas de lettre à Saint-Malo, ôtait, désormais, au charme de leur randonnée et l'inquiétude, en résultant, s'inscrivait sur leur physionomie.

« J'espère, s'écrièrent leurs amis, les Abaléa, jeune ménage qui, l'été précédent, avait passé la saison chez un forestier voisin des Calonnec, que votre mine soucieuse s'éclaircira à la lecture de la lettre qui vous attend ».

Cette lettre leur apprenait que le correspondant allemand de M. Lédan se rendait sur place pour enquêter. Dès le lendemain un télégramme leur parvenait : « Père retrouvé. Ne pressez pas voyage. Lettre suit poste restante Tréguier ».

Dépeindre la joie des enfants à cette nouvelle est chose impossible !...

On décida sur le champ d'aller en famille expri-

mer, à saint Briec, la reconnaissance des jeunes Calonnec, en son oratoire de la Fontaine Orel, jadis visité des pèlerins du Tro-Breiz. Cet oratoire forme, nous apprend un opuscule de Mgr de la Villerabel, archevêque de Rouen, ancien vicaire général de Saint-Briec, « un reliquaire qui recouvre le plus précieux et le plus antique monument religieux de notre ville ». C'est là en effet que Saint Briec aurait célébré sa première Messe, en terre briochine. S'aidant des beaux vitraux, Corentin retraça la vie du saint Fondateur de la Cité.

« Né en Grande Bretagne, dit-il, de parents païens, sa naissance avait été annoncée par un Ange à Eldruda, sa mère, qui, avec Serpus son père, reçut en même temps l'ordre d'adorer le vrai Dieu. Tous deux confièrent le jeune enfant à saint Germain d'Auxerre. L'évêque l'emmena en Gaule, l'instruisit, et l'ordonna prêtre. Briec retourna alors dans son pays pour s'assurer de la conversion de ses parents. Il y demeura quinze ans y élevant de nombreux monastères. Puis sur l'ordre d'un Ange il repassa la mer. Après un premier établissement sur la rivière de Tréguier, il fonda celui du Champ du Rouvre, don du comte Righall. Ce fut le berceau de la ville actuelle de Saint-Briec, placé par le saint lui-même aux alentours de la fontaine où il baptisait. De cette fontaine mise par lui sous le patronage de la Vierge, naquit, à Saint-Briec, le culte de N.-D. de la Fontaine. »

Des hauteurs du Tertre Bué dominant la vallée du Gouët, où s'élève la statue de la Vierge du Tertre placée là à la suite d'une épidémie de peste, nos promeneurs, qui s'y étaient rendus pour jouir de la jolie vue, descendirent vers la ville par les vieux quartiers aux noms pittoresques : Quinquaine, Fardel, place du Martray. En admirant les vieux logis, dont l'hôtel des Ducs de Bretagne, où logea, en 1689, Jacques II Stuart, la Maison Prébendale du Saint Esprit (XIV^e siècle restaurée aux XVI^e et XVII^e), l'ancien Palais Episcopal du XVI^e, ils arrivèrent à la cathédrale. La facade en est sévère. Ce monument, élevé au Moyen-Age par l'évêque saint Guillaume Pinchon, sur l'emplacement sans doute de l'église dont saint Briec était évêque a, avec ses contreforts puissants et ses clochetons, l'apparence d'une véritable forteresse.

« Ce qu'il fut en réalité, expliquait Corentin, lors des rudes assauts des Guerres de Succession et de la Ligue ».

L'intérieur, quoique éclairé de beaux vitraux, en laisse aussi l'impression. On y admire le superbe Buffet d'Orgues Renaissance, l'autel en bois sculpté de la chapelle dite du « Tombeau de Saint Guillaume » dû, au XVI^e siècle, au sculpteur breton, Corlay.

*
**

Au sortir de la cathédrale où, devant les

reliques et la statue du Fondateur de la Cité briochine, reliques exposées dans la chapelle fermée de superbes grilles en fer forgé, et dite de la Trésorerie, leur était revenu plus pressant le souvenir de leur père, Corentin et Hervé firent part à leurs amis de leur résolution de quitter Saint-Brieuc dès le soir, afin d'arriver au plus tôt à Tréguier où les attendait, peut-être déjà, la lettre annoncée.

M. Abaléa n'osa insister et l'on fit diligence pour presser l'exécution du programme proposé. Il fut rempli de point en point. Les jeunes gens s'agenouillèrent au sanctuaire réputé de N.-D. d'Espérance, à la claire et élégante chapelle de l'important établissement des Filles du Saint-Esprit, maison-mère de nos populaires *Sœurs Blanches*, à la collégiale Saint-Guillaume... Des hauteurs de Saint-Michel, M. Abaléa leur indiqua le Légué, port de cabotage l'un des plus actifs de la côte. Puis on s'achemina vers la gare par les boulevards qui surplombent la magnifique vallée du Gouëdic, dominée tout au fond par la fameuse tour de Cesson, restée debout, bien que fendue et écroulée, en son milieu, depuis l'ordre de démolition donné par Henri IV à la suite des Guerres de la Ligue.

« Cette riche vallée, disait M. Abaléa, de même que toute la côte formant la *Ceinture Dorée*, est extrêmement fertile en cultures maraîchères. Elle

est toujours vraie, ajouta-t-il en riant, la renommée décernée par Brizeux aux Briochains :

Mangeurs de choux

Ceux de Saint-Brieuc le sont tous...

Ce qui ne les empêche pas, reprit-il, sérieux, d'être littérateurs à leurs heures, puisque voici la statue de l'un des leurs : le poète Villiers-de-l'Isle Adam, et que la romancière, Zénaïde Fleuriot est née à Saint-Brieuc... Le sculpteur Le Goff, victime de la Grande Guerre, est aussi enfant de Saint-Brieuc. »

* * *

Une rencontre fortuite, celle du beau-frère de M. Abaléa, M. Corbel, remit le départ des jeunes gens au lendemain. Allant, dès la première heure, à Guingamp, pour ses affaires, et de là à Tréguier, il s'offrait à y conduire les partants. Le lendemain donc, comme il avait été convenu, tandis que M. Corbel vaquait à ses occupations, Corentin et Hervé firent le tour de Guingamp, ancienne capitale des comtés de Penthièvre et d'Avaugour, domaine de saint Charles de Blois.

« A ce titre, disait Corentin, la ville dut ses importantes fortifications. Ce qu'il en reste nous donne bien une idée de ses murailles, si vaillamment défendues par les deux héros guingampais, Merrien-Chéro et Gouisquet, et de sa citadelle, démantelée par ordre de Richelieu, en répression

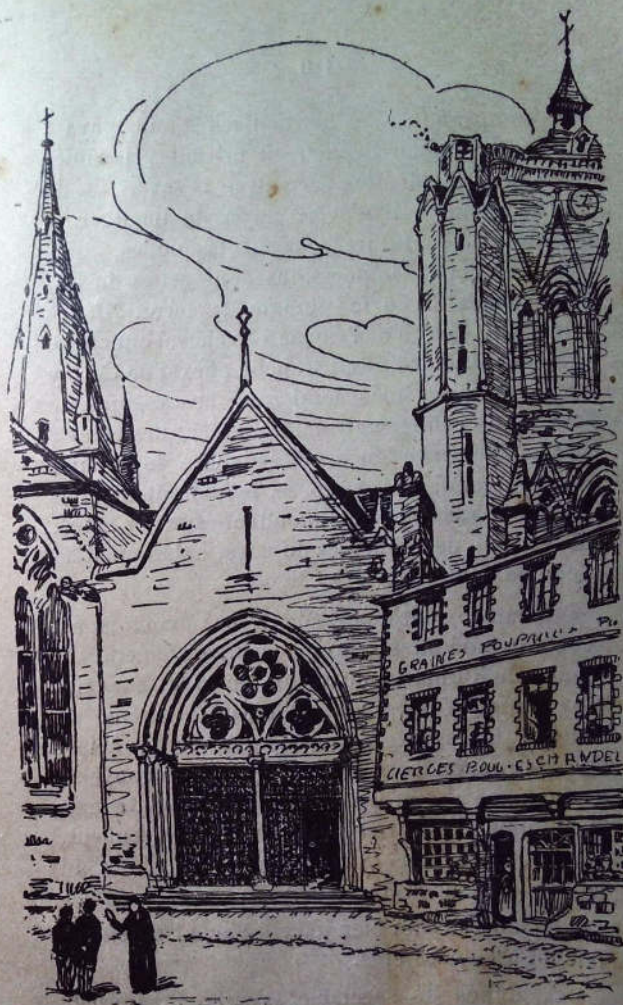
du soulèvement du duc de Vendôme, gendre de Mercœur. Celui-ci avait épousé une héritière de Penthièvre, ce qui explique les prétentions du duc. »

La place du Centre, entourée de vieux logis, se complète de la belle fontaine du duc Pierre II, rénovée par le sculpteur breton, Corlay. Mais la perle de Guingamp est son église dédiée à N.-D. de Bon Secours et lieu de pèlerinage célèbre. L'oratoire de la Vierge vénérée est situé dans le « Portail » extérieur, porche nord, le plus antique de Bretagne, dit aux enfants, le prêtre qui voulut bien les guider dans la visite de la basilique extrêmement originale par la diversité de ses styles, d'un ensemble très riche, quoique très pieux.

« La Vierge tant aimée du *Bon Duc* Charles de Blois, ajouta le prêtre, est, vraiment, ici, dans sa terre de prédilection, car de vénérables traditions mentionnent, au XVII^e siècle, trois apparitions de Marie : à la Prenessaye, près de Loudéac, à Lanrivain, non loin de Rostrenen, à Lanvellec, en Lannion, et une quatrième, en 1881, à Carmez, en Lescoët-Goarec. La première fut marquée de la guérison de la petite voyante sourde-muette, Jeanne Courtel. »

*
* *

Le départ s'effectua aussitôt le déjeuner. M. Corbel était un guide parfait qui signalait à



Le porche de Guingamp ou oratoire de Notre-Dame.

ses compagnons les particularités du pays : d'abord la Roche-Derrien où fut fait prisonnier Charles de Blois. Mais parlant, il le savait, à de futurs fermiers, il n'avait garde de négliger la question des cultures, parmi lesquelles, plus particulièrement importantes sont celles du lin, des céréales et de la pomme de terre. Il les entretenait encore de l'élevage du cheval qui classe les Côtes-du-Nord, dont le petit cheval de Corlay est bien connu, au second rang des régions de France, de celui, également à noter, des bêtes à cornes. L'élevage du porc, sans être de premier ordre, est aussi très prospère, leur disait-il. Mais n'oublions pas la pêche, abondante sur nos côtes. Elle est une des richesses du pays, notamment la pêche de la morue.

« Bientôt, continuait M. Corbel, vous apercevrez la tour du Minihy, ancienne chapelle du manoir de Kermartin où naquit, en 1223, Yves Héloiry (saint Yves), devenu le saint national de toute la Bretagne. En ce manoir rebâti, hélas, en construction banale, se conserve, en souvenir de l'extrême charité de l'ancien official de Rennes, la coutume de recevoir les Pauvres qui viennent, dans la soirée du 18 mai, veille de la fête du saint, y « tremper la soupe. »

« Ce doit être un bien joli spectacle ! » remarquèrent les deux frères.

« A propos de spectacle, s'écria M. Corbel,

j'en ai vu un ce matin, qui ne manquait pas de piquant. Je traversais le Vally (promenade de Guingamp) lorsque mon attention fut attirée par un misérable cirque forain qui, vraisemblablement, s'apprêtait à s'y arrêter. Des gendarmes survinrent, l'appréhendèrent, puis sur une exhibition de papiers, le laissèrent aller. »

« Un misérable cirque, dites-vous ? questionnèrent ensemble les deux frères très émus. Serait-on sur les traces de... »

« Ce sont là en effet, gens capables de tout, opina M. Corbel après les explications données par Corentin et Hervé. En tout cas, à l'heure qu'il est, ils filent tranquillement sur Lannion. »

*
**

A Tréguier, la lettre tant désirée n'apportait aux jeunes gens qu'une terrible déconvenue.

« Mes pauvres enfants, écrivait leur mère, n'aurions-nous retrouvé votre père que pour le perdre une seconde fois ? Hélas ce n'est pas la nouvelle pleinement heureuse que faisait prévoir mon télégramme, que vous trouverez ici. Voici ce qui se passe. Mon correspondant allemand qui s'était transporté, comme je vous l'ai dit, à Langellsaltza, n'eut pas de peine à identifier le prisonnier, grâce à la photographie et aux renseignements par moi donnés. Mais dans quel état ! en proie à une typhoïde violente lui enlevant toute

apparence de connaissance. Il a donc dû repartir sans donner suite, quant à présent, au but de son voyage. Dès la convalescence du malade qu'il ne perd pas de vue, il reprendra, m'assure-t-il, ses démarches. Mais combien de temps va s'écouler avant cela ! puis, votre père échappera-t-il à cette terrible maladie ? que de questions angoissantes !... Priez bien nos saints de les résoudre favorablement et de me donner du courage. »

Décus et attristés, Corentin et Hervé confièrent leur peine à saint Tugdual dont, à la cathédrale, les reliques voisinent dans une châsse en bronze doré, avec celles de saint Yves. Au milieu de l'édifice et enfermant son crâne, est le tombeau du saint Avocat des Pauvres. D'une pierre trop blanche, cette œuvre, de grande valeur artistique, s'harmonise mal avec la patine de l'antique monument.

Ils s'arrêtèrent quelques instants à l'ombre des arceaux de l'élégant cloître du XV^e siècle, attendant à la cathédrale, pour évoquer la mémoire du fondateur de Tréguier.

« Si l'on en croit la Légende, commença Corentin, saint Tugdual, né en Grande-Bretagne, aborda notre continent porté, lui et ses compagnons, sur un vaisseau miraculeux qui disparut, avec ses hommes de bord, aussitôt que les émigrants eurent pris pied sur le rivage. Suivant le désir de son parent Deroc'h, roi de Dommée (pays

englobant tout le littoral nord de la péninsule armoricaine) Tugdual fonda le monastère de Lan-Treguer, la ville actuelle de Tréguier. Il évangélisa en partie la Bretagne, d'où le nombre



Saint Tugdual et ses moines dans le vaisseau miraculeux.

considérable d'églises et de chapelles qui lui sont consacrées. Evêque-abbé du Trécor, il dut faire une longue absence pour laisser s'apaiser des différends survenus entre lui et ses fidèles. C'est alors qu'étant parti pour Rome, on crut qu'il y avait été élu pape, d'où son nom de Pabu. Il fut, en tout cas, rapporte la tradition, ramené au bout

de deux ans, par un coursier mystérieux qui disparut à la porte de son monastère de Trégor... Il mourut là, après avoir fait renaître la prospérité qui avait fui le pays durant son absence. Ses miracles, nombreux comme ceux de saint Briec, se continuèrent après sa mort, au seul attouchement de ses reliques. »

Au dehors, les jeunes gens admirèrent le beau monument flanqué de ses tours, dont l'une laisse échapper la flèche ajourée, en pierre, longue de 63 m. La tour du Nord est la tour d'Hastings, remontant à la période romane. En face du calvaire la statue de Renan, l'écrivain trégorrois infidèle à la foi de sa jeunesse, leur causa une impression pénible. Afin d'y échapper, Corentin rappela le souvenir de M^{me} Taupin, une Trégorroise d'adoption, morte sur l'échafaud révolutionnaire pour avoir donné asile à des prêtres insermentés.

Ce fut presque à regret qu'ils quittèrent Tréguier si bretonne d'aspect, de mœurs, de langue.

« Celui qui, à cause de cela la taxerait de ville arriérée, déclara Corentin, serait lui-même un ignorant, car elle fut des premières à profiter de l'invention de l'Imprimerie. Tréguier eut ses presses 14 ans seulement après Paris, dès 1481. »

CHAPITRE VIII

De Trégor en Léon.

SOMMAIRE. — L'abandon de Flora. — Sur la côte et dans Lannion. — Le Saint à la main d'argent. — Chez les « Messieurs de Morlaix ». — La Légende des fougères. — Une lettre. — Les origines de Saint-Pol.

Arrivés à Lannion, Corentin et Hervé se firent indiquer le Pensionnat Saint-Joseph. Ils y étaient attendus par M. Melin. Ami de M. Lédan et professeur à Quimperlé, M. Melin, passant ses vacances en Trégor, se ferait un plaisir de piloter ses jeunes compatriotes... Mais comme ceux-ci se rendaient à Saint-Joseph, un attroupement attira leur attention. Hervé, toujours curieux, s'informa :

« On vient, dit un jeune garçon, de découvrir à 1 km d'ici, dans un fossé, une petite fille que l'on croit avoir été abandonnée par des Bohémiens que poursuivait la police... et qui courent encore. »

« Une petite fille, en êtes-vous sûr ? interrogea anxieusement Hervé. Corentin, si c'était Flora ! »

A ce moment le groupe formé par les gendarmes et Flora (car c'était bien elle) s'écartait de la foule.



Place du Centre à Lannion. — Rencontre de Flora et des Calonnec.

La pauvre mignonne pleurait à fendre l'âme. Hervé ne put soutenir cette vue. Avant même d'avoir mesuré la portée de son geste, il était près de l'enfant. Reconnaissant son ami, Flora se jeta dans ses bras. Grande fut la stupéfaction de la foule et vive la contrariété de Corentin de se voir, son frère et lui, un objet de curiosité. Il leur fallut expliquer aux gendarmes ce qu'ils savaient de la fillette. Celle-ci, qu'on avait décidé de confier aux Religieuses de l'Hôpital, ne voulait plus quitter ses amis. Ils durent l'accompagner aux Augustines et lui assurer qu'ils reviendraient la voir.

*
* *

En compagnie de M. Melin, la visite de la côte fut un enchantement sous le ciel ensoleillé. Successivement Perros, Ploumanac'h, la Clarté, Trégastel et sa petite église du XII^e siècle, ombrageant son paisible cimetière, présentèrent leurs anses et leurs forteresses de rochers. Tout au loin, profilant sa masse imposante sur la ligne d'horizon, s'apercevait le Menez-Bré.

« C'est là, dit Corentin, indiquant à Hervé ce sommet des monts d'Arrez, dont le point culminant est Saint-Michel de Brasparts, — 391 m. d'altitude, — que ton saint patron, avec les abbés et évêques de Bretagne réunis, anathématisa le tyran Conomor, meurtrier de sa femme sainte Tryphine

et de son fils saint Trémeur en qui, d'après une prophétie, il voyait celui qui devait lui ôter la vie. »

Le lendemain le professeur et les jeunes gens parcouraient ensemble les rues pittoresques de la petite ville de Lannion où naquit le distingué littérateur breton, Charles Le Goffic.

« Lannion, disait M. Melin, est très fidèle au souvenir de ses illustrations, témoin cette croix que vous voyez au lieu même où tomba Geoffroy de Pontblanc, défendant sa ville contre une surprise des Anglais. »

Leur ayant fait remarquer le pittoresque ensemble des vieux logis de la Place du Centre, les hauteurs de Brélévénéz, couronnées de leur belle église, les quais dus au duc d'Aiguillon, le petit port sardinier, M. Melin les accompagna à la visite promise à Flora. Chemin faisant, il parla de la réputation des toiles de Lannion avant que la mécanique ne tuât cette industrie, ainsi qu'elle le fit pour la jolie petite ville de Locronan, aux portes de Quimper, pour Quintin, Lamballe et d'autres...

Les visiteurs trouvèrent Flora presque appriivoisée, disant des religieuses qu'elles étaient « comme mama » et mettant à prononcer ce nom une expression de tendresse indicible. Cependant elle eut quelques larmes lorsque ses amis se disposèrent au départ. Ils durent lui renouveler l'assurance qu'ils reviendraient.

*
**

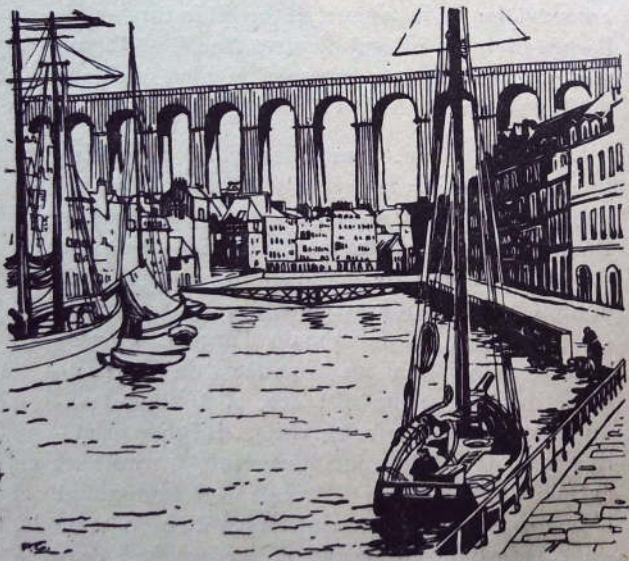
De Lannion à Morlaix, le trajet, pour nos touristes, se fit à bicyclette, ce qui leur permit de s'arrêter à leur fantaisie et d'admirer, à loisir, le beau panorama de Saint-Michel en Grèves et de sa fameuse Lieue de Grèves qui se dessine en fer à cheval. Elle est dominée par le haut Rocher de Roc'h Allaz qui, un jour, abrita une tenue du Gorsedd des Bardes, Société de préservation et de conservation de la langue, de la littérature et de l'esprit bretons, à l'égal d'autres Sociétés, l'*Association Bretonne*, par exemple, la plus ancienne de toutes.

Continuant leur chemin, les jeunes gens visitèrent, à Lanmeur, la crypte de l'église paroissiale où fut enterré saint Mélar. Ce jeune prince de la Domnonée mourut victime de l'ambition de son oncle Rivod qui le fit d'abord mutiler, puis décapiter, lorsqu'il le vit se servir sans peine de son pied d'airain et de sa main d'argent. Pieusement ils pèlerinèrent au sanctuaire de N.-D. de Kernitron, à quelque distance, et à Saint-Jean-du-Doigt, qu'ils tenaient à visiter. L'église primitivement dédiée à saint Mériadec — ermite et évêque de Vannes au VI^e siècle — et renfermant le reliquaire où repose la phalange d'un doigt de saint Jean-Baptiste, venue là par prodige, l'osuaire, la fontaine, sont autant de merveilles

enchâssées, comme en un écrin précieux, dans la verdure du frais vallon.

*
**

Les cyclistes firent leur entrée à Morlaix, un de ces soirs de clair de lune où les pâles rayons de l'astre donnent aux vieux logis à lanternon (on les appelle ainsi à cause de leur disposition spéciale pour recevoir la lumière du jour) et aux



Le viaduc.

rues grimpantes avec leurs jardins à l'étage, un aspect presque féérique. Le pittoresque est, au surplus, le charme de la petite cité s'étalant en partie au pied de la colline du Carmel, où, près de la belle ruine de N.-D. des Fontaines, passait la voie romaine, suivie par les pèlerins du Tro-Breiz. Morlaix s'enorgueillit, par ailleurs, de son superbe viaduc. Dans la ville basse où ils étaient descendus, cette œuvre d'art s'imposa, dès leur réveil, à l'admiration des deux voyageurs.

« Cela donne le frisson de penser que les trains passent là dessus ! » s'écria Hervé.

Précisément un train en traversait toute la longueur (284 m.) Il semblait, suspendu à cette hauteur de 64 m., un véritable jouet d'enfant.

« On le dit le viaduc le plus important de France, renchérit Corentin. »

Tous deux retrouvèrent avec plaisir le patronage de saint Melaine dans la jolie église perchée au haut d'un escalier de pierre. Puis ils s'intéressèrent au mouvement du port.

« Il est, disait Corentin, le second du Finistère après Brest et fait un important trafic de charbon, bois, engrais. C'est de toute petite pêcheurie que Morlaix est devenue une des « bonnes villes » de Bretagne. Mais comme tout honneur se paye, ce titre lui valut, au cours des Guerres de Succession, d'exciter les convoitises et de subir de nombreux atouts. Ces avatars n'empêchèrent point sa

fortune. Son port devint un centre d'exportation, pour les toiles principalement. Les « Messieurs de Morlaix » font, d'ailleurs, figure historique. Ils obtinrent de construire, pour se défendre de l'Anglais, le château du Taureau, en pleine rade de Morlaix. Confisqué par Louis XV, ce château devint prison d'Etat. »

« Qu'est-ce donc que tout ce monde ? » demanda tout à coup Hervé, désignant une foule compacte que semblait amener le coup de midi ».

« Sans doute, répondit Corentin, est-ce la sortie de la manufacture de tabac. Elle occupe 1000 employés qui y fabriquent cigares et cigarettes, ces dernières jusqu'à 1.000.000 par jour, sans préjudice de sa spécialité du tabac à chiquer... »

« Peuh !.. » fit Hervé.

« Morlaix, reprenait son frère, est, tu peux t'en rendre compte, une ville de grande activité commerciale. Ses transactions les plus importantes sont celles de la Foire Haute, dans la seconde quinzaine d'octobre. Il s'y vend jusqu'à 8 et 1200 chevaux. Nous sommes ici en plein pays d'élevage, le Léon occupant, à ce titre, le premier rang des régions de France. Morlaix a encore la renommée de ses tanneries (qu'elle partage avec Landivisiau) et des bancs d'huîtres de sa rade. Sa rivière est le Dossen, formée de la

réunion du Queffleut et du Jarlot et dont les bords offrent, de charmantes promenades. »

Passant devant l'ancien couvent des Dominicains, Corentin rappela le souvenir d'Albert Le Grand, l'aimable historien de nos Saints Bretons, qui vécut là les années de sa vie religieuse.

« Il n'est d'ailleurs pas le seul Morlaisien célèbre, poursuivit le jeune homme. Je puis encore te citer l'officier de la marine royale, Cornic-Duchêne, le général Moreau, rival de Napoléon, le romancier Emile Souvestre, le poète, Tristan Corbière, le maréchal Foch et le général Weygand qui en font, en quelque sorte, leur pays d'adoption.

*
*
*

La journée se termina par une rapide visite à N. D. du Mur, dont la curieuse statue ouvrante reproduit sur ses panneaux intérieurs les scènes de la Passion, par celle plus détaillée des splendides monuments : églises, calvaires, arcs de triomphe, ossuaires de Saint-Thégonnec, Guimiliau, Lampaul, merveilles et orgueil du Léon.

De Morlaix les jeunes gens avaient télégraphié à la tante qui les attendait à Saint-Pol pour lui annoncer leur arrivée, le lendemain, aux environs de midi. Ils n'avaient donc pas de temps à perdre en route. Cependant ils ne purent résister à l'attraction de Carantec, après avoir donné un

souvenir à saint Guénolé dans l'antique église de Locquolé, le plus ancien monument de Bretagne élevé à la gloire du saint. Carantec leur offrit une vue splendide sur la rade de Morlaix et la verte campagne d'alentour, sur la petite île de Callot, dont Corentin rappela la gracieuse Légende :

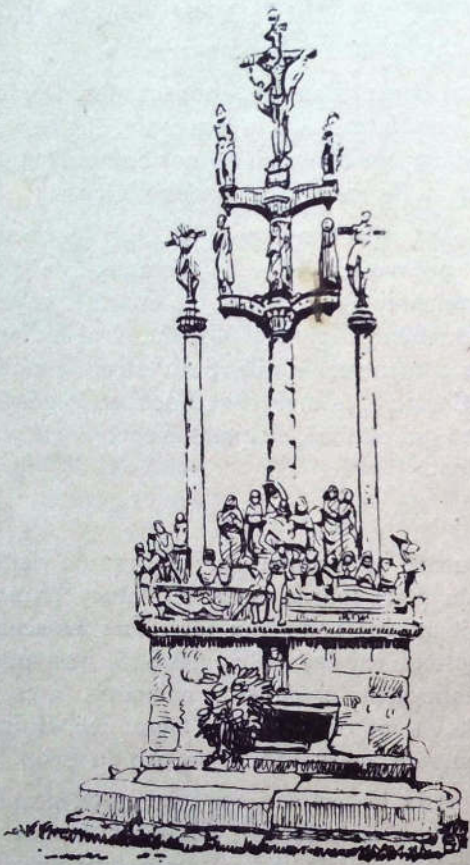
« Lorsque les Normands, dit-il, tentèrent de débarquer dans l'île pour y détruire le sanctuaire élevé par Rivallon à la Vierge Marie, en reconnaissance de la victoire remportée sur le Danois Corsold, les fougères se transformèrent en autant de guerriers qui chassèrent les pirates. »

* * *

Encore un effort sur la route poussiéreuse et nos cyclistes, ayant passé la Penzé sur le pont de la Corde, arrivaient à Saint-Pol avec un sérieux retard sur l'heure indiquée.

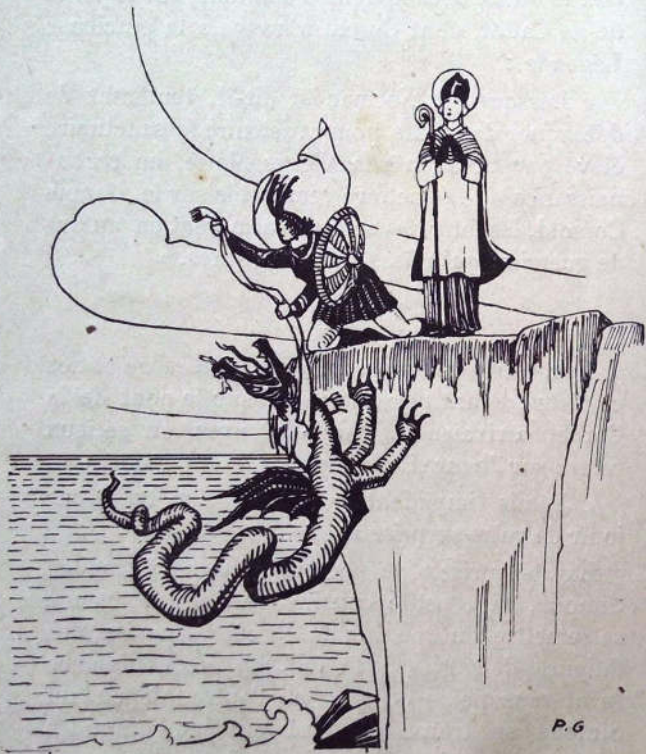
« J'étais impatiente, leur dit leur tante, de jouir de votre surprise ».

La « surprise » se présenta sous la forme de Simone, la « petite cousine de Paris », venue se remettre au bon air de la côte léonaise des fatigues de sa vie de travail. La reconnaissance se fit sans peine de part et d'autre. Cependant Simone se trouva d'abord un peu intimidée devant le rustique Corentin de jadis, devenu ce grand jeune homme à la physionomie intelligente



Calvaire de Saint-Thégonnec.

et à l'allure distinguée, presque grave. Gaiement on rappela « le bon temps », tandis qu'en vitesse disparaissait le repas tardif que Simone, amusée, aidait sa tante à servir à ses cousins. Puis on parla



Saint Pol et le dragon.

de l'absent, les jeunes gens dirent leurs espérances, leurs inquiétudes aussi, puisque depuis la lettre reçue à Tréguier, ils étaient de nouveau sans nouvelles.

« Il est temps, dit Corentin, se levant, que nous allions nous reconforter auprès de saint Pol ».

« Je vous accompagne, déclara Simone, mais apprenez-moi auparavant son histoire. Je ne puis, convendez-en, prier ce saint sans le connaître ».

Les trois cousins allèrent s'asseoir à cet effet au pied du calvaire dominant le petit port de Pempoul, face à la rade de Morlaix, à la pointe de Carantec, au loin, à celle de Primel.

« Saint Pol, commença Corentin, de Cambrie, où il naquit et où il fut l'élève de saint Iltud, traversa un jour la mer et débarqua à Ouessant. Puis obéissant à une voix intérieure, il vint au pays de Léon, d'où, s'étant dirigé sur l'île de Batz, il y trouva le comte Withur occupé à la transcription des évangiles. Le chef breton supplia Pol de débarrasser l'île d'un affreux dragon. Aidé d'un gentilhomme de Cléder, le saint jeta le monstre à la mer. Un autre prodige augmenta l'estime en laquelle le comte Withur tenait Pol Aurélien. Lorsque celui-ci avait quitté la cour du roi Marc'h, en l'île de Bretagne, il avait demandé au prince le don d'une cloche, mais ce dernier, mécontent de son départ, la lui avait refusée. Et voici que Pol, invité à la table de Withur, trouve cette cloche dans le

ventre d'un poisson qu'apportait un pêcheur. Saisi d'admiration, le comte abandonna l'île à son saint ami et s'établit en face, tandis que le saint fondait à Batz un monastère ».

« Je croyais, interrompit Hervé, que saint Pol avait été évêque de cette ville. »

« J'y viens, précisément, répondit le narrateur. Castel, ainsi que s'appelait l'ancien camp romain abandonné où Withur s'installait, eut en effet saint Pol pour premier évêque. Ce ne fut pas sans peine que le comte le décida à accepter cette charge dont il se démit à plusieurs fois. Agé de 102 ans, il vint mourir à Batz. Des contestations s'élevèrent au sujet du lieu de sa sépulture désirée des deux parts. Saint Pol avait demandé qu'on s'en remit au jugement de Dieu. Le char sur lequel on avait déposé son corps, s'étant dirigé vers la grève, l'inhumation eut lieu à la cathédrale. »

« Bien ! fit Simone. Me voici documentée. Je prierai mieux le saint Patron de cette ville. »

Si la cathédrale de Saint-Pol est un peu basse de voûtes, elle n'en est pas moins imposante. Sa longueur, de 84 m., semble allongée encore des multiples colonnettes donnant bien l'impression de la forêt antique d'où est sorti l'art ogival.

Simone ayant levé les yeux au-dessus du maître-autel eut une exclamation :

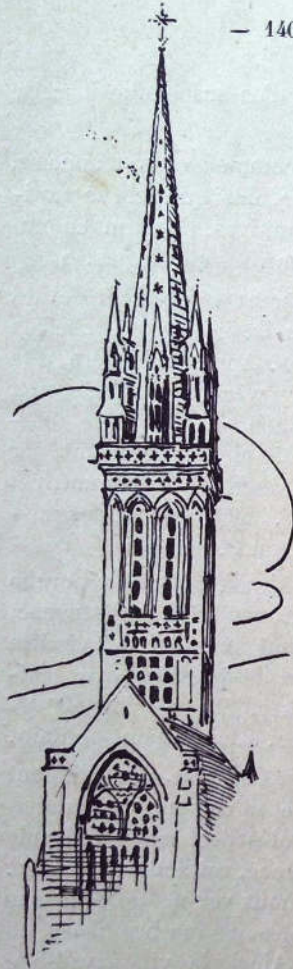
« Oh la jolie palme d'or suspendue à cette crosse ! » s'écria-t-elle.

« Cette palme d'or comme vous l'appellez, Simone, renferme l'hostie, ainsi que cela se pratiquait dans les églises primitives. C'est un columbarium, si ce nom latin ne vous effraie pas. »

Tous trois s'agenouillèrent dévotement devant l'autel où un beau reliquaire contient le chef de saint Pol et un os du bras. Après une prière, dite du fond du cœur, ils se relevèrent, confiants, non sans avoir remarqué la dalle recouvrant le tombeau d'Amice Picard. Cette pieuse femme fut, par ses prières et ses souffrances, la collaboratrice, avec Catherine Daniélou, de Quimper, des missions de M. Le Nobletz et du P. Maunoir.

A l'extérieur, la cathédrale, avec son porche largement ouvert, se dresse très majestueuse, mais ses fleches ne peuvent manquer de paraître un peu trapues en regard de la sveltesse de l'aiguille ajourée du Kreisker, chantée par M^{me} de Kerouzéré et par Lazennec, le barde saint-politain.

« Et maintenant, disait Corentin, s'acheminant lentement avec son frère et sa cousine vers la maison de leur tante, Saint-Pol est découronnée, depuis la Révolution, de son évêché, rattaché à Quimper. Mgr de la Marche, dont nous venons de voir dans la cathédrale le mausolée de marbre blanc, en fut le dernier évêque. Ainsi la ville avait-elle été autrefois amputée de son château, par Henri II



Flèche du Kreisker.

d'Angleterre, dans une descente en Bretagne. Sous la Ligue aussi elle eut bien à souffrir des exactions de la Fontenelle. Elle peut, par contre, se glorifier d'avoir donné le jour à l'un des fondateurs de l'île Bourbon, Hervé de Kersaintgilly. »

« C'est sans doute à tout cela, qu'elle rêve si tranquillement désormais, éveillée seulement, de temps à autre, aux tintements du glas des agonisants », raille malicieusement Simone.

« Toute tranquille et attachée à ses vieux usages que vous la supposiez, Simone, reprit son cousin, cette petite cité, par sa situation dans un pays où, vu la nature particulière du sol, amendé

de plus par les engrais marins, et bénéficiant du courant de chaleur marine, apportée par le gulf-stream, la culture maraîchère est intensive, à une grosse activité commerciale. C'est par centaine de milles que, parfois en une seule journée, s'expédient les choux-fleurs. Beaucoup de ces légumes, avec les pommes de terre, les oignons, sont dirigés par le port de Roscoff sur l'Angleterre. »

* * *

Ce gentil port, en même temps lieu de villégiature et même de cure par une thérapeutique à base d'eau de mer, ainsi que Batz, l'île voisine dont le phare, sans être de premier ordre, rend de précieux services sur cette côte dangereuse, eurent la visite des cousins.

« Saluons à Batz, dit Corentin, la mémoire du poète Mélin et celle du pilote Trémintin. Durant l'expédition de Grèce de 1827, il était le second de l'amiral Bisson, à qui Lorient a élevé une statue sur la place de ce nom. Tous deux périrent dans l'explosion du vaisseau à laquelle ils se déterminèrent, plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi. »

Revenus à Roscoff, les trois cousins visitèrent la jolie église renfermant un superbe retable d'albâtre, et admirèrent les anciennes maisons de granit, sculptées, le plus souvent. Ces maisons

ont la particularité d'avoir « cave sur rue », souvenir du temps des corsaires, qui pouvaient profiter ainsi de la marée, pour rentrer leurs prises. Corentin évoqua, devant le portail de la chapelle Saint-Ninian, l'arrivée de Marie-Stuart venant en France épouser celui qui serait François II. Les jeunes gens regrettèrent de ne pouvoir se rendre à l'important vivier. En revanche, ils crurent ne jamais se résigner à sortir du très intéressant *Institut biologique marin* où, dans les bassins vitrés, ils avaient plaisir à découvrir les secrets de la vie sous-marine. L'association d'une anémone de mer, d'un Bernard l'Ermite, et du crabe qui assurait le transport, les amusa beaucoup...

De retour à Saint-Pol, Corentin et Hervé trouvèrent une lettre de leur mère, que leur faisait suivre la poste de Tréguier.

« Remercions Dieu et les saints du *Tro-Breiz*, écrivait la fermière à ses enfants. Votre père est hors de danger. Notre correspondant eût déjà été près de lui si, à son tour, une forte bronchite ne l'avait retenu. Ce n'est plus qu'une question de jours. J'espère que, désormais, le rapatriement ne saurait tarder. Redoublez donc de ferveur durant votre pèlerinage, au Folgoët, le 8 septembre. Je vous joins une carte de M. de Kerruz vous y donnant rendez-vous et vous invitant à séjourner au château de Kerruz d'où ce sera pour lui un plaisir, assure-t-il, de vous faire visiter Brest

et la côte, en compagnie de ses deux fils aînés. Ne vous y attardez pas trop... »

Deux jours séparaient de la solennité de ce Grand Pardon. Ce fut à regret que, de part et d'autre, se quittèrent et les cousins et la bonne tante. Celle-ci (et Simone partageait son avis) n'eût pas mieux demandé que de voir ses neveux prolonger leur séjour.

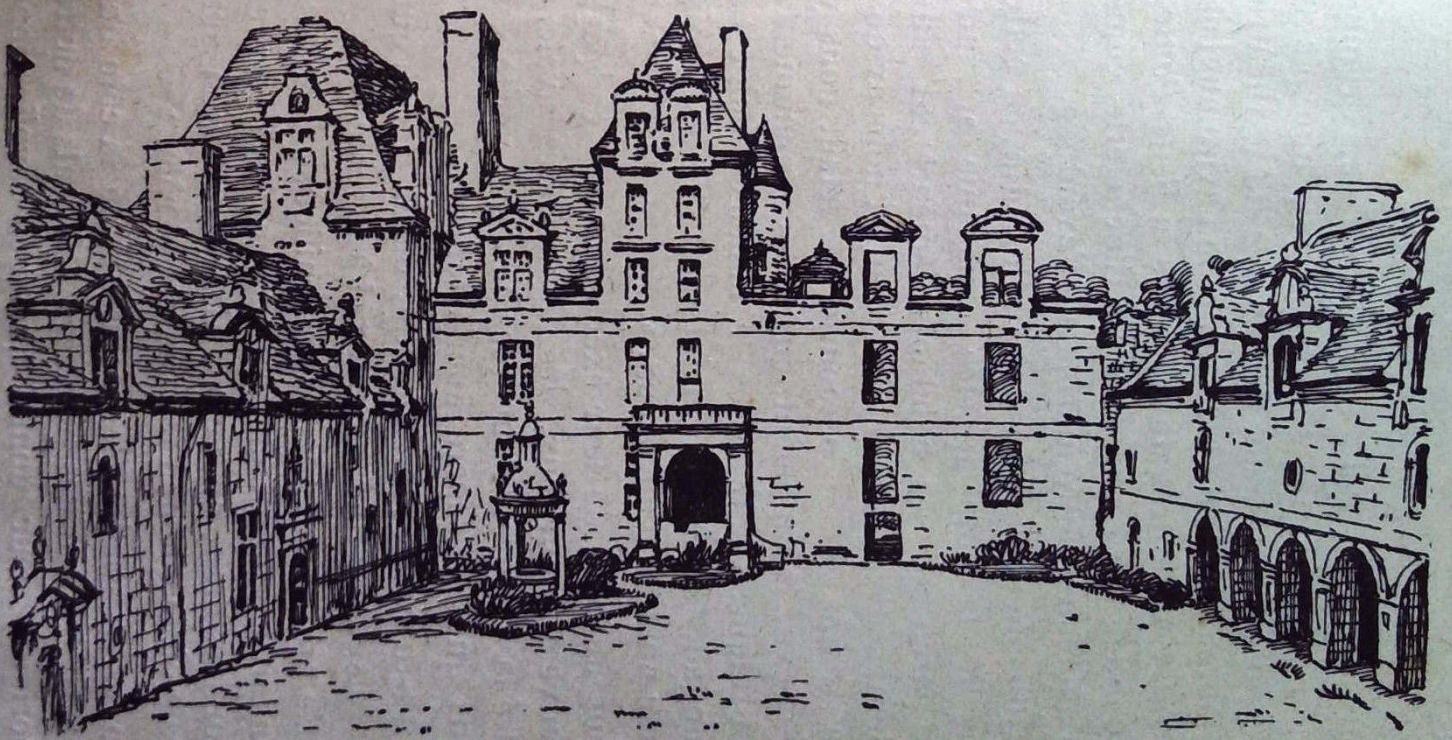
CHAPITRE IX

la côte brestoïse.

SOMMAIRE. — Le Versailles breton. — Salaün ar Foll. — L'appel de Dieu. — Le château de Kerruz. — La pointe Saint-Mathieu. — La lettre paternelle. — Le Fromveur. — La broëlla. — La visite de Brest. — Le Kerguelen.

Ces deux jours furent consacrés à la visite de la côte, de Saint-Pol à Lesneven, région extrêmement intéressante, par ses églises : N.-D. de Berven, Plouzévédé, Saint-Vougay, — berceau de saint Jean Discalcéat, le populaire *Santig du* — Lanhouarneau qui vit saint Hervé élever là son monastère, Goulven et sa petite cathédrale, sa fontaine circulaire à piscine ; par ses châteaux : Kérouzéré, près de Saint-Pol, Kergournadéac'h, en Cléder. Il reste de ce dernier des ruines magnifiques sur l'ancien domaine du compagnon de saint Pol dans sa lutte avec le Dragon.

A citer encore, le Maillé, Kerjean, Kerjean, surtout. De ce « Versailles breton » Louis XIII ne disait-il pas qu'il était digne de son séjour si ses affaires l'appelaient en Bretagne ? Mais, ce qui, plus que tout, enchanta nos amis, ce furent, avec leurs splendides rochers, les grèves qui se suc-



Château de Kerjean.

cèdent, de Saint-Pol à Plounéour-Trez, Brignogan, en passant par Plouescat. Ici, une plage historique : Saint-Eden. Cette plage fut le théâtre du célèbre combat de 1778, entre le navire anglais *l'Arethuse* et la frégate française la *Belle-Poule*, commandée par Chadeau de la Clocheterie, combat dans lequel notre marine eut l'avantage.

« Nous nous trouvons, disait Corentin, en cette partie de la côte appelée « paganie », sans doute parce que ses habitants demeurèrent plus longtemps attachés au culte païen. Si nous avions eu le temps de la parcourir en détail, nous y eussions vu, le rappelant, quantité de monuments mégalithiques, entr'autres le fameux menhir de Brignogan, surmonté maintenant d'une croix comme nombre d'entre eux. »

Tout au long de leur excursion dans ce pays si nouveau pour eux, les deux frères avaient admiré la culture soignée des champs, véritables jardins que ne sépare aucun talus.

« As-tu remarqué, Corentin, disait Hervé, que les sarclages se font à genoux et à la main ? »

« Ce qui explique les magnifiques récoltes, répondait Corentin, en arrêt devant les superbes oignons séchant au soleil. Cela tient aussi aux engrais où le goémon joue un grand rôle. »

Un « Arvoriad » (les habitants de la côte ont conservé le nom des premiers habitants de notre Armorique) leur donna quelques explications

intéressantes sur la récolte du goémon et l'usage auquel est appliquée cette plante marine. Il le fit dans le dialecte léonard, que ses interlocuteurs comprirent facilement :

« A certaines marées, leur dit-il, la récolte se fait assez près de la rive à l'aide de faucilles de forme spéciale et à manche très long. Mais les coupes importantes ont lieu au large, dans les îles, notamment dans l'archipel d'Ouessant. La cueillette faite (et quand le temps est froid et pluvieux, je vous prie de croire qu'il ferait meilleur au coin du feu) le goémon est ramené à terre. »

« Et envoyé aux usines ? » demanda Hervé.

« Vous êtes bien pressé, petit gars, répondit l'homme. Avant cela il faut le faire sécher. Aussitôt sec, on le répand en couche mince au-dessus d'une fosse tapissée de pierres. Un grand feu, allumé dans cette fosse, brûle la couche ainsi disposée et renouvelée à mesure. Les cendres tombent dans la fosse et s'y durcissent en se refroidissant. Alors seulement elles sont portées aux usines qui en retirent la soude et l'iode. Sur toute cette côte, du reste, vous apercevez la fumée épaisse de ces brûleries de goémon, la production de la soude étant une des sources de richesse du pays. »

* * *

De bourgade en bourgade, ayant couché à Plouescat, à l'hôtel établi sur la baie du Kernic

où ont lieu chaque année d'importantes et pittoresques courses de chevaux, et où s'élève une usine d'iode, les cyclistes étaient arrivés à Lesneven. La petite ville vit naître au siècle dernier le général Le Flô, auquel elle a érigé une statue sur la grande place.

« Quelle action d'éclat a donc à son actif ce général ? » demanda Hervé.

« Ancien ministre de la Défense Nationale, répondit Corentin, il était ambassadeur à Saint-Petersbourg, en 1875, lorsqu'il eut l'habileté de déjouer le projet allemand d'une nouvelle guerre. »

« Dommage ! répliqua Hervé, qu'il ne se soit pas trouvé là, en 1914 ! »

« Une célébrité d'un tout autre genre, plaisanta Corentin, est, à Lesneven, la fameuse andouille, concurrente de celle de Guémené dans le Morbihan... »

... La route du Folgoët à Lesneven était déjà encombrée de pèlerins. Corentin et Hervé pouvaient s'estimer heureux d'être attendus à l'Ecole libre.

« Bah ! dit Hervé, nous eussions été quittes pour passer la nuit à la collégiale comme nous l'avons déjà fait à Sainte-Anne d'Auray. Nous avons, du reste, tant à remercier la sainte Vierge ! »

« Tu dis bien, approuva Corentin, d'un ton étrange qui surprit son frère. Nous sommes tellement gâtés par la Providence que je m'en effraie. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas ! »

De fait, aux pieds de la Vierge de granit, Corentin apporta une piété ardente qui semblait



Le Folgoët (la collégiale).
Rencontre des Calonne et des parents de Flora.

faire de lui un homme nouveau. Hervé le regardait, à la dérobée, impressionné, à son insu, de l'air de gravité sereine de son aîné.

Cependant la procession aux flambeaux se pré-

parait. En attendant l'instant d'y prendre part, Corentin résuma, à l'usage d'Hervé, l'origine de la dévotion à N.-D. du Folgoët.

« Pour établir son culte, ici, disait-il, tu le sais, la Sainte Vierge se servit d'un pauvre « innocent » ainsi, qu'en Bretagne, on appelle un simple d'esprit. Celui-ci vivait dans les bois avoisinant alors Lesneven. Il les quittait seulement pour mendier dans la ville et aux environs, de ces seuls mots : *Ave, Maria* ! Il les redisait, en se balançant d'une branche à l'autre ou en se baignant dans l'eau glacée de la fontaine. Aussi quel ne fut pas l'étonnement de tous lorsque « Salaün ar Foll » étant mort, un lys, qui prenait naissance dans la bouche du défunt, fleurit sur sa tombe. Les pétales de la fleur étalaient, inscrits en lettres d'or, les deux mots : *Ave, Maria*. Une église fut construite au lieu du prodige, en l'honneur de Marie. Les ducs de Bretagne la prirent sous leur protection. Jean V l'établit en collégiale. La reine Anne y vint en action de grâces de la guérison de son époux, Louis XII ; François I^{er}, roi de France, y fut conduit par sa femme, Claude, fille de la reine Anne... En 1527 et 1626, des foules accoururent remercier la Sainte Vierge d'avoir mis fin au fléau de la peste. Et puis la dévotion déclina, la collégiale fut supprimée, l'argent manqua pour les réparations urgentes. Un incendie survenu, en 1708, dévora une partie de l'édifice. Enfin ce fut la

Révolution... Mais, depuis les splendides fêtes du Couronnement, en 1888, le pèlerinage a repris toute son ampleur ».

*
**

Les deux frères achevaient leur action de grâces après la communion, quand Hervé, touchant à l'épaule Corentin perdu en une méditation profonde, lui murmura à voix basse ! « Regarde près de toi ! »

« Flora ! » fit Corentin, se relevant.

« Non, pas Flora, reprit Hervé, cette fillette est plus âgée, mais elle est sa sœur, j'en suis certain. Je saisis maintenant la ressemblance qui nous intriguait. Tiens ! voici ses parents ! »

Il désignait le couple rencontré dans leur excursion à Guérande, la jeune femme qu'on leur avait dite si attristée de la perte d'un enfant. De leur côté les étrangers les avaient reconnus. Tous en même temps sortirent de l'église.

« Cette rencontre, dit Corentin, très grave, n'est pas, je le crois, un pur effet du hasard. Dieu et la Vierge du Folgoët nous l'ont ménagée pour que nous soyions près de vous les messagers d'une heureuse nouvelle ».

Le visage de la jeune femme, un instant animé du plaisir de la rencontre, s'attrista, soudain.

« Hélas ! il ne peut plus y avoir pour nous qu'une seule bonne nouvelle ».

« Et pourquoi, dit encore Corentin, la regardant fixement, pourquoi ne serait-ce pas celle-là ? »

« M^{me} Lequen l'interrompit :

« Sauriez-vous ?... Mais non, vous ne pouvez savoir ! »

« Dites-moi, reprit Corentin, les yeux toujours rivés aux siens, l'enfant que vous pleurez est-elle morte ? »

« Ah, je le voudrais parfois ! s'écria la pauvre mère. Non, elle n'est pas morte. Des misérables nous l'ont volée. »

« Eh bien, scanda Corentin, en dépit de l'émotion qui lui étreignait la gorge, je crois pouvoir vous dire où est votre petite Fl..., il se reprit, votre petite fille. »

« Florence ! vous disiez bien ! » jeta la fillette, muette jusque là et que l'affirmation de Corentin transfigurait maintenant, tandis que ses parents ne trouvaient pas de mots pour les interrogations qui leur montaient aux lèvres.

L'émotion qui s'était emparée du groupe, formé par les parents de Flora et nos amis, risquait d'attirer l'attention. Corentin proposa :

« Allons un peu plus loin, vers l'édicule du Champ du Couronnement où se chantera la Grand' Messe. Il y a là encore peu de monde. Nous y serons à l'aise pour causer. »

Alors Corentin parla, n'omettant aucun détail, s'étonnant que les Lequen n'aient pas été alertés par l'abandon de Flora, publié par tous les journaux de la région.

« Il n'y a là rien de surprenant, répondit la jeune femme. Que de journaux avons-nous parcourus depuis ces deux ans ! mais ces derniers temps, lassés de n'y trouver aucun indice, nous n'en ouvrons plus aucun. Nous sommes, au reste, ici, tellement éloignés du Midi d'où je suis et où mon mari, ancien quartier-maître, originaire de Guipavas, s'est fixé ! Mais ce que vous nous dites ne nous laisse pas le moindre doute sur l'identité de la fillette abandonnée. »

Les Lequen, en reconnaissance pour la Vierge du Folgoët, tinrent à assister à tous les exercices du Pardon. De la journée ils ne quittèrent pas leurs amis. Le pique-nique obligé entre Messe et Vêpres rappela celui de Guérande.

« Qui nous eût dit alors, s'écria M^{me} Lequen que vous étiez appelés à nous rendre le bonheur ! »

« Les voies de Dieu sont impénétrables ! » prononça le timbre grave de Corentin.

« L'évêque qui parlait tout à l'heure dans la langue de votre pays, dont mon mari retrouve avec tant de plaisir les accents, n'aurait pas mieux dit que vous, Monsieur Corentin. Savez-vous que je vous verrais très bien mitre en tête

et crosse en mains, comme votre saint Patron, je crois », plaisanta M^{me} Lequen.

« Je n'en demande pas tant ! » fit l'interpellé, mi-sérieux, mi-rieur.

Hervé le regarda, inquiet une fois de plus. Ils profita d'un instant où ils se trouvèrent séparés



Procession au Folgoët.

de leurs compagnons par la foule massée maintenant au passage de la procession, pour lui glisser à l'oreille :

« Corentin, est-ce vrai ? songerais-tu à... »

« Ne me demande rien encore, Hervé, répondit doucement son frère. Il me semble que tout bruit de paroles ferait évanouir ce que je sens monter du plus profond de moi-même : le désir d'être l'élu de Dieu ! »

A ce moment, portée par de solides gars du Léon, passait la statue vénérée. L'attention générale se concentra sur elle et les splendides bannières, les croix processionnelles tintinnabulant de leurs clochettes argentines, sur les costumes des femmes en damas rouge et longues cornettes, sur l'évêque bénissant, tandis que des milliers de voix chantaient le tendre cantique : *Patronez douz ar Folgoët...*

*
**

A l'issue de la cérémonie M. de Kerruz, ses fils et nos jeunes gens se retrouvèrent, comme il avait été convenu, près de l'autel de la Vierge. La connaissance entre garçonnets fut vite faite. Sous la conduite du comte, on procéda à une visite détaillée du superbe monument dont le délicat jubé, au granit finement ajouré et sculpté, est, avec la splendide rosace qui s'épanouit au-dessus de la fontaine où se baignait Salaün, l'un des morceaux les plus appréciés dans l'ensemble de ce bel édifice, intelligemment restauré en ces dernières années.

Au château de Kerruz situé sur la jolie anse de Kerhuon, l'accueil fut charmant fait par la comtesse et ses trois fillettes : Haude, Yvonne et Goulvine. Il fallut aux « pèlerins », comme les appelait gentiment Haude, refaire cent fois le récit de la découverte des parents de Flora.

« C'est encore une plus jolie histoire que dans les livres » avait déclaré l'impétueuse Yvonne. Mais, dites, M. Corentin, quand saurez-vous que Flora est bien la petite fille de M. et de M^{me} Lequen ? »

« Nous le saurons dès demain par un télégramme que M^{me} de Kerruz voudra bien ouvrir, au cas où nous serions absents », répondit Corentin, à la grande joie de la blondinette.

*
* *

Les trois jours que les frères Galonsec avaient décidé de consacrer au pays brestois comporteraient une excursion au Conquet et à la Pointe Saint-Mathieu, une seconde à Ouessant, enfin la troisième journée aurait exclusivement Brest pour objet.

Avant de filer sur le Conquet, M. de Kerruz conduisit ses jeunes compagnons sur le cours d'Ajot afin, qu'en tout premier lieu, ils pussent admirer le panorama incomparable de la rade. Le châtelain en indiqua les points principaux :

« Tout d'abord remarquez l'entrée du Goulet, cette vaste porte sur l'océan et le Nouveau Monde, protégée par ses cinq phares ; sainte Anne du Portzic à qui nos marins ont une touchante dévotion. Voici le gracieux port de Camaret, le plus important pour la pêche des crustacés, la

pointe Espagnole, l'île Longue, le Fret desservant la presqu'île de Crozon. A l'extrémité de celle-ci la mer a creusé les grottes de Morgat comme celles du cap Fréhel sur la Manche. Tout au fond est Lanvéoc, puis sur la gauche, l'île Ronde, derrière laquelle est la rivière du Faou bordant l'ancien monastère de Landévennec, fondé par saint Guénolé. Voici encore les lointains de Plougastel-Daoulas, le pays des fraises. Il s'en fait en Angleterre une grosse exportation par le port de commerce de Brest, le troisième de nos ports bretons après Nantes et Saint-Nazaire. Saint-Malo et Lorient viennent ensuite. Plougastel est encore célèbre par son magnifique calvaire et son original costume aux couleurs voyantes, ses mariages, se réunissant en un même jour parfois jusqu'à 36 couples. Enfin, en bons écoliers, vous n'ignorez sans doute pas qu'en plus de l'Elorn, rivière de Landerneau, notre rade reçoit l'Aulne, rivière de Châteaulin, qui est presque à l'extrémité du canal de Nantes à Brest, rencontré à plusieurs reprises sur votre parcours. Ce canal, ajouta M. de Kerruz, sert surtout aux gros transports comme, par exemple, ceux des ardoises de la région de Châteaulin, des granits de la côte ».

Au moment de quitter le cours, M. de Kerruz attira l'attention de ses jeunes compagnons sur le monument du *Souvenir Américain*, haut de 20 mètres.

« Si je vous le signale, dit-il, c'est parce qu'il est précisément en granit rose de nos carrières de Laber qui ont fourni la matière du piédestal de l'obélisque de Louqsor, à Paris ».

Au Conquet qui accroche drôlement ses maisons sur les flancs escarpés de la colline — pays natal du grammairien breton Le Gonidec — on fit halte.

« Je tiens, dit M. de Kerruz, en souriant, à ce que mes bons « pèlerins » qui ont visité le lieu de naissance du Père Maunoir, s'agenouillent également près du tombeau de son saint prédécesseur dans les missions bretonnes, Michel Le Nobletz, un compatriote, puisque né au château de Kero-dern, en Plouguerneau ».

A la Pointe Saint-Mathieu (Saint-Mathieu de Pen-ar-Bed, fin de terre) on déjeuna dans les impressionnantes ruines de l'ancienne abbaye, des excellentes provisions apportées de Kerruz.

« Cette abbaye, dit le comte aux enfants, fondée au VI^e siècle, par saint Tanguy, patron de mon fils Tanguy, est ainsi appelée parce que des navigateurs léonards revenant d'Ethiopie y déposèrent le corps de l'apôtre saint Mathieu. Elle fut ravagée, comme toute la pointe et le Conquet, par une descente des Anglais, en 1758. Déjà, en 1512, la flotte anglaise d'une part, et la flotte française et bretonne d'autre part, s'étaient rencontrées dans le canal du Conquet. Portzmoguer, né à Plouarzel,

commandait la *Cordelière*, le beau bateau de la duchesse Anne. Le feu ayant pris au navire, Portzmoguer accrocha le vaisseau ennemi, lui communiquant ainsi l'incendie. Il y périt, mais avec lui presque tout l'équipage anglais. »

*
*
*

Comme l'auto, au soir de cette journée, arrivait à la grille de Kerruz, elle fut accueillie par les cris nourris des fillettes demeurées au logis :

« C'est Flora ! c'est Flora ! la petite fille de M. et de M^{me} Lequen ! »

Les jeunes gens rejoignirent la bande joyeuse dans le grand hall où, un télégramme à la main, se tenait la comtesse. Elle le tendit à Corentin qui lut :

« Vous gardons éternelle reconnaissance pour nous avoir rendu Flora : Vous écrivons sitôt rentrés ».

« Maintenant, dit la comtesse, voici une volumineuse correspondance, de bonnes nouvelles, je l'espère ! ».

Corentin ouvrit le pli et poussa un cri : « Une lettre de papa adressée à maman et qu'elle nous envoie ! »

Or voici ce que disait cette lettre :

« Ma chère femme. Ne vas-tu pas croire que c'est un revenant qui t'écrit ? Un revenant qui a

bien pensé ne jamais vous revoir ! Fait prisonnier à Tahure, j'ai d'abord été dirigé sur Trèves. Puis à la suite d'une mutinerie dans la répression de laquelle je me suis trouvé englobé sans y avoir eu la moindre part, je fus envoyé à Langelsaltza (Prusse orientale). De là, avec trois de mes compagnons, j'ai pu m'enfuir et passer en Russie, pays ami, croyions nous... Prisonnier des Soviets, je fus affecté au travail particulièrement pénible du mineur. Je me suis trouvé ainsi absolument séparé du monde, jusqu'au jour où épuisé, incapable du plus petit effort, on m'a ramené dans un hôpital de la frontière polonaise. Là j'ai appris la victoire de nos armes. Cette joie m'a rendu des forces. J'ai alors préparé une nouvelle évasion, heureuse cette fois, si ce n'est que fatigues et émotions, jointes aux souffrances passées, dont je suis mal remis, m'immobilisent ici pour un certain temps encore. A l'hôpital de Vilno je suis parfaitement soigné par d'excellentes religieuses. Elles prétendent me rétablir complètement, mais je ne le serai qu'après vous avoir tous embrassés, espérant retrouver sans aucun vide notre cher foyer. »

« Cette lettre est étrange, remarqua M. de Kerruz, votre père semble tout ignorer des démarches de M^{me} Calonnec et n'en avoir pas été atteint. »

Une lettre de la fermière donnait la clef de l'énigme.

« Vous ne pouvez vous faire une idée, mes chers enfants, écrivait M^{me} Calonnec, des tortures par lesquelles je viens de passer. Malade et incapable d'écrire, je n'ai pu vous les faire partager. C'est fort heureux, du reste, puisque le Bon Dieu et nos chers Saints ont eu enfin pitié de nous comme vous l'apprend la lettre de votre bien aimé père. A peine partis, le télégramme que je vous adressais à Saint-Brieuc et la lettre qui suivait, j'en recevais une de mon correspondant allemand. Dans sa hâte de me communiquer une bonne nouvelle, il reconnaissait, me disait-il, avoir trop superficiellement interrogé le malade de Langelsaltza, dont la mémoire n'avait pas encore recouvré toute sa lucidité. Un nouvel interrogatoire lui faisait constater sa méprise. Il s'en excusait de son mieux. Mais le coup était porté. Je dus m'aliter. Enfin la réception, sur les entrefaites, de cette bienheureuse lettre, a mis fin à un état qui inquiétait vos sœurs. Maintenant le bonheur m'aide à me remettre. Continuez votre voyage, mais soyez ici dans les derniers jours du mois, afin de me seconder aux préparatifs du retour de votre père... »

« En voilà une émotion ! répétait Corentin, tout pâle encore. Comme il ne faut jamais désespérer de la Providence ! Je vais tout de suite répondre à notre mère et... mais oui ! à notre père en lui donnant notre adresse chez le chanoine Lavret à Quimper. »

*
**

La traversée d'Ouessant dans l'excellent et confortable yacht de M. de Kerruz, que connaissaient déjà Corentin et Hervé, et dont les hommes d'équipage étaient des marins éprouvés, se fit sur une mer presque paisible. Même le rude courant du Fromveur ne se laissait pas trop sentir. On pouvait donc faire voile sur Lampol, le port de l'île, assez souvent inaccessible, en sorte qu'un refuge a dû être établi dans la baie du Stiff.

Le mal de mer n'ayant atteint aucun de nos excursionnistes, M. de Kerruz se faisait un plaisir de répondre à leurs questions ou de les renseigner sur ce qu'il pensait devoir les instruire ou les intéresser. Il leur nommait la succession d'îles formant l'archipel d'Ouessant : Banalec, Beniguet, Molène où, en 1896, s'échoua le paquebot anglais, le *Drumont-Castle*. Il leur rappelait l'héroïsme de du Couëdic, blessé dans ces parages, peu après la célèbre bataille d'Ouessant de 1778, et continuant, malgré ses horribles blessures, à assurer le commandement, l'habileté du général Millet, commandant de la place, lors des incidents de Fachoda. Grâce à lui, Ouessant fut sauvée de l'occupation anglaise.

Du pont de la *Mouette* on apercevait l'île se dressant, telle une citadelle avancée dans la mer qu'elle domine des remparts naturels de ses hautes falaises. Ayant pris leur repas à bord, les

passagers saluèrent, au débarqué, la petite église au bas de laquelle est une urne funéraire.

« Dans cette urne, expliqua M. de Kerruz, sont déposées les croix de cire ou *broëlla* que remet le clergé à la famille d'un « péri en mer ». Près de la broëlla exposée sur un linceul, à la maison même du mort, se fait la veillée mortuaire. Cette croix représente le défunt à la cérémonie de la levée du corps. L'Office des obsèques terminé, le prêtre l'introduit dans l'urne. Celle-ci, une fois remplie, les croix en sont versées dans l'ossuaire que vous pouvez voir au milieu du cimetière, portant cette brève, mais éloquente inscription : « hélas ! »

Après une courte prière récitée à l'intention de ces pauvres marins tragiquement disparus, les jeunes gens se disposèrent à parcourir les hautes falaises où paissent les jolis moutons nains de la petite race d'Ouessant, appelés à fournir les tables d'hôtel des excellents gigots de « pré-salé ». Ça et là nos amis rencontrèrent des femmes à l'étrange coiffe d'où s'échappe la chevelure et rappelant la coiffure des campagnes de Sienna (Italie).

*
**

« Nous avons aujourd'hui une journée des plus remplies, disait, le lendemain, M. de Kerruz, tandis que l'auto se dirigeait vers Brest que l'on se proposait de visiter. Deux mots sur les débuts

de notre grande ville maritime sont indispensables :

Brest prit naissance, comme ville, au pied de sa citadelle. L'origine de ce château (c'est le cas de le dire) se perd dans la nuit des temps... Au IX^e siècle il était la possession des comtes de Léon, puis il passa dans le domaine ducal. Lors de la Guerre de Succession de Bretagne, les Anglais tinrent garnison à Brest et Jean IV, qui leur avait remis cette forteresse en dépôt, ne put, même par les armes, se la faire restituer. Les Anglais ne consentirent à la rendre que vingt ans après...

« Montons, si vous le voulez, à la tour du Donjon, dit M. de Kerruz, lorsque l'auto se fut arrêtée au pied de la masse imposante des vieilles murailles, parfaitement conservées. De là nous aurons une vue splendide sur le port, la ville et la rade. Vous comprendrez mieux la paresse de Messieurs les Anglais à se démunir d'une place de ce genre et les efforts, qu'à plusieurs reprises, ils firent pour s'en rendre maîtres à nouveau. Leurs descentes sur ces côtes ne se comptent pas. »

« Brest, avança Corentin, prit, il me semble, sous la Ligue, parti contre les Ligueurs. »

« Vous dites bien. Son gouverneur, René de Rieux, marquis de Sourdéac, lui mérita, par sa fidélité à Henri IV, le « droit de bourgeoisie ». Mais sa véritable fortune, Brest la doit à Richelieu

d'abord qui, voyant la nécessité de créer une marine nationale, pourvut le port d'un certain nombre d'unités et organisa sa vie maritime, en même temps qu'il complétait les fortifications du château. Colbert vint ensuite qui développa les visées de son prédécesseur et Vauban, appelé pour défendre Brest contre les prétentions de Guillaume III, roi d'Angleterre, exécuta les formidables travaux qui la placèrent au premier rang des villes fortifiées. »

Du pont tournant qui relie Brest à son important faubourg de Recouvrance et qu'une manœuvre très simple ouvre au passage des vaisseaux de guerre, M. de Kerruz nommait tour à tour les différents établissements qui se pressent dans le vaste Arsenal : le Magasin Général, la Chaudronnerie, la Corderie, l'ancien Bagne...

« Lorsque Brest abritait les bagnards, disait-il, des évasions se produisirent plus d'une fois. En ces circonstances le canon tonnait. Ce serait là, prétend-on, l'origine de l'expression : Tonnerre de Brest ! »

Les enfants rirent de bon cœur.

« Enfin, ajoutait le comte, ce formidable arsenal est un monde qui se suffit à lui-même. Il a ses ateliers pour les constructions et réparations de navires, des cales à cet effet. Voyez cette grue monumentale qui soulève des charges

énormes... Mais pour avoir une idée de l'animation extraordinaire qui règne là, de l'effroyable tintamarre fait des coups de marteau frappant l'enclume, des cris stridents des sirènes partant des chalands et des vedettes qui vont et viennent sur la Penfeld, pour vous bien expliquer les immenses travaux accomplis, en vue d'approfondir les ports par le creusement des différents bassins, il eût fallu avoir le loisir d'y pénétrer. Je regrette de ne pouvoir vous montrer de plus près la fameuse pièce de canon, la *Consulaire*, à la bouche de laquelle fut attaché le P. Vacher, avec dix autres Français, lors du bombardement d'Alger par la flotte de Duquesne, en 1682. Leurs débris furent lancés sur le vaisseau amiral... »

Hervé frissonna...

« Un souvenir plus plaisant eût été, compléta le comte, la vue du brillant canot de l'Empereur... »

Puis il leur parla des différentes Ecoles :

« Nous avons, ici, leur dit-il, l'École navale (le Borda) nom qui lui restera toujours du vieux vaisseau-école, ce Borda auquel rêve, après son père, mon fils Tanguy... Mais tout le monde ne rentre pas à Navale et beaucoup ont le goût de la mer. Il y a donc l'École des pupilles, qui fournit l'École des mousses, l'École des apprentis-marins, celle d'hydrographie, de dessin, de maistrance, que sais-je ?... »

Avant de se rendre en rade pour la visite du *Kerguelen* à laquelle les avait conviés l'amiral Dufeu, ami de M. de Kerruz, celui-ci et ses jeunes compagnons firent quelque peu connaissance avec l'intérieur de la ville encore encerclée de ses remparts. L'hôpital maritime, l'un des mieux aménagés qui soient, le Musée, dont la merveilleuse collection d'oiseaux et de papillons aux chatoyantes couleurs transporta nos enfants, l'église Saint-Louis, vaste édifice dans le goût classique, les places bien percées, tel est l'ensemble d'une ville dont la rade et le mouvement des ports, port de commerce et port militaire, concentrent, semble-t-il, toute l'importance. Sachant intéresser ses jeunes pèlerins du *Tro-Breiz*, M. de Kerruz ne manqua pas de leur rappeler l'existence, en son temps, de la chapelle des Sept Saints, aujourd'hui disparue. Il leur cita encore les illustrations brestoises : l'amiral Linois, vainqueur des Anglais dans la baie d'Algésiras, l'historien Levot, le physicien et astronome, Alexis Rochon, l'écrivain maritime, Edouard Corbière, les peintres de marine, Nicolas et Pierre Ozanne, le poète, Hyppolite Violeau.

* * *

A bord du *Kerguelen* les arrivants trouvèrent M^{me} de Kerruz et ses deux plus grandes fillettes, les attendant au salon où était servie une élégante collation. Sur l'aimable invitation de l'amiral

tous y firent honneur. Puis la visite commença :

« Je vous conduis d'abord, déclara l'amiral, à la partie la plus importante du cuirassé, son centre d'action, en temps de combat, son cerveau, pourrait-on dire, puisque, de là, partent toutes les commandes, tous les ordres, tous les porte-voix, lesquels y aboutissent également : le blockhaus. C'est, comme vous le voyez, un abri blindé d'une épaisse cuirasse d'acier, établi sur la passerelle et destiné à mettre le commandement en sûreté. Aussi est-ce là que se tiennent le commandant du navire, l'officier de manœuvre, les transmetteurs d'ordres... Des orifices, ménagés dans le blindage, permettent, cependant, la vue au dehors. »

Les enfants s'en étant approchés se rendirent mieux compte des explications de l'amiral qui poursuivit :

« Immédiatement au-dessous du blockhaus, avec lequel il se garde en communication constante, au moyen d'un tube cuirassé, muni à l'intérieur d'un escalier en fer, se tient le commandant en second. Il peut ainsi, sans passer par un espace découvert, remplacer le commandant si celui-ci a été tué. Ce « poste central » renferme lui aussi tous les éléments de vitalité, se prête à toutes les manœuvres, au cas où le blockhaus serait démoli. »

« Et les canons ? demanda Tanguy. Ils ont bien leur place dans les tourelles, n'est-ce pas ? »

« Les tourelles que vous voyez sur ce cuirassé, tant à l'avant qu'à l'arrière, n'ont en effet d'autre fin que de les recevoir. Chacune de celles-ci comporte deux canons de 305. Le navire possède, de plus, des tubes lance-torpilles contre les sous-marins et un système de défense aérienne. »

Après avoir remarqué, sur la passerelle, la chambre de veille, on descendit aux machines, puis ce fut le tour des appartements : carré des officiers, chambres. Les enfants virent encore les cuisines, la boulangerie du bord, l'espace ménagé pour parquer le bétail embarqué et tué en cours de route à mesure des besoins, les soutes à biscuits...

Tandis que la visite terminée l'amiral obligeait ses amis à se reposer au salon, la jeunesse demeurée sur le pont ne se lassait pas d'admirer, sillonnant la rade, les canots, semblables à des jouets d'enfants, où les rameurs, marins de l'Etat, vêtus du costume de toile blanche, à col bleu, frappent l'eau dans l'ensemble le plus parfait et la cadence la plus harmonieuse...



Un cuirassé.

CHAPITRE X

La dernière étape du Tro-Breiz

SOMMAIRE. — Creac'h-Euzen. — La clôture du pèlerinage. — A travers Quimper. — Locmaria. — La descente de l'Odet. — Le haut fait de Furic. — Le phare d'Eckmulh. — Le retour à Kerlévénez. — Une conversation décisive.

A leur descente du train de Brest, le dimanche au soir, les deux pèlerins furent cueillis par le chanoine Lavret et son neveu Yves, élève de dernière année au Petit Séminaire de Pont-Croix, actuellement en vacances chez son oncle. La présentation faite par ce dernier mit si bien à l'aise les jeunes gens, qu'en arrivant au seuil de Creac'h-Euzen, propriété du chanoine, voisine de l'Hôpital, Grand Séminaire avant la Révolution, ils s'imaginaient s'être toujours connus... Deux lettres attendaient les voyageurs, l'une portant le timbre de Pologne, et émanant de leur père.

« Mes chers enfants, écrivait l'ex-prisonnier, avec quelle joie je vous adresse cette lettre chez notre bon ami, en ce Quimper où s'achève en action de grâces le touchant pèlerinage que, sur ton initiative, mon cher Corentin, vous avez entre-



Rencontre de saint Corentin et du roi Gradlon dans la forêt de Névet.

pris ! Je ne puis assez vous dire le plaisir que je me promets du récit de votre pieux et instructif voyage, voyage si agréable à nos vieux Saints qu'ils se sont rendus à vos prières. Et ce plaisir ne saurait désormais tarder ; une quinzaine tout au plus ».

L'autre missive était de M^{me} Calonnec, pressant le retour. Il fut donc convenu de n'accorder à Quimper et à ses environs, si intéressants pourtant, que ce que l'on ne put refuser aux instances du bon chanoine, soit quatre à cinq jours. Les événements allaient se charger de réduire ce chiffre.

*
* *
*

Avant toute autre chose, Corentin et Hervé tenaient à terminer leur pèlerinage comme ils l'avaient commencé, c'est-à-dire par la confession et la communion. Le chanoine Lavret célébra la Messe à leurs intentions à l'autel même de Saint-Corentin où est enchâssé le très beau reliquaire contenant l'os d'un bras. Corentin avait demandé à l'ami de son père la faveur d'être son servant. Il s'acquitta de sa fonction avec un recueillement tel que M. Lavret ne fut peut-être pas éloigné de présager l'avenir...

La cathédrale de Quimper est sobre et majestueuse, dans ses lignes, malgré la forte inclinaison de son axe vers la gauche, inclinaison voulue, pense-t-on, pour rappeler celle du Christ en croix ;

dans son ameublement, dont les pièces les plus remarquables sont la chaire et le maître-autel, celui-ci véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie ; dans ses fresques, dues au peintre breton, Yan Dargent. Elle présente bien aux visiteurs, sous le demi-jour atténué de ses hauts vitraux, l'aspect apaisant de la Maison du Seigneur... Il en est de plus magnifiquement belles. Il en est peu qui parlent plus à l'âme... Ce fut un charme pour les jeunes Calonnec d'y entendre le chanoine Lavret leur rappeler la vie du saint Fondateur.

« Je ne vous apprendrai rien, leur disait-il, en reprenant un récit que vous connaissez déjà. Vous savez que saint Corentin naquit dans notre Cornouailles, au VI^e siècle, de parents émigrés de Grande-Bretagne. De bonne heure, il se retira dans la solitude de Nevet, en Plomodiern. Là se placent ses rapports avec l'ermitte saint Primel, et la Légende bien connue de son petit poisson. »

« Dont il coupait un morceau chaque fois qu'il en était besoin » s'empressèrent de dire, ensemble, Corentin et Hervé...

« ... et dont il nourrit le roi Gradlon et sa suite venus le visiter dans sa forêt. C'est alors que, rempli d'admiration pour la vertu du solitaire, Gradlon décida d'en faire l'évêque de sa ville, Corisopitum (Quimper), située au confluent du Steir et l'Odet. Il lui donna pour bâtir sa cathédrale l'emplacement de son propre palais. Les

reliques du saint évêque, considéré très justement « comme une des brillantes lumières de la Cornouailles », furent dérobées à la fureur des Normands et envoyées à Tours. Cependant à la cathédrale de Quimper fit retour l'os d'un bras qui, porté en procession durant la terrible épidémie de peste de 1640, en obtint la cessation. Il fut caché pendant la Révolution par les soins d'un pieux menuisier, Daniel Sergent, dans la paroisse voisine d'Ergué-Armel, qui compte, au nombre de ses enfants, le distingué linguiste-missionnaire, Mgr Calloc'h. Le culte ne fut repris solennellement qu'en 1888, par des fêtes grandioses, commémorées depuis, chaque année, à l'intérieur de la cathédrale, le dimanche suivant le 12 décembre, fête du Saint. »

Près de la chapelle du Saint-Sacrement, seule partie romane de l'édifice et remontant peut-être au XI^e siècle, M. Lavret fit remarquer aux visiteurs les sept Saints de Bretagne peints dans le retable de l'autel, la très belle statue d'albâtre de la Vierge et celle de saint Jean Disalcéat, en bois, sauvée du pillage de la cathédrale, en 93, grâce à l'initiative d'une femme du peuple, Catherine Boustouler. Il signala encore à leur attention le saint Jean-Baptiste en albâtre des fonts baptismaux et la chapelle du Précieux Sang.

« Cet autel, leur dit-il, renferme la précieuse relique des Trois gouttes de Sang tombées des

pieds du crucifix, lorsque se leva sur lui la main d'un parjure refusant de reconnaître le dépôt d'un trésor, à lui confié, par un ami partant en Terre Sainte, ainsi que le rappelle le vitrail de cette chapelle. La tête du crucifix miraculeux est aussi conservée dans le reliquaire. »

Avant de quitter la cathédrale, M. Lavret montra aux jeunes gens, à droite du chœur, l'emplacement de l'autel du Tro-Breiz, jadis adossé au pilier où est actuellement une statue de saint Corentin.

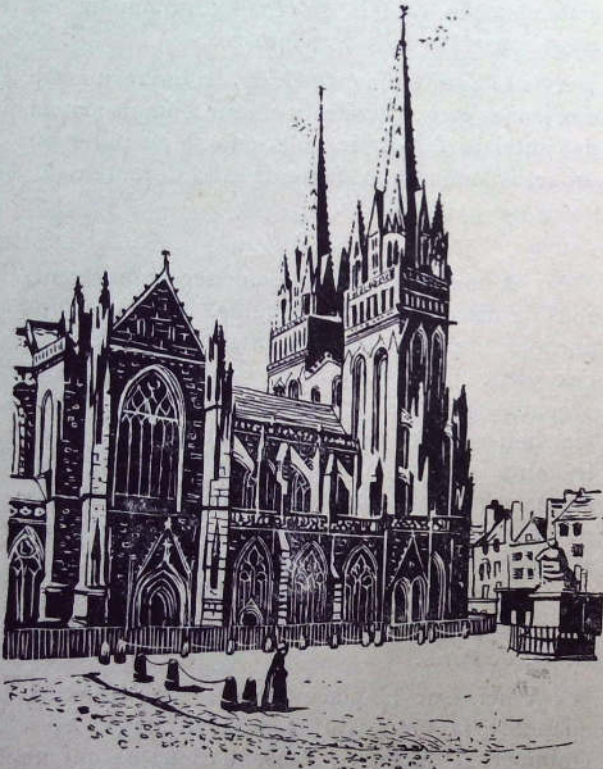
* * *

Au dehors les jeunes Calonnec admirèrent, sous la direction de leur guide, les belles proportions du monument, aussi harmonieux à l'extérieur qu'à l'intérieur. De riches détails ornent les porches ; celui du centre présente une fort belle statue de pierre du Christ-Roi. Enfin les tours se couronnent de deux flèches élancées entre lesquelles, cambrée, crinière au vent, la monture du roi Gradlon semble entraîner le vieux monarque vers quelque fantastique randonnée... Au chevet, la délicieuse sacristie, reproduction par le même artiste, Viollet-le-Duc, de celle de N.-D. de Paris.

« Voici, sur la place de ce nom, disait le chanoine, la statue du médecin Laënnec, né à Quimper. Il découvrit l'auscultation, ce qui ne l'a pas empêché d'être un grand chrétien ».

« Preuve que la religion ne rend pas si bête que ça » fit comiquement Hervé.

On rit. M. Lavret nomma quelques célébrités



Cathédrale de Quimper et place Laënnec.

de Quimper : Michel Marion qui, à la tête d'une flottille quimpéroise, vint au secours du duc François II, assiégé dans Nantes par ses barons ; le chanoine Moreau, auteur de l'*Histoire de la Ligue* ; Guy Autret de Missirien, littérateur et hagiographe ; le fameux nabab, René Madec, et de Kerguélen, tous deux hardis navigateurs ; les critiques, Elie Fréron, courageux adversaire de Voltaire et son collaborateur, l'abbé Royou ; les P.P. Jésuites Hardouin et Bougeant, écrivains de talent ; le peintre Valentin, né à Guingamp, mais enterré à Quimper ; le poète de la *Chanson du cidre*, Frédéric Le Guyader, né à Brasparts et mort à Quimper.

Le Musée, riche en œuvres de valeur, intéressa surtout nos jeunes amis par la reproduction, en personnages de cire, d'une noce bretonne vêtue des anciens costumes. On parcourut ensuite les rues étroites ayant conservé quelques jolies vieilles maisons et même, dans des cours particulières, des substructions d'anciens couvents dont celui des Cordeliers eut sa si belle église à l'endroit où s'élèvent maintenant les Halles. Des monuments comme la chapelle du Lycée, ancienne chapelle des Jésuites, renfermant le cœur du P. Maunoir, la Gendarmerie (communauté de la Retraite avant 89) rappellent de précieux souvenirs. Ici flotte encore, comme à l'ancien couvent des Calvariennes, prison durant la Révolution, et devenu caserne depuis l'expulsion du Grand-

Séminaire, celui de Victoire de Saint-Luc, fille du Parlementaire breton, et nièce de Mgr Conen de Saint-Luc, dernier évêque de Quimper avant la Révolution.

« La Cause de Victoire de Saint-Luc est en instance à Rome, dit M. Lavret. La Vénérable mourut sur l'échafaud pour avoir peint des images du S.-C. »



La Tour d'Auvergne.

« En face de vous, continuait Yves, est le monument du héros carhaisien, La Tour d'Auvergne, qui mérita, de Bonaparte, le titre de premier Grenadier des Armées de la République. »

Quelques restes de remparts continuent à attester le passé militaire de Quimper. La ville souffrit cruellement du long siège que, au cours de la Guerre de Succession de Bretagne, Charles de Blois mit devant cette citadelle de Jean de Montfort, son rival (XIV^e siècle).

« 1500 au moins des habitants de Quimper furent alors passés au fil de l'épée, dit le chanoine Lavret. Sous la Ligue, bien que soumise par Mercœur, la ville fut pillée par la Fontenelle et ses troupes. Mais traversons donc la rivière, voulez-vous ? puisqu'aussi bien nous arrivons au petit

port où, à certaines heures, la marée permet l'accès de navires d'assez fort tonnage, transportant bois, vins, charbons. »

« Nous voici, dit le chanoine en posant le pied sur le sol de Loc-Maria, dans le très vieux Quimper, le Quimper primitif. Nous allons y saluer la Vierge dans son antique sanctuaire, église priorale du XI^e siècle, l'un des plus purs types du style roman. Un prieuré de Bénédictines a succédé au monastère fondé au XI^e siècle par le comte Alain Canihart, pour sa fille Hodiérne. »

« Pourrons-nous, après ceci, demanda Corentin, au sortir du sanctuaire, visiter l'une des Faïenceries ? »

Ce désir se réalisa, d'autant plus facilement, que le chanoine Lavret ayant, précisément, affaire à la Maison Henriot, l'industriel donna obligeamment aux visiteurs quelques renseignements sommaires sur la fabrication des faïences, dites de Quimper, qu'elles portent l'une des deux marques en renom, Hen Riot ou H.B.

« La pâte de ces faïences, leur dit-il, est composée de diverses argiles choisies et mélangées selon le résultat désiré. Voici les appareils où elles sont délayées et réduites à l'état de bouillie claire et filtrée, puis pressée. Elles sont alors transformées en ces sortes de galettes que vous voyez plus loin. »

« On dirait de la bouillie d'avoine, fit Hervé amusé, mais la galette ne ressemble guère aux fines « crêpes à dentelle », cette délicieuse spécialité de Quimper. Elle me paraît même un peu sèche. »

« Il faut en effet qu'elle le soit, reprit en riant l'usinier, avant d'être à nouveau malaxée, puis découpée pour usage ; enfin livrée selon les pièces à obtenir, aux divers procédés de « tournage » de « moulage » de « calibrage. »

« Oh ! que c'est donc curieux s'écria Hervé, cet ouvrier à son tour ! On dirait, qu'à chaque mouvement de rotation, le vase monte, monte. »

« La forme donnée, continuait l'industriel, c'est ensuite la première cuisson. Puis le bain d'émail d'où les pièces sortent enduites d'un vernis sur lequel il est procédé aux décors. Enfin une dernière cuisson, qui rend éclatant et l'émail et les couleurs et les fait ressortir, est obtenue dans des boîtes réfractaires. Celles-ci mises au four sont constamment entourées de flammes. De cette cuisson nos produits artistiques, les seuls que, pour notre part, nous fabriquons à peu près désormais, à l'exclusion de la faïence ordinaire, sont prêts pour la mise en vente. »

On revint à Creac'h-Euzen par les belles allées de Loc-Maria, au pied du Mont Frugy, qui fait à Quimper un fond admirable de verdure, par les quais, que de légères passerelles relie aux deux

rives. De l'un et de l'autre côté de celles-ci sont la préfecture reconstruite en partie d'après le style Renaissance, et la masse imposante de l'ancien évêché transformé en Musée d'antiquités.



L'église de Loc-Maria.

*
* *

Ce fut à son neveu que le chanoine Lavret, empêché de les accompagner, confia le lendemain ses jeunes hôtes pour la descente de « la plus belle rivière de France », l'Odet. Par la vaste baie de Kerrogan, le fleuve s'en va vers la mer, tantôt élargissant son lit entre les rives, tantôt le rétrécissant pour former les vire-courts où le bateau semble emprisonné. Parcs et jardins des jolis châteaux, échelonnés tout au long

sur les coteaux, descendent le plus souvent jusqu'à la rivière, où baignent les pieds de leur massifs et de leurs grands arbres.

Du gentil port de Bénodet le *Terfel* repartait pour Beg-Meil, petit Eden aux charmantes plages, aux lumineuses perspectives sur la baie de la Forêt, Concarneau, Trégunc ; au loin, sur les Glénans et l'île de Groix. Ses pommiers, son cidre doux, ses chemins creux, son climat presque méditerranéen ont trouvé leur chantre dans le délicat poète fouesnantais, Jos Parker. Entre Beg-Meil et Fouesnant, est l'École départementale d'Agriculture du Bréhoulou. Une vedette déposa nos amis à Concarneau.

« Je vous présente, mes chers amis, dit avec une emphase voulue Yves Lavret, le premier port thonnier du monde, sinon par la production, du moins par la vente et la conservation. Tenez ! voyez donc ces gros poissons si bien rangés, la queue en l'air, sur les camions qui les conduisent aux usines. »

Après avoir circulé dans la curieuse Ville Close qui garde fidèlement ses fortifications élevées par Vauban, le désir vint aux jeunes gens de visiter l'une de ces usines où s'accomode, pour être conservée, la sardine que, toute fraîche, ils venaient de déguster tout à l'heure... La « friture » c'est-à-dire l'opération par laquelle la sardine, nettoyée et

rangée sur des claies, est plongée dans l'huile bouillante, les intéressa extrêmement. Ils virent ensuite la mise en boîtes, bien soudées et serties, du petit poisson qui, ainsi apprêté, ira porter au loin la renommée des usines bretonnes.

« Concarneau, à lui seul, possède une trentaine d'usines, leur avait dit le contre-maitre, et ces usines, avait-il ajouté, font, non seulement la sardine et le thon, mais l'anchois, la langoustine, les légumes verts. »

* * *

Revenant vers le port, après avoir vu le vivier et être entrés dans les chantiers de l'immense église byzantine en construction, nos touristes considérèrent, une fois de plus, les grosses murailles de l'enceinte et leur pont-levis.

« De longue date, disait Corentin, Concarneau était ville forte pourvue de batteries pour la défense de son port. C'est en cette qualité que, sous la Ligue, elle fut tour à tour entre les mains des deux partis. »

« Mais peut-être, avança Yves Lavret, ignorez-vous un fait postérieur que l'on pourrait appeler le « haut fait de Furic » ? C'est en effet l'exploit d'un modeste marin ».

« Tout comme Hervé Rielle, alors ! » s'exclama Hervé.

Il se trouva en effet que, tout comme le héros du Croisic, Furic sauva le *Vétéran* commandé par le prince Jérôme Bonaparte, et poursuivi par les Anglais, en guidant le vaisseau au milieu des récifs qui défendent l'accès du port.

« Ce fait accompli à 33 ans, lui valut la Légion d'honneur à 86. Comme quoi, acheva gaiement Yves, il ne faut jamais désespérer de rien. »

*
**

« Eh ! mes chers amis, voici du nouveau, s'exclama le chanoine Lavret, à peine les jeunes gens, rentrant de leur excursion, avaient-ils franchi le seuil de Creac'h-Euzen. Votre père avance, paraît-il, son retour et votre mère me télégraphie qu'il vous faut rentrer sans faute après-demain. J'ai donc arrêté le plan de la journée qui nous reste : Audierne et la Pointe du Raz, Pont-l'Abbé et Penmarc'h. »

Bien que la cause de ce départ précipité fût heureuse, le bon chanoine regrettait, pour ses petits amis, tout ce qu'il se voyait obligé d'abandonner : la visite de l'important Etablissement du Likès, où, à côté de l'enseignement primaire est une Ecole d'enseignement professionnel (commercial, agricole et industriel) ; celle des environs immédiats de Quimper : Kerdévot, la Mère de Dieu (sanctuaires de la Vierge ; dans le dernier, le P. Maunoir reçut le don de la langue bretonne)

les Papeteries d'Odet, le Stangala, petite Suisse en miniature où l'on crut découvrir des gisements de charbon, celle enfin, du joli port de Douarnenez.

« A Douarnenez, notre grand port sardinier, voisin de Sainte-Anne la Palud, vous eussiez contemplé, dominée par les sommets du Menez-Hom, la baie magnifique que l'on se plaît à comparer au golfe de Naples... Ce n'est du reste que plaisir retardé, car je vous retiens, dès maintenant, pour les vacances prochaines... »

..... Comme si le temps avait voulu s'associer aux regrets de ce départ brusqué des jeunes Calonnec, une brume épaisse voilait les contours de la côte tourmentée et déchiquetée de la Pointe du Raz, l'un des passages les plus redoutés des marins. L'île de Sein, cette ancienne retraite des prêtresses du culte druidique, se devinait, tel un radeau perdu en plein Océan. Le phare d'Armen, avec ses éclats portant jusqu'à 20 milles en mer, la signale au loin...

Le chanoine Lavret désigna aux enfants, la Baie des Trépassés, au dessous d'eux :

« C'est là, leur dit-il, que, d'après la croyance commune, la mer rejette les corps des naufragés. C'est ce qui a valu à la Vierge de marbre qui, depuis 1904, surmonte tout ce chaos, le vocable de N.-D. des Naufragés. »

Le petit port d'Audierne, habituellement do-

miné par les maisons étagées sur sa colline, disparaissait, lui aussi, à demi sous la brume :

« Il fut, au XVI^e siècle, important pour ses pêcheries de morue, apprit Yves Lavret à ses camarades. Actuellement il s'y fait, outre la pêche à la sardine, celle de la langouste, du homard, et du maquereau, sans oublier les saumons de la rivière le Goyen... »

*
* *

Lorsque, dans l'après-midi, les excursionnistes arrivèrent à Pont-l'Abbé, le soleil essayait de percer la brume... Ils profitèrent de cette demi-éclaircie pour se rendre au phare d'Eckmühl,



Phare d'Eckmühl.

haut de 60 mètres, et dont le feu électrique balaye la mer à plus de 35 milles. De la lanterne les touristes purent tout juste dénombrer les monuments presque tous en ruines qui jalonnent la plaine : la belle église de Tréoultré-Penmarc'h avec sa tour inachevée, l'imposante façade de Saint-Guénolé, l'ancienne chapelle de Sainte-Thumette, celles de Saint-Pierre, Saint-Fiacre, enfin N.-D. de la Joie, sanctuaire très aimé des marins qui, dans le péril, invoquent la Vierge sous ce titre.

Corentin interrogea le chanoine Lavret sur le point de savoir si quelque grand cataclysme n'aurait pas anéanti là une importante cité.

« Oui ! lui fut-il répondu, entre Kéerty, au S.-O. et Tréoultré, au N.-E. Les chemins qui traversent l'agglomération se parent, du reste, du nom de rues. Penmarc'h eut son renom avant que la Fontenelle ait porté la dévastation dans toute cette presqu'île du Cap Caval (tête de cheval, ainsi appelée à cause de sa conformation). La révolte du *Papier timbré* eut ici un épilogue tout à fait inattendu. Les femmes s'y montrèrent peut-être encore plus acharnées que les hommes à faire l'assaut des maisons des notables. Le clocher de Lambour fut rasé par les soldats du roi et le seigneur de Pont-l'Abbé donna ordre de couper en deux les mentonnières des coiffes des femmes Pont-l'Abbistes. De colère, celles-ci en relevèrent les pans, « portant, disaient-elles, sur leur tête, le clocher

de Lambour... » Cette coiffure étrange s'est encore modifiée, depuis lors, ainsi qu'on put le constater presque aussitôt. Une noce, en effet, passait sur le « Pont l'Abbé » comme le chante joliment le poète du terroir, Joseph Nicolas, exposant aux regards les mitres très hautes des femmes et les broderies voyantes des gilets qui égaient la foule des Pardons et celle de la célèbre foire de la Tréminiou, en septembre.

« L'industrie de la broderie est, dit le chanoine, une ressource de la main d'œuvre féminine de nos ports de pêche du sud Finistère, tel le Guilvinec, lorsque la pêche ne donne pas. Les dentelles de Pont-l'Abbé et de la côte ont une grande réputation, de même que, dans un autre ordre, la culture maraîchère. »

La petite ville ne retint les touristes que pour admirer, à l'église des Carmes, la superbe verrière, la plus belle peut-être de notre Finistère.

*
**

Le lendemain, le cœur battant de joie et de profonde émotion, nos pèlerins quittaient la cité de saint Corentin et rentraient à Kerlévénez, dont le nom (village de la joie) allait être à l'unisson et des gens et des choses. Le soleil, voilé la veille de la brume opaque, se montrait radieux. La forêt, fatiguée des lourdes chaleurs de l'été, somnolait doucement sous la brise tiède, lorsque

les jeunes gens sautèrent de bicyclette dans la cour de la ferme. A grand bruit de chaîne, Raden, le bon chien de garde, sortit de sa niche. Reconnaisant ses jeunes maîtres, il se mit à aboyer



Le retour à la ferme.

joyeusement. Au même instant une silhouette d'homme s'encadra dans le cintre de la porte.

« Le père ! » s'écrièrent à la fois Corentin et Hervé.

C'était en effet Calonnec, en personne, arrivé, par surprise, du matin même. On devine la joie du revoir. Nulle parole ne saurait l'exprimer.

*
**

« Alors, toi tu me restes, mon grand, disait le père Calonnec à son fils Corentin, la veille du départ d'Hervé pour l'École d'Agriculture de Ploërmel qu'avait quittée son frère. Que j'ai donc hâte d'avoir quelques années de plus, de te voir revenu du service militaire et prêt à prendre la direction de la ferme... »

« Oui, poursuivait-il, je te vois me succédant ici où tu me garderas bien n'est-ce pas, pour gâter mes petits-enfants, car il faudra te marier de bonne heure, Corentin. Sais-tu que souvent j'ai pensé pour toi à ta cousine Simone ? »

Corentin qui avait fait de vains efforts pour détourner le cours de la conversation, jugeant inutile d'instruire dès maintenant son père de ses projets, ne put se dispenser plus longtemps de répondre :

« Ni Simone, ni une autre, je ne prendrai pas la ferme, mon père, je.. »

« Tu ne prendras pas la ferme ! tu déserterais la terre ! Est-ce ton voyage qui t'aurait donné le goût des villes ?... en ce cas, malheur à moi qui en ai été la cause ! »

« Ne parlez pas ainsi, mon père, supplia Corentin. Ma résolution ne veut pas dire désertion. Si je quitte la terre, c'est pour labourer le champ des âmes. Je serai prêtre.. »

Calonnec ne le laissa pas achever.

« Prêtre, toi, Corentin ! je m'y oppose. Si encore c'était Hervé, mais toi, l'héritier du nom, mon successeur ici ! tu appartiens à la Race ! »

« Avant tout, répondit Corentin très calme, mais sur un ton d'autorité singulière, j'appartiens à Dieu. Il m'appelle. Je dois répondre, présent ! comme vous le fites, mon père, à la voix de la France en danger. »

Surpris, Calonnec sentit tout à coup tomber ses préventions. Et soudain, prenant la main du jeune homme :

« Tu as raison, mon fils, cet appel de Dieu, c'est la rançon de ma délivrance. »

« Que parlez-vous de rançon, mon père ? l'appel de Dieu est l'honneur et la bénédiction d'une famille. »

« Mais toi-même, répondit Calonnec, n'as-tu pas quelque peine à renoncer aux joies que l'avenir te réservait, à ces joies du foyer, si douces, malgré les peines inévitables ? as-tu bien réfléchi ? »

« Je serai franc, mon père, j'ai pesé tout cela. Un instant j'ai senti le déchirement cruel de tout ce que je dois quitter, mais la voix douce, pressante que j'entendais, que j'entends encore, au plus intime de mon être, me rend capable des plus grands sacrifices. »

ÉPILOGUE

Dix ans après. Les cloches de Notre-Dame, à Quimperlé, paroisse dont relève Kerlévénez, épandent, par la campagne et par la ville étagée au-dessus de la sinueuse Laita, leur harmonie sonore. Bien haut et tout au loin elles annoncent que la terre compte un chrétien de plus. L'eau baptismale en effet vient de couler sur la tête d'un nouveau-né, par la main du prêtre. Ce prêtre, vous le connaissez, ami lecteur, c'est Corentin Calonnec, notre pèlerin du *Tro-Breiz*, et l'enfant qu'il vient de baptiser est le fils d'Hervé et de Flora, rendue à ses parents par nos amis. Depuis lors, la petite provençale, déjà bretonne par son père, est revenue chaque année en Bretagne, à laquelle son mariage la rend entièrement et, dont, avec fierté, elle a adopté le costume.

Ce mariage, par le nombre fabuleux des invités, attablés en plein champ, sous les tentes, les sonneries de biniou annonçant les plats, ou menant les danses, rappela les belles noces d'avant-guerre. Les pauvres eurent leur jour comme autrefois, et les Morts, leur service solennel.

Hervé, vous l'avez reconnu, penché sur son fils. Vous le retrouvez élégant et fin, dans sa chupen aux larges velours. La petite Marie-Jeannik est là aussi, toute fraîche sous les

blanches ailes de sa coiffe ouvragée. Annik est cette jeune fille sérieuse, de mise correcte, mais sévère, dont on dit tout bas qu'elle n'est pas faite pour le bonheur de la terre. Actuellement elle se dévoue à l'enseignement chrétien dans une école de hameau.

Et les Calonnec, père et mère, un peu vieillis, mais que la joie, en ce moment, rajeunit, contemplent ce tableau, leur œuvre, avec un sentiment de légitime orgueil. Il n'y manque, pour être complet, que la petite servante, Léna, envolée un jour du dernier printemps, au bras de son mari, sergent dans la coloniale, et surtout le cher « tad koz ». Il est parti lui aussi, peu après le retour de son fils, mais pour l'autre Bretagne, la Bretagne immortelle, où en compagnie des Saints du Tro-Breiz et de tous les Saints Bretons, il goûte, spiritualisé et embelli, le charme infiniment prenant de la douce Terre d'Arvor.



La gavotte bretonne.

MISE AU POINT DES DIVERS CHANGEMENTS SURVENUS DEPUIS LE VOYAGE, EN 1919, DES JEUNES CALONNEC

Quimperlé. — Le petit oratoire Saint-Joseph a été remplacé par une chapelle en rotonde, accolée à l'église conventuelle.

Lorient. — L'aménagement de Kéroman a donné à Lorient, une grande importance comme port de pêche. Il marque, a-t-il été dit au Congrès Social Maritime Breton de 1933 « un progrès dans la technique de la pêche. »

Sainte-Anne d'Auray. — Le monument aux *Morts de la Guerre*, élevé pour toute la Bretagne, à Sainte-Anne d'Auray, a été inauguré en juillet 1932.

Redon. — Redon, en ces dernières années, possédait des cristalleries, succursales de Baccarat. La crise économique actuelle a provoqué leur fermeture.

Nantes. — Le pont de Pirmil écroulé, s'est vu remplacé par un pont moderne. D'autre part, il a été apporté de notables modifications au cours de la Loire.

Le Croisic. — Aujourd'hui la plus grande partie du sel, après avoir séjourné quelque temps en mulons, est livrée aux syndicats et aux marchands en gros. Seul le sel invendu restant sur le marais, est recouvert de terre glaise, jusqu'à son enlèvement.

Rennes. — Le monument de l'Union de la *Bretagne à la France*, qui occupait la niche de l'Hôtel de Ville, a été détruit par une main demeurée inconnue, le 7 août 1932, jour anniversaire du 4^e centenaire du Traité d'Union de 1532.

Les décrets de 1934 ont supprimé le X^e corps d'Armée, résidant à Rennes, le rattachant au Mans.

Un aérodrome, Joseph-Marie Le Brix, du nom du jeune et héroïque aviateur de Baden (Morbihan), a été inauguré à Rennes-Saint-Jacques-de-la-Lande, en juillet 1933.

Fougères. — L'industrie de la chaussure a vu, du fait de la crise économique actuelle, se fermer ses usines, au grand préjudice de la prospérité du pays.

Cancale. — La grande mortalité de 1921, sur les huitres, et peut-être aussi des dragages exagérés, ont gravement endommagé, sinon complètement détruit, les bancs naturels de cette région qui ont produit jusqu'à 400 millions d'huitres par an.

Saint-Malo. — L'armement pour la pêche de la morue s'est considérablement restreint à Saint-Malo et dans les autres ports morutiers. Dans toute la Bretagne, du reste, la pêche subit une crise dont les causes sont malheureusement multiples.

En 1934 a été célébré, tant en France qu'au Canada, le 4^e centenaire de la découverte du grand malouin Jacques Cartier, *découvreur du Canada*.

Plougastel. — La crise économique d'après-guerre a eu une fâcheuse répercussion sur l'usage de la célébration des mariages à jours fixes.

Brest. — Le Pont de Plougastel, inauguré en octobre 1930 par le Président Doumergue, et béni par Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon, relie maintenant Brest à Plougastel, par terre ferme. Trois arches de 186 mètres (les plus longues du monde), enjambent l'Elorn. La construction de ce pont, due à l'ingénieur Freyssinet, a duré cinq ans et a coûté 23 millions et demi.

Le canal de Nantes à Brest s'arrête actuellement au barrage de l'Usine Electrique de Guerlédan.

Un cuirassé d'un type supérieur à ceux d'avant-guerre en tonnage et en vitesse protégé par un puissant armement et muni d'une forte artillerie anti-aérienne le *Dunkerque*, est actuellement en construction au port de Brest.

Quimper. — Quimper, en ces dernières années, a subi quelques transformations qu'expliquent peut-être, en partie, les nécessités de la vie moderne. On ne saurait trop, cependant, se garder de la tendance à banaliser dans le moule des grandes villes, qu'elles ne seront jamais d'ailleurs, nos cités provinciales, si charmantes dans leur archaïsme, intelligemment adapté aux exigences d'une époque nouvelle. Sur les hauteurs de Kerfeunteun, à signaler la très belle et très moderne construction du Grand Séminaire.

De la chapelle du Lycée, le cœur du P. Mannoir a été transféré dans celle de Roz-Avel, résidence des Pères Jésuites.

Le 15 octobre 1923 a été ouverte l'Ecole d'Agriculture libre du Nivot, en Lopérec, près Quimerc'h.

Concarneau. — L'église de Concarneau, remarquable édifice dans le goût byzantin, a été, bien qu'encore inachevée, livrée au culte en 1929.

De gros travaux exécutés au port de Commerce, en vue de le rendre accessible, par toutes les marées, aux navires de très fort tonnage, l'ont rendu l'un des ports de commerce les plus importants du sud de la Bretagne.

*
**

Depuis 1919 la Bretagne a perdu son chansonnier, Théodore Botrel, mort à Pont-Aven en 1925, et l'éminent écrivain Charles Le Goffic, mort en 1932 à Lannion, sa ville natale, après avoir été, quelques mois auparavant, élu à l'Académie Française. A Pont-Aven et à Lannion, ont été élevés des monuments à leur mémoire.

Le Maréchal Foch, morlaisien d'adoption, est mort à Paris en 1929.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--------------------------|---|
| LETTRE-PRÉFACE | 7 |
| INTRODUCTION | 9 |

CHAPITRE PREMIER.

Au Pays quimperlois.

| | |
|---|----|
| SOMMAIRE. — La ferme de Kerlévénez. — Le Pardon des Oiseaux. — La proposition de Simone. — Les illustrations quimperloises. — La Déclaration de guerre. | 11 |
|---|----|

CHAPITRE II

Un original Pèlerinage.

| | |
|--|----|
| SOMMAIRE. — L'idée de Corentin. — Le départ. — Une ancienne ville forte. — Chez Madame Sainte Anne. — Dans la ville de saint Patern et de saint Vincent-Ferrier. — Sur le golfe. — Le cirque forain. | 24 |
|--|----|

CHAPITRE III

En route vers Saint-Nazaire.

| | |
|---|----|
| SOMMAIRE. — Le chiffre 13. — Le vin des Gaulois — Le pique-nique. — Les marais salants. — Une rencontre. — Le feu de camp. — L'homonyme d'Hervé | 40 |
|---|----|

CHAPITRE IV

Deux villes des bords de la Loire.

SOMMAIRE. — En Loire. — Le Paquebot *La Vendée*. — « A la grâce de Dieu. — Le Grand Cirque Moderne. — Ce que dit un blessé de guerre. — Le château de Nantes. — Le déjeuner de Flora. — La visite des Usines 57

CHAPITRE V

Dans la capitale bretonne.

SOMMAIRE. — Les églises de Rennes. — La Motte-à-Madame. — Le rôle du Parlement. — Le beurré de la Préalaye. — Le repos du diable. 77

CHAPITRE VI

En Domnonée.

SOMMAIRE. — Le château de Combourg. — La cité doloise. — Le Mont-Dol. — Saint-Malo. — Un match. — Le baptême de l'air. — Au fil de la Rance 92

CHAPITRE VII

Le retour en Bretagne bretonnante.

SOMMAIRE. — L'oratoire de saint Briec. — Le Légué. — N.-D. de Guingamp. — La soupe au Manoir de Saint-Yves. — Le Fondateur de Tréguier 113

CHAPITRE VIII

De Trégor en Léon.

SOMMAIRE. — L'abandon de Flora. — Sur la côte et dans Lannion. — Le saint à la main d'argent. — Chez les « Messieurs de Morlaix ». — La légende des fougères. — Une lettre. — Les origines de Saint-Pol. 125

CHAPITRE IX

La côte brestoise.

SOMMAIRE. — Le « Versailles breton » — Salaün ar Foll. — L'appel de Dieu. — Le château de Keruz. — La pointe Saint-Mathieu. — La lettre paternelle. — Le Fromveur. — La Broëlla. — La visite de Brest. — Le Kerguelen 144

CHAPITRE X

La dernière étape du Tro-Breiz.

SOMMAIRE. — Creac'h-Euzen. — La clôture du Pèlerinage. — A travers Quimper-Loc-Maria. — La descente de l'Odet. — Le haut fait de Furic. — Le phare d'Eckhmülh. — Le retour à Kerlévénez. — Une conversation décisive 170

